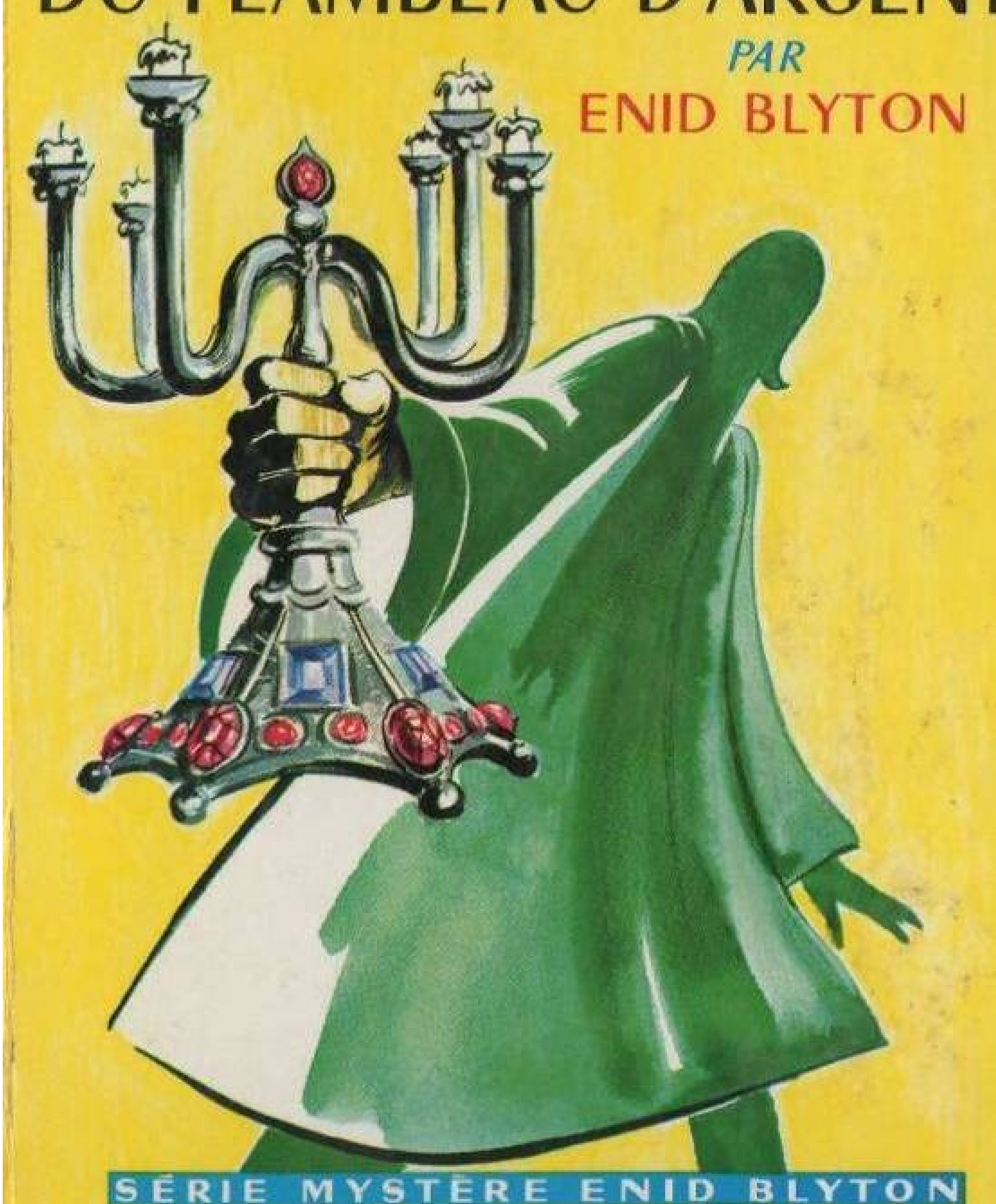

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE
LE MYSTÈRE
DU FLAMBEAU D'ARGENT
PAR
ENID BLYTON
SÉRIE MYSTÈRE ENID BLYTON

LE MYSTÈRE DU FLAMBEAU D'ARGENT

par *Enid BLYTON*

*

« JEAN-CLAUDE, il est minuit !»

Les trois enfants sortent de leurs lits, s'habillent en hâte... . « Tu as la torche? demande Monique.

— Chut!»

Trois petites ombres se faufilent sans bruit dans le jardin. Quelques minutes plus tard, les enfants descendent l'escalier secret qui mène au souterrain. Soudain Yves, le plus jeune des trois, chuchote en tremblant:

« Monique, Jean-Claude, avez-vous entendu?... »

Partis à la découverte d'un trésor, ils allaient d'abord trouver l'aventure!



DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La Locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les papillons
Le Club des Cinq et le trésor de l'île
Le Club des Cinq et le coffre aux merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux sports d'hiver
Le Club des Cinq et les saltimbanques
Le Club des Cinq et le vieux puits
Le Club des Cinq en embuscade
Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril

Série « Clan des Sept »

Un Exploit du Clan des Sept
Le Carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la rescousse
Le Clan des Sept et l'homme de paille
Le Télescope du Clan des Sept
Le Violon du Clan des Sept
L'Avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept
Le Cheval du Clan des Sept
Le Clan des Sept va au cirque
Le Clan des Sept à la Grange aux Loups
Bien joué, Clan des Sept!
Le Clan des Sept et les bonshommes de neige

Série « Famille Tant-Mieux »

La Famille Tant-Mieux
La Famille Tant-Mieux en péniche
La Famille Tant-Mieux en croisière
La Famille Tant-Mieux à la campagne
La Famille Tant-Mieux prend des vacances
La Famille Tant-Mieux en Amérique

Série « Mystère »

Le Mystère du vieux manoir
Le Mystère des gants verts
Le Mystère du carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de l'Ile aux Mouettes
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère du nid d'aigle
Le Mystère des voleurs volés
Le Mystère de l'éléphant bleu
Le Mystère du chien savant
Le Mystère du chapeau pointu
Le Mystère des singes verts
Le Mystère du message secret
Le Mystère des voisins terribles
Le Mystère du flambeau d'argent

Série « Oui-Oui »

Oui-Oui au Pays des Jouets
Oui-Oui et la voiture jaune
Oui-Oui chauffeur de taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui!
Oui-Oui va à l'école
Oui-Oui à la plage
Oui-Oui et le gendarme
Oui-Oui et la gomme magique
Oui-Oui champion
Oui-Oui et le Père Noël
Oui-Oui et le cerf-volant
Oui-Oui et le vélo-car
Oui-Oui et le chien qui saute
Oui-Oui part en voyage
Oui-Oui et le magicien
Une astuce de Oui-Oui

Série « Belles Histoires »

Bonjour les amis!
Histoires des quatre saisons
Histoires de la lune bleue
Deux Enfants dans un sapin
Histoires du coin du feu
Histoires de la vieille horloge
Histoires du bout du banc
Fido chien de berger

dans l'Idéal-Bibliothèque

Série « Six Cousins »

Les Six Cousins
Les Six Cousins en famille

Série « Deux Jumelles »

Deux Jumelles en pension
Deux Jumelles et trois camarades
Deux Jumelles et une écuyère
Hourra pour les Jumelles!
Claudine et les deux Jumelles
Deux Jumelles et deux somnambules

Série « Mystère »

Le Mystère du golfe bleu
Le Mystère de la cascade
Le Mystère du vaisseau perdu
Le Mystère de l'hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du pavillon rose
Le Mystère de la rivière noire
Le Mystère du camp de vacances
Le Mystère du chat Siamois
Le Mystère de la maison vide
Le Mystère du sac magique
Le Mystère du voleur invisible
Le Mystère de la maison des bois
Le Mystère du chat botté
Le Mystère du camion fantôme
Le Mystère du collier de perles
Le Mystère de la fête foraine
Le Mystère du caniche blanc
Le Mystère des enveloppes mauves

dans les Grands Livres Hachette

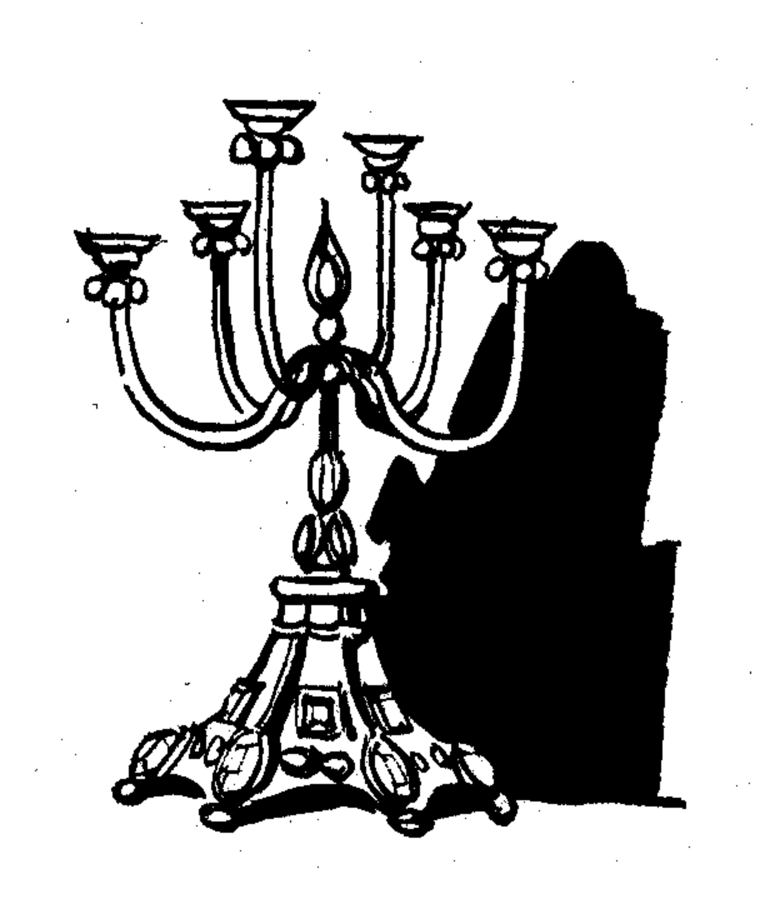
Volumes Trois en Un

Le Club des Cinq et le trésor de l'île, Le Clan des Sept à la rescousse, Le Mystère de la Roche percée. Le Club des Cinq va camper, Le Mystère du nid d'aigle, Fido, chien de berger

ENID BLYTON

LE MYSTERE DU FLAMBEAU D'ARGENT

ILLUSTRATIONS DE JEANNE



HACHETTE
325

TABLE

1. Le domaine des roches 6
2. Le trésor 16
3. Une aventure dans les bois 24
4. La petite maison cachée 36
5. Au travail ! 43
6. Une découverte sensationnelle 53
7. M. Machin-chose 63
8. La route aux quatre courbes 74
9. Une visite à la ferme 80
10. D'autres chercheurs sur la piste. 88
11. Une nouvelle exploration 98
12. Pipo a la rescousse ! 108
13. Un bain forcé 117
14. Une matinée palpitante 127
15. Une punition qui tombe mal 138
16. Une aventure souterraine 148
17. Enfin le trésor ! 158
18. En sécurité à la ferme 168
19. Bonne chance ! 176



CHAPITRE PREMIER

Le domaine des Roches

JEAN-CLAUDE RAVIGNY mettait en ordre les timbres de sa collection lorsque sa sœur et son frère, Monique et Yves, entrèrent en coup de vent dans sa chambre.

« Jean-Claude ! Grande nouvelle ! Nous allons passer nos vacances avec grand-père et grand-mère dans le vieux manoir des Roches ! cria Monique.

— C'est vrai ? demanda Jean-Claude qui n'en croyait pas ses oreilles. Comment le sais-tu ?

— Papa vient de nous l'annoncer, répliqua Monique en dansant dans la pièce. Quel bonheur ! Je n'y suis jamais allée, mais tu m'en as tant parlé, Jean-Claude, que j'ai l'impression d'y avoir passé des années ! »

Leur mère, Mme Ravigny, qui ouvrait la porte, sourit de leur exubérance.

« J'étais sûre que vous seriez contents, fit-elle remarquer. Vos grands-parents sont très gentils, vous serez très heureux chez eux. Vous le savez, j'ai eu une mauvaise bronchite cet hiver. Comme je suis encore très fatiguée, le docteur m'ordonne quelques semaines à la montagne, et votre père m'accompagnera. Grand-père et grand-mère ont accepté de se charger de vous jusqu'à notre retour. Nous venons de recevoir leur lettre.

- Montre-la-nous, maman ! » supplia Jean-Claude.

Il la prit et la lut tout haut.

« Nous nous réjouissons d'autant plus d'avoir « nos petits-enfants que ce sera peut-être la dernière année que nous passerons aux Roches. Le manoir devient trop grand et d'un entretien trop coûteux pour deux retraités comme nous. Les remises menacent ruine. Il faudrait refaire le toit, mais nous ne pouvons envisager une aussi grosse dépense. Nous avons donc pris la décision de vendre le domaine et nous nous installerons dans le petit pavillon du garde.

Je ne dis pas que ce ne sera pas un crève-cœur de quitter cette vieille maison qui appartenait à notre famille depuis plusieurs siècles... »

« Oh ! Maman ! s'écria Jean-Claude consterné. Grand-père et grand-mère vont vraiment vendre les Roches ? Pourquoi ne nous y installons-nous pas ?

- Parce que votre père a son travail en ville, expliqua Mme Ravigny. Nous ne pouvons pas tout quitter pour vivre à la campagne.

— Quel bonheur d'y passer quelques semaines avant la vente ! murmura Jean-Claude. J'en garde un souvenir formidable !

— Je n'y suis jamais allé non plus, déclara Yves, le plus jeune des trois enfants. L'année dernière, quand tu y as passé les vacances de Pâques j'avais la rougeole et je suis resté ici. Monique, elle, était chez sa marraine.

- J'ai toujours eu envie d'aller aux Roches, reprit Monique. Mais Jean-Claude, qui a fait de fréquents séjours chez nos grands-parents, nous a souvent décrit ses impressions. Je voudrais déjà être là-bas !

- Tu n'auras pas longtemps à attendre, promit Mme Ravigny. Nous partons demain. Je vais avoir beaucoup de travail aujourd'hui. Tant de valises à préparer !

- Demain ! s'écria Monique en sautant de joie. Quel bonheur ! Je vais vite laver et



repasser les robes de mes poupées !... » La journée passa très rapidement. Le lendemain, de bonne heure, les trois enfants montèrent dans la voiture de leur père, après avoir entassé leurs valises dans le coffre. Mme Ravigny était devant, à côté de son mari ; les trois enfants s'installèrent sur la banquette arrière. « Le domaine des Roches vous plaira beaucoup, affirma Jean-Claude à son frère et à sa sœur. Il est si grand ! On peut y avoir toutes sortes d'aventures !

— Y a-t-il de jolies promenades aux environs ? demanda Yves.

— Je crois bien ! répondit Jean-Claude. Il y a un grand bois où coule une rivière, des champs

immenses et une ferme. Le fermier s'appelle Lambert. Sa femme, qui est toute ronde, fait des gâteaux délicieux !

— Vous aurez soin de ne pas faire trop de bruit dans la maison et il faudra que vous obéissiez à vos grands-parents, recommanda M. Ravigny. Ils sont âgés et c'est très gentil de leur part de se charger de vous.

— Nous serons très sages ! promit Monique au nom de ses frères. Jean-Claude, il y avait un chien, n'est-ce pas ?

— Un fox-terrier appelé Pipo, répondit Jean-Claude qui avait une excellente mémoire. J'espère qu'il y est toujours.

— Vous le saurez bientôt, déclara Mme Ravigny. Nous approchons !

— Voici le bois dont je vous parlais ! » annonça Jean-Claude.

Les trois enfants pressèrent leur nez contre les glaces de la voiture. Ils virent un bois touffu qui promettait des ombrages agréables les jours de fortes chaleurs. La voiture passa entre deux grands piliers surmontés par des aigles de pierre et s'engagea dans une grande avenue.

« Nous voilà arrivés ! » constata Jean-Claude qui reconnaissait les aigles.

Ils s'arrêtèrent devant un manoir, vieux de plusieurs siècles, dont les murs portaient la patine du temps. Les fenêtres à meneaux scintillaient au soleil. Les deux ailes de la maison

encadraient une cour ensoleillée où se promenaient des pigeons. Les oiseaux s'envolèrent pour se poser sur le toit.

« Que c'est joli !» s'écria Monique en sautant à terre.

La vieille demeure paraissait accueillante et gaie. Tant de voix et de rires d'enfants avaient résonné dans ses murs ! Elle semblait se réjouir de recevoir les derniers descendants des Ravigny

« Grand-mère ! Voici grand-mère ! » s'exclama Jean-Claude.

Il courut vers la jolie vieille dame qui les attendait en haut sur le perron. Elle était petite et toute menue ; de beaux cheveux argentés couronnaient son visage rosé. Grand-père se tenait derrière elle, grand, distingué et souriant. Il se hâta de descendre les marches.

« Soyez les bienvenus aux Roches ! dit-il. C'est sans doute la dernière fois que nous vous y recevons. J'espère que vous y serez heureux ! »

Les enfants embrassèrent leurs grands-parents qui avaient fait de fréquents séjours chez eux et qu'ils aimaient beaucoup.

Après les premières effusions, tous entrèrent à l'intérieur. Jean-Claude fut chargé de guider son frère et sa sœur.

« Tu es content d'être aux Roches, n'est-ce pas, Yves ? demanda-t-il en montant l'escalier. Nous avons les deux petites chambres mansardées,

nous y serons très bien. Ce sont celles que je préfère ! »

II ouvrit une porte. Ils se trouvèrent dans une pièce à plafond bas traversé par de grosses poutres. Des fenêtres à losanges laissaient voir le jardin ensoleillé. L'ensemble était désuet et charmant.

« On se croirait dans un conte de fées, déclara Monique. J'aime ces murs blanchis à la chaux ! Qui couchera ici ?

Yves et moi, répondit Jean-Claude. Ouvre la petite porte dans ce coin, tu seras chez toi, Monique. »

Elle obéit et crut pénétrer dans une chambre



12

de poupée. La pièce était presque ronde. Le plafond d'un côté touchait le plancher ; en face, deux petites fenêtres permettaient au soleil d'entrer à flots. Un pigeon blanc roucoulait sur un toit en pente.

« Que c'est joli ! s'écria Monique. Tu as raison, Jean-Claude, c'est le cadre rêvé pour une aventure palpitante!»

Monique ne se doutait pas qu'elle disait la vérité. Tous trois allaient vivre une aventure palpitante, mais ils l'ignoraient encore.

Ils se lavèrent les mains, se donnèrent un coup de peigne, puis descendirent. Leur père et leur mère étaient assis dans le jardin avec leurs grands-parents.

« Ne les dérangeons pas ! conseilla Jean-Claude. Je vais vous faire visiter le reste de la maison. »

Les deux autres le suivirent. Ainsi que l'avait dit Monique, c'était une vraie maison de conte de fées ! Il y avait trois escaliers séparés. L'un d'eux, large et majestueux, allait du hall aux étages supérieurs. Un autre partait de la cuisine pour desservir les chambres de bonnes. Un troisième, plus mystérieux, se dissimulait derrière une porte dans la salle à manger et menait à un placard dans la chambre de Monique.

Il y avait à voir aussi une galerie de tableaux pleine de portraits de famille. Les ancêtres, l'épée au côté, montraient des visages sévères.

Les femmes, parées de dentelles et de diamants, avaient une expression plus douce. Les enfants s'arrêtèrent devant l'image d'une souriante aïeule.

« Tu lui ressembles, Monique ! » déclara Jean-Claude.

C'était vrai. Monique avait les mêmes yeux bleus et les mêmes boucles dorées. Ils la regardaient encore quand la vieille Mme Ravigny les appela.

« Votre père et votre mère vont partir ! cria-t-elle. Venez leur dire au revoir ! »

Les enfants descendirent en courant, embrassèrent leurs parents, leur souhaitèrent de bonnes vacances et les regardèrent monter en voiture.

« Soyez sages ! ordonna leur père qui mettait le moteur en marche. Nous vous écrirons !

— Au revoir, mes chéris ! » ajouta leur mère en agitant la main.

La voiture fit demi-tour, passa entre les piliers surmontés par des aigles et disparut.

« Pour nous aussi les vacances commencent ! » s'écria Monique en sautant sur les marches du perron.

Les garçons se tournèrent vers leur grand-mère.

« Où est Pipo ? demandèrent-ils.

— Le voici ! Il sera bien content de voir de jeunes visages ! »

C'était un fox-terrier, blanc avec de grosses

taches noires sur le dos. Il se précipita vers les enfants, aboya de plaisir, se jeta sur eux et leur lécha les mains et les genoux.

« Nous ferons de belles promenades ensemble, mon vieux Pipo ! lui promit Jean-Claude.

— Ouah ! Ouah ! répondit Pipo enchanté et il se roula sur le dos, les quatre pattes en l'air.

— Que tu es sot, mon pauvre chien ! s'écria grand-père en lui chatouillant le ventre du bout du pied. Tu ne feras plus attention à nous maintenant que tu as trois compagnons de jeux ! Ah ! La cloche du dîner ! Je suis sûr que vous avez faim ! »

Ils entrèrent dans la maison et s'installèrent autour de la longue table de la salle à manger. Pipo se coucha aux pieds de Jean-Claude qu'il avait adopté pour maître. Il était aussi heureux que les enfants !





CHAPITRE II

Le trésor

LES jours suivants, les enfants et Pipo visitèrent le jardin, les communs, les dépendances, cueillirent des fruits dans le verger. Quand Pipo ne les accompagnait pas, la chatte Mitzi les escortait. A sa vue, les pigeons blancs s'enfuyaient, mais quand elle n'était pas avec eux, ils se montraient familiers et se posaient sur les épaules de Monique et de ses frères.

« C'est un domaine merveilleux ! » déclara Monique en franchissant la petite barrière blanche qui menait au potager.

« Quel malheur que grand-père et grand-mère soient obligés de le vendre ! J'aimerais y passer toutes mes vacances, et même y habiter quand je serai grande !

— Tiens ! voici une voiture qui arrive ! » fit remarquer Jean-Claude.

Tous les trois s'arrêtèrent. Les visiteurs étaient rares aux Roches.

Un chauffeur descendit et ouvrit la portière. Une dame élégamment vêtue mit pied à terre, suivie par un homme de haute taille. Tous les deux montèrent lés marches du perron.

Quand ils eurent disparu dans la maison, les enfants entrèrent dans le potager, et les carrés de fraises leur firent oublier les nouveaux venus... jusqu'à la fin de la matinée.

En jouant à cache-cache, Jean-Claude pénétra dans une partie du jardin protégée par une haie de troènes. C'était le refuge habituel de Mme Ravigny. Elle y cultivait ses fleurs préférées, et, tous les jours, venait jeter du grain aux oiseaux.

Jean-Claude se blottit au milieu de la haie. II était sûr que Monique et Yves ne le trouveraient jamais. Soudain il entendit des pas, mais le bruit cessa, aucune main ne se posa sur son épaule, personne ne cria son nom. Etonné, le jeune garçon écarta les branches vertes et jeta un coup d'œil pour voir qui -était là.

« Tiens ! C'est grand-mère ! »

Grand-mère était assise sur un banc,' le visage triste et soucieux. Soudain une larme glissa le long de sa joue. Jean-Claude, inquiet sortit immédiatement de sa cachette. En voyant son petit-fils, Mme Ravigny se hâta de s'essuyer les yeux et s'efforça de sourire.

« Tu m'as fait peur, Jean-Claude ! s'écria-t-elle. Vous jouez à cache-cache ?

— Oui, répondit Jean-Claude en courant vers sa grand-mère. Pourquoi pleures-tu ? Quelqu'un t'a fait de la peine ? Qui ? Il aura affaire à moi, celui-là !»

Il avait un air si combatif que Mme Ravigny ne put s'empêcher de rire.

« Non, répliqua-t-elle, personne ne m'a fait de la peine !

— Il s'agit des gens qui sont venus ce matin ? demanda Jean-Claude.

— Oui.

— C'est à cause d'eux que tu pleures ?

— Eh bien, oui ! Ce sont des Américains, ils s'appellent Mackintosh. Ils sont venus visiter le domaine des Roches... pour Tacheter. Il a toujours appartenu à la famille Ravigny et maintenant des étrangers s'y installeront. Pauvre vieille maison ! Elle sera triste, elle aussi !

— Mais pourquoi êtes-vous obligés de la vendre ? demanda le jeune garçon. Vous avez brusquement perdu votre fortune ?

— Brusquement, non ! répliqua la grand-mère.

Mais notre famille a connu beaucoup de revers au cours du temps. D'abord nous avons perdu Je trésor des Roches.

Le trésor des Roches ! répéta Jean-Claude.

Qu’est-ce que «c'est ? C'est la première fois que j'en entends parler ! »

Soudain, on entendit Monique pousser une exclamation :

Il est là ! cria-t-elle en franchissant la haie de troènes. Il ne se cache même pas.

— Je ne joue plus, Monique, annonça Jean-Claude. Grand-mère me raconte une histoire extraordinaire,... elle me parte du trésor des Roches !

— Qu'est-ce que c'est ? » demandèrent Monique et Yves surpris.

Ils s’assirent sur le banc blanc près de leur grand-mère. La vieille dame reprit son histoire. « Ce trésor était depuis des siècles dans notre famille. Il se composait d'objets précieux et de bijoux donnés à un de nos aïeux par un prince indien qui lui devait la vie : des colliers de perles, des broches, des bracelets de diamants, de l'argenterie. Il y avait surtout un magnifique flambeau d'argent massif à six branches, incrusté dé rubis et de saphirs, qui était placé dans l'antichambre. II était si lourd qu'il fallait être très fort pour le soulever. Le soir, le major-dôme, qui était toujours un homme vigoureux,

vêtu d'une livrée rouge chamarrée de galons d'or, le prenait pour recevoir les visiteurs ou pour éclairer ses maîtres quand ceux-ci allaient se coucher. Tous ces détails se trouvent dans un livre de la bibliothèque.

— Je le lirai ! s'écria Jean-Claude.

— Ces richesses étaient dans la famille depuis plusieurs centaines d'années quand la Révolution a éclaté. Les Ravigny ont eu peur que les révolutionnaires ne volent le trésor. L* seigneur des Roches d'alors, Guillaume Ravigny, l'a pris pour le mettre en sûreté. Il a quitté la maison et n'est jamais revenu.

— Que lui est-il arrivé ? interrogea Yves.

— Personne ne le sait, répondit la grand-mère. Nous pensons qu'il a été tué par les révolutionnaires. En tout cas, le trésor n'a jamais été retrouvé.

— Qu'est-il devenu ? demanda Jean-Claude.

— Guillaume Ravigny l'a peut-être caché quelque part, mais il est mort sans avoir pu confier le secret à personne. Ou bien les révolutionnaires s'en sont emparés. Mais je ne le crois pas. Quelqu'un aurait vu le flambeau ou bien les bijoux et, tôt ou tard, on en aurait parlé.

— Ce trésor est donc toujours dans sa cachette ! s'écria Jean-Claude.

— C'est ce que je crois, répliqua la grand' mère. Et une légende s'attache au flambeau d'argent massif. C'était, disait-on, le porte-bonheur des Ravigny.

La famille, tant qu'elle le posséderait, serait favorisée par la chance. Mais si elle le perdait, elle connaîtrait d'affligeants revers.

- C'est un vrai conte de fées ! fit remarquer Monique qui aimait les mystères. Grand-mère, la légende s'est-elle réalisée ?

- En un sens, approuva Mme Ravigny. Je ne crois pas à ces vieilles superstitions et il ne s'agit probablement que de coïncidences, mais depuis que le trésor a disparu, les Ravigny ont eu, en effet, beaucoup de revers. Au cours des années, ils se sont lentement appauvris. Ils ont eu des maladies et des chagrins. Et maintenant, votre grand-père et moi ne pouvons plus entretenir le vieux manoir, nous sommes obligés de le vendre !

- Attendez que je sois grand, je gagnerai beaucoup d'argent et je vous le donnerai ! s'écria Yves.

- Malheureusement, nous ne pouvons pas attendre si longtemps ! déclara sa grand-mère en lui tapotant affectueusement le bras. Les vieux bâtiments se détériorent de jour en jour, les toits ont besoin d'être refaits. Il faut que nous partions avant Noël. Ces gens, qui sont venus aujourd'hui, ont offert un bon prix de la maison, de ses dépendances et des deux fermes.

— Quel dommage ! s'écria Jean-Claude. Dire que les Roches n'appartiendront plus aux Ravigny !

Si nous avions ce trésor, grand-mère, vous pourriez rester ici tous les deux et vous n'auriez plus de soucis !

— J'aimerais bien lire le livre qui le décrit, ajouta Monique.

- Je vous le montrerai quand nous rentrerons », promit la grand-mère.

Après le dîner, les trois enfants se penchèrent sur un vieux livre et admirèrent les illustrations qui représentaient les objets précieux donnés par le prince indien. Le flambeau retint surtout leur attention. L'image était en couleurs, les rubis et les saphirs qui constellaient le pied brillaient comme s'ils étaient vrais.

Les enfants ne pouvaient comprendre le texte qui accompagnait les illustrations. Les lettres avaient des formes étranges et le temps les avait fanées et rendues presque indéchiffrables. Mais ils ne se lassaient pas de contempler les pendentifs de diamants, les colliers de perles, les boucles de pierres précieuses. Quel dommage d'avoir perdu ces joyaux de valeur !

« C'est l'histoire la plus passionnante que j'ai jamais entendue ! déclara Monique. Grand-mère, j'ai envie de me mettre à la recherche de ce trésor !

— Bien des gens l'ont fait avant toi, répliqua Mme Ravigny avec un sourire. Mais personne ne l'a retrouvé. Quelqu'un s'en est peut-être emparé et l'a emporté à l'étranger. »

Monique repoussa cette supposition. « J'aime mieux imaginer qu'il est à notre portée et qu'un jour je le découvrirai !

- Nous le souhaitons aussi ! renchérirent les deux garçons.

— Mes trois chercheurs de trésor ! s'écria la grand-mère en riant. Cherchez si vous voulez, pourvu qu'il ne vous arrive pas d'accident ! »





CHAPITRE III

Une aventure dans les bois

LES garçons étaient enthousiasmés à l'idée de chercher un trésor. Il en fut de même pour Monique. Dès le lendemain, elle se mit à l'œuvre. Elle tapota les murs de la vieille maison avec l'espoir d'y trouver des endroits sonnant creux, où le trésor aurait pu être caché. Elle monta dans le grenier... pour en redescendre couverte de poussière et de toiles d'araignée.

« C'est inutile, lui dit enfin Jean-Claude. La maison a été explorée mainte et mainte fois. Grand-mère affirme qu'il n'y a qu'un seul passage secret, l'escalier qui débouche dans le placard de ta chambre. Et on l'a découvert depuis longtemps !

- Mes enfants, ne restez pas dans la maison ! ordonna grand-mère. Il fait si beau aujourd'hui, profitez du soleil !

— Mais, grand-mère,, nous cherchons le trésor ! protesta Monique.

— Allez le chercher dehors ! s'écria Mme Ravigny. Allez le chercher dehors ! »

Les trois chercheurs de trésor furent obligés d'obéir. Ils coururent au potager. Emile, le jardinier, les accueillit avec de grands gestes comme pour chasser une bande de moineaux.

« Allez-vous-en ! cria-t-il. Hier, vous avez pillé mes groseilliers. Si ça continue, il ne restera plus rien pour la confiture !

- J'avais justement envie d'une poignée de groseilles ! gémit Yves. Où aller maintenant ?

— Faisons un voyage de découverte dans le bois, proposa Monique. Nous ne nous y sommes pas encore promenés. Suivons un des petits sentiers, nous verrons bien où il nous mènera.

— Nous risquons de nous perdre ! protesta Yves.

— Emmenons Pipo, conseilla Monique. Il connaît le chemin de la maison. Viens, Pipo !

Nous allons à la chasse ! A la chasse au trésor, Pipo!

- Ouah ! ouah ! » répondit Pipo, croyant que Monique parlait de chasse au lapin.

Tous les quatre prirent la direction du bois. Quelques minutes plus tard, ils atteignaient les arbres. Le feuillage était si épais qu'il interceptait les rayons du soleil et ne laissait filtrer qu'une lumière verte.

Pipo courait de tous les côtés. Les enfants suivirent un sentier étroit qui s'arrêta brusquement devant un terrier de lapin. Le chien aboya avec frénésie et engagea son museau dans le trou. Les enfants le tinrent par son collier.

« Tu ne pourras pas entrer là-dedans, tu es trop gros, constata Yves en riant. Où allons-nous ?

— Enfonçons-nous dans le bois, proposa Monique. Qui sait ce que nous y trouverons !

— Certainement ni fées ni sorcières, si c'est ce que tu cherches ! répliqua Jean-Claude.

- Vous entendez ce bruit ? » demanda Monique en s'arrêtant net.

Tous firent halte. Le murmure qui parvenait à leurs oreilles était tout différent du murmure du vent dans les branches.

« On dirait de l'eau, déclara Jean-Claude. Mais oui ! Je vous avais bien dit qu'une rivière traversait le bois ! Elle était très sinueuse. Nous devons en être tout près. »

Ils reprirent leur route. Le sol était marécageux et la marche était de plus en plus difficile.

« La voilà ! » s'écria enfin Jean-Claude.

Il montrait un cours d'eau qui coulait entre deux berges couvertes d'arbres. Tous les trois s'en approchèrent.

« La jolie rivière !... Suivons-la, proposa Monique. J'aimerais voir où elle va ! »

La suivre n'était pas toujours chose aisée. Les buissons qui la bordaient étaient si touffus que les enfants se voyaient parfois obligés de les contourner et de s'éloigner de l'eau.

« La rivière se faisait de plus en plus large et de moins en moins profonde en s'enfonçant dans le bois. Elle perdit peu à peu sa teinte glauque pour prendre une limpidité cristalline. Des poissons y évoluaient joyeusement. Soudain, elle s'élargit pour former un bassin rond pareil à un petit lac, puis poursuivit sa course en décrivant une grande courbe.

« Quelle surprise ! s'écria Monique. Je ne m'attendais vraiment pas à cela ! Ce bassin est si rond, si régulier, qu'il a l'air d'avoir été creusé exprès.

— Qui aurait eu l'idée de creuser un bassin au milieu d'un bois ? demanda Yves. Oh ! regardez ! Quels beaux nénuphars ! »

En effet, des nénuphars de toutes couleurs étalaient sur l'eau leurs feuilles rondes et leurs fleurs.

Il y en avait des jaunes, des rouges, des rosé pâle.

« Je voudrais cueillir ce rouge pour le porter à grand-mère, déclara Jean-Claude en suivant des yeux la direction indiquée par le doigt d'Yves.

- L'eau est profonde, fit observer Monique. Tu perdrais pied tout de suite ! »

Jean-Claude chercha un endroit plus accessible.

« J'aperçois une grande pierre plate, dit-il enfin. Et une autre sous l'eau. Elles me permettront peut-être d'atteindre les nénuphars. »

La pierre était recouverte de mousse et de vase. Après s'être déchaussé, Jean-Claude s'avança prudemment et tâta du bout du pied.

« Je crois qu'il y a une autre pierre plus bas, constata-t-il. On dirait des marches !

—- Ce sont des marches ! » approuva Monique.

Avec un caillou, elle avait gratté la vase et la mousse et, en dessous, avait vu du marbre blanc.

« Regarde, Jean-Claude ! Ce sont de vraies marches ! Quelqu'un a fait un escalier pour descendre facilement dans le bassin ! »

Jean-Claude resta muet de surprise. Monique avait raison. Il en oublia le nénuphar rouge et se mit en devoir de nettoyer les pierres.

« Pourquoi donc a-t-on pris la peine de construire cet escalier ? demanda-t-il. Ces marches



de marbre n'auraient de raison d'être qu'au voisinage d'une maison, pour donner à manger à des cygnes, monter en bateau ou descendre dans le bassin afin de s'y baigner.

— Les cygnes ne se plairaient pas ici, fil remarquer Monique. Il y a trop d'ombre et trop d'arbres. II n'y a pas de bateaux.

— Il y en avait peut-être autrefois, riposta Jean-Claude. Je me demande s'il y avait une maisonnette, un kiosque, ou une remise à bateaux, ou quelque chose de ce genre aux alentours. Cela expliquerait ces marches. Sans cela, elles n'ont jamais servi à rien !

— Cherchons ! » conseilla Monique.

Les trois enfants se mirent à fouiller autour

du bassin. Les arbres et les buissons formaient une barricade si épaisse qu'ils avaient peine à se frayer un chemin. Soudain, Monique poussa un cri.

« Regardez ! Qu'en dites-vous ? »

Les garçons rejoignirent Monique qui tirait de toutes ses forces sur des branches de lierre pour les écarter.

« Regardez ! répéta-t-elle. Il y a des briques sous ce lierre. Je crois que le lierre, les ronces et le chèvrefeuille ont poussé à leur aise et cachent une petite maison, ou tout au moins une cabane ! »

Leur curiosité éveillée, les garçons examinèrent les lieux. Certainement les plantes grimpantes et les buissons pouvaient dissimuler une construction quelconque, mais leur fouillis inextricable ne laissait rien voir.

« Un vrai château de la Belle au bois dormant ! fit observer Monique. Il attend l'arrivée du Prince charmant! Oh ! Jean-Claude, regarde ! »

Jean-Claude et Yves suivirent la direction de son doigt. Pipo, à la poursuite d'un lapin, avait gratté au pied d'un gros lierre. Dans la brèche qu'il avait pratiquée, on apercevait des marches de pierre,... des marches qui devaient conduire au bassin !

« II y a donc une maison enfouie sous la végétation! s'écria Jean-Claude. Ces marches

l'indiquent ! On a sûrement construit ici une petite maison avec un escalier qui descendait au bassin. Nous pourrons peut-être la retrouver !

— Il faut emprunter une hache à Emile, conseilla Monique. Nous arracherons le lierre et les buissons, et nous verrons bien ce qu'il y a derrière.

— N'espère pas découvrir un château pareil à celui de la Belle au bois dormant ! déclara Jean-Claude en riant. Je suis sûr que ce n'est qu'une cabane en ruine, bâtie par quelqu'un qui, jadis, aimait à venir rêver dans le bois.

— Allons vite chercher une hache ! Ne perdons pas une minute ! supplia Monique. Regarde ! Quand j'écarte le lierre, je vois de la pierre ou des briques. Je sais qu'il y a une maison !

— D'accord ! dit Jean-Claude, aussi intrigué que sa sœur. Mettons-nous à la recherche d'Emile, nous reviendrons tout de suite ! »

Ils retournèrent aux Roches. Ils n'auraient peut-être pas retrouvé le sentier sans Pipo qui leur servait de guide. Le chien trottait devant eux, le nez à terre, sans une hésitation.

Quand ils furent sortis du bois sombre, les trois enfants se mirent à courir. Quelques minutes plus tard, ils arrivaient à la serre où Emile faisait ses semis.

« Emile, voulez-vous nous prêter votre hache,

s'il vous plaît ? demanda Jean-Claude. Celle qui vous sert à couper le bois.

— Bien sûr que non ! riposta Emile. Je ne vous prêterai pas un outil aussi dangereux ! Vous risqueriez de vous couper les doigts !

— Voyons, Emile, nous ne sommes pas si maladroits que cela ! protesta Monique. Je vous en prie, prêtez-nous la hache ! C'est pour un travail secret et important... Nous avons fait une découverte dans le bois.

— Vous voulez abattre un arbre mort, pas vrai ? reprit Emile. Ecoutez-moi : je prêterai la hache à Jean-Claude parce qu'il est J'aîné et le plus grand, mais personne ne s'en servira, sauf lui ! Compris ?

— Comme vous voudrez, Emile », répondirent Monique et Yves.

Jean-Claude se chargea de la hache et ils sortirent de la serre. Mais, au moment où ils se dirigeaient vers la porte du jardin, une cloche se mit à sonner.

« Quel ennui ! s'écria Yves. C'est la cloche du déjeuner !

- Si nous nous passions de manger, pour une fois ? proposa Monique, la plus aventureuse des trois.

— Ne dis pas de bêtises ! déclara Jean-Claude en cachant la hache au milieu des buis d'une haie. Grand-père et grand-mère ne seraient pas contents ; ils nous chercheraient partout, Emile

leur dirait qu'il nous a prêté la hache, nous serions grondés. Allons déjeuner. Nous passerons l'après-midi dans le bois. »

Ils se dirigèrent donc vers la salle à manger. La blanquette de veau et la tarte aux fraises étaient délicieuses ; les enfants mangèrent avec grand appétit, Monique comme ses frères. Tout en se régalant, ils pensaient à la hache qui leur servirait à élaguer les plantes grimpantes derrière lesquelles se cachait une mystérieuse maison.

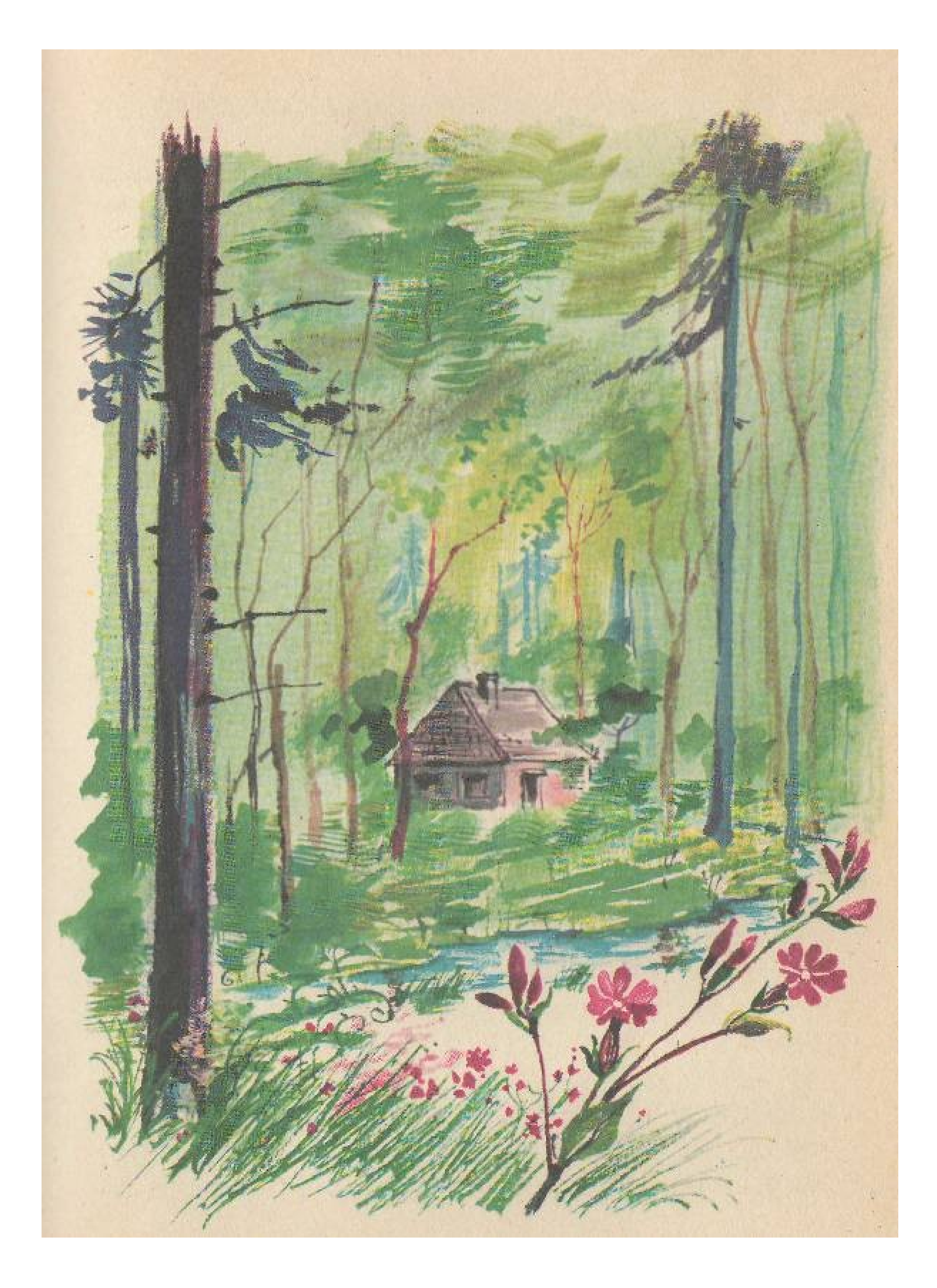
— « Ne mangez pas si vite ! ordonna M. Ravigny. Vous aurez mal à l'estomac ! »

« Grand-mère, nous avons découvert un bassin au milieu du bois, ce matin, annonça Monique qui ne savait pas tenir sa langue.

- Oui, je sais, répliqua Mme Ravigny. Je connais son existence. Voici bien des années, il y avait une petite maison, mais elle semble avoir disparu. La rivière a rendu le bois si marécageux que ce n'est plus un plaisir de s'y promener comme jadis. Faites attention si vous vous enfoncez dans le bois, vous aurez de la boue jusqu'aux chevilles !

- Nous mettrons des bottes », promit Jean-Claude.

D'un froncement de sourcils, il interdit à Monique d'en dire davantage. Souvent elle parlait trop et leurs aventures étaient interdites par les grandes personnes avant même d'avoir commencé



« Voici bien des années, il y avait une petite maison. »

Dès qu'ils le purent, ils s'esquivèrent de la salle à manger.

« Je vais faire ma sieste dans le salon, déclara leur grand-père. Jouez un peu loin de la maison.

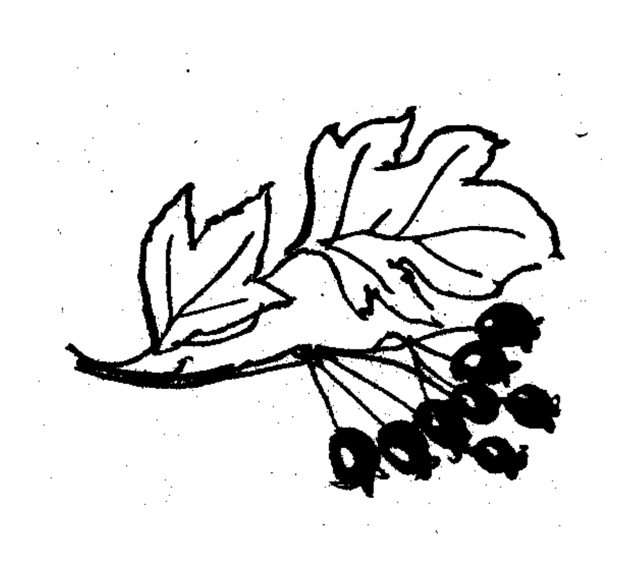
— Nous n'avons pas l'intention de rester dans le jardin cet après-midi », annonça Monique.

Elle courut rejoindre ses frères. Jean-Claude prenait la hache dans la haie.

« Venez, dit-il. Nous avons tout l'après-midi devant nous. J'espère que nous ferons des découvertes sensationnelles ! »

Ils partirent avec Pipo, ravi de retourner à la chasse au lapin. Les enfants eurent quelque peine à retrouver la rivière, mais ils l'atteignirent enfin.

« Voici le bassin ! » s'écria Monique qui sauta de joie et s'enfonça si profondément dans la boue qu'elle dut avoir recours à ses frères pour se dégager. « Vite ! Au travail, Jean-Claude ! »





CHAPITRE IV

La petite maison cachée

JEAN-CLAUDE commença par s'attaquer au lierre. Les, branches étaient épaisses. Il s'acharna contre elles, au-dessus du terrier de lapin que Pipo avait découvert. Au bout d un moment, il poussa un cri.

« Oui, il y a une maison derrière le lierre ! Je vois la porte ! Venez m'aider !»

Monique et Yves s'empressèrent d obéir Leur frère aîné avait travaillé avec tant de zèle que des gouttes de sueur coulaient sur son visage.

Il s'épongea avec son mouchoir. Monique et Yves se mirent en devoir d'arracher les plantes grimpantes. Les épines des ronces leur égratignaient les jambes et les bras. Le chèvrefeuille cédait plus facilement, car ses tiges étaient fines et cassantes.

« Oui, il y a une porte ! cria Monique au comble de l'émotion. Dire qu'une maison est cachée sous ce lierre et ces plantes,... une maison oubliée depuis longtemps et qui n'est utilisée que par les lapins ! »

En riant, Jean-Claude reprit la hache.

« Les lapins doivent avoir bien peur maintenant, fit-il remarquer. Eloignez-vous tous les deux ! Je ne tiens pas à vous couper les doigts ! - Donne-moi la hache un moment ! » supplia Monique.

Jean-Claude secoua la tête.

« Bien sûr que non ! Rappelle-toi ce que nous avons promis à Emile : je dois être le seul à m'en servir. Je suis l'aîné, ce n'est pas la première fois que j'en manie une. Tu pourrais te blesser, Monique ! »

Jean-Claude se mit à cogner de toutes ses forces. Les racines du lierre bloquaient la porte comme des barres de fer. Pendant que le jeune garçon s'escrimait contre elles, son frère et sa sœur coupaient les branches les plus minces et déblayaient les feuilles.

« Nous avons déjà fait une brèche ! s'écria

Monique en sautant de joie. Dépêche-toi, Jean-Claude ! Bientôt, nous aurons assez de place pour nous faufiler à l'intérieur.

— Je me dépêche tant que je peux ! assura Jean-Claude. C'est très fatigant !»

La hache tranchait une racine après l'autre. La brèche s'élargissait lentement. Enfin, une grande trouée s'ouvrit dans le lierre. Jean-Claude enroula un mouchoir autour de sa main pour courber quelques tiges de ronces. Une porte de bois était devant lui.

« Je vois le bouton », annonça-t-il.

Il essaya de le tourner, mais ne put y parvenir.

« Laisse-moi essayer », proposa Yves.

Il n'eut pas plus de succès. Rouillé par les ans, le pêne ne tournait plus dans la gâche. Quelle déception !

« Rien à faire ! constata Yves. Voyons si nous pouvons trouver une fenêtre et la dégager, nous pourrions entrer de cette façon. »

Mais les ronces et le lierre formaient un rideau si impénétrable qu'il était impossible de deviner l'emplacement d'une fenêtre. Les bras et les jambes couverts d'égratignures, les enfants se consultèrent du regard.

« II doit bien y avoir un moyen de pénétrer à l'intérieur ! gémit Yves.

- Bien sûr ! s'écria Monique. Je sais ce qu'il faut faire !

- Quoi ? demandèrent ses frères.

- Enfoncer la porte ! Peux-tu y faire un trou assez grand pour que nous entrions, Jean-Claude ?

- En avons-nous le droit ? interrogea Jean-Claude. Cette maison ne nous appartient pas.

- C'est permis pour celle-ci, intervint Yves. Elle est tellement vieille et ne sert plus à personne ! Dépêche-toi, Jean-Claude ! Sans cela, nous ne pourrons jamais entrer ! Je suis impatient de voir ce qu'il y a là-dedans ! »

Jean-Claude ne demandait qu'à se laisser convaincre. Il leva la hache. Le bois vermoulu céda facilement. En quelques coups, il eut pratiqué une ouverture assez large pour leur livrer passage.

« Qu'il fait sombre à l'intérieur ! déclara le jeune garçon, essoufflé.

— Je pense que c'est plein d'araignées et de perce-oreilles, dit Monique. Heureusement, nous n'avons pas peur des insectes ! Qui entre le premier ? »

Personne ne répondit. Au moment de pénétrer dans cette mystérieuse maison, tous les trois se sentaient un peu effrayés.

« Je crois que j'ai une bougie sur moi ! » annonça Jean-Claude.

Il tata d'abord une de ses poches, puis l'autre, et en sortit un morceau de bougie rouge d'environ quatre centimètres.

« J'ai aussi des allumettes, ajouta-t-il.

— Alors, allume vite la bougie, Jean-Claude ! s'écria Monique, la plus téméraire des trois. Quelle aventure ! Dire que nous avons trouvé une maison cachée au milieu du bois, où personne n'est entré depuis des années et des années ! »

Jean-Claude alluma la bougie et fit un pas en avant. Son frère et sa sœur se pressèrent derrière lui.

La pièce unique était pleine d'ombres. Elle paraissait petite, haute, ronde. Dans le fond, les enfants aperçurent une cheminée. Un banc de bois et une table, sur laquelle étaient posés des gobelets, constituaient tout le mobilier.

« Entrons ! chuchota Monique.

- Pourquoi parles-tu si bas ? demanda Yves sur le même ton.

- Je ne sais pas. En parlant fort, j'aurais peur d'effaroucher des fantômes ! »

Jean-Claude pénétra le premier.

« Oh ! s'écria-t-il en ressortant à la hâte.

- Qu'as-tu ? demanda Yves, un peu effrayé.

- J'ai senti quelque chose sur ma figure, déclara Jean-Claude. C'était très désagréable !

- Une toile d'araignée ! expliqua Monique en riant. Tu ne vas pas reculer pour si peu !

- Passe la première, Monique, si tu aimes tant les toiles d'araignée ! répliqua Jean-Claude, vexé. Voici la bougie ! »

40

Monique le prit au mot. Elle entra en repoussant de la main les toiles d'araignée. Elle leva la bougie et regarda autour d'elle.

La pièce avait deux fenêtres, toutes les deux obstruées par le lierre et d'autres plantes grimpantes. Le banc était recouvert d'une épaisse couche de poussière. La table aussi. Monique s'en approcha.

« Les derniers occupants de la maison ont bu dans ces verres, murmura-t-elle. Il y en a deux, tout sales et poussiéreux ! Comme c'est étrange de venir ici et de trouver des verres sur la table !»

Les deux garçons la rejoignirent et regardèrent autour d'eux.

« Ces verres sont pareils à ceux que grand-mère garde dans la vitrine du salon, fit remarquer Jean-Claude. Elle ne s'en sert pas, car elle dit qu'ils sont très anciens et très précieux. Elle sera contente d'en avoir deux de plus.

— Regarde la cheminée ! reprit Monique. On y voit les restes d'un feu. Ce devait être bien agréable de se réfugier ici, d'allumer un feu et de s'asseoir au milieu du bois, à deux pas du bassin !

— Oui, elle me plaît beaucoup, cette petite maison, déclara Jean-Claude. J'aimerais l'habiter. Je vivrais au milieu des écureuils, des rouges-gorges et des lapins.

— Pauvre petite maison, cachée et oubliée

pendant tant d'années ! s'écria Monique. Désormais, elle sera à nous !

— Oh ! oui ! approuvèrent les garçons, ravis de cette idée.

- Dégageons les fenêtres pour laisser entrer la lumière», déclara Monique, qui adorait faire des projets et donner des ordres. « Nous apporterons un balai et de quoi tout nettoyer. Puis nous ferons du feu et nous pourrons nous préparer du chocolat.

— Que ce sera amusant ! s'écria Jean-Claude. Il faudra d'abord nous débarrasser des toiles d'araignée, je n'aime pas ça du tout !

— Retournons aux Roches, proposa Monique. Notre bougie est presque consumée. La cire coule sur mes doigts. Nous reviendrons avec d'autres bougies. Emportons les deux verres. »

Ce fut elle qui s'en chargea. Jean-Claude tenait la hache sur l'épaule. Ils sifflèrent Pipo qui, pendant tout ce temps, avait poursuivi les lapins. Puis tous les quatre sortirent du bois sombre, heureux de leur journée et fiers de leur découverte.





CHAPITRE V

Au travail !

M et MME RAVIGNY apprirent avec une émotion joyeuse la découverte de la petite maison dans le bois, mais grand-mère poussa les hauts cris quand elle vit la hache dans les mains de Jean-Claude.

« Je te défends de te servir d'outils aussi dangereux! déclara-t-elle. Emile est bien imprudent de t'avoir prêté cette hache ! Je ne veux pas que tu la prennes de nouveau, Jean-Claude !

- Bien, grand-mère. Mais je suis très prudent

et, après tout, j'aurai bientôt douze ans !

— Regarde les verres que nous avons trouvés là-bas ! » annonça Monique en les posant sur la table.

Elle les avait lavés et puis essuyés avec un torchon propre. Grand-mère poussa un cri de joie.

« Vois donc, Robert ! dit-elle à son mari. Tout à fait semblables à ceux que j'ai dans ma vitrine ! Des pièces introuvables aujourd'hui, qui ont certainement plus d'un siècle ! •»

Elle les mit dans la vitrine. Les enfants auraient bien voulu s'en servir pour boire de la limonade, mais Mme Ravigny ne l'entendit pas de cette oreille.

« Grand-mère, si tu le permets, cette petite maison sera la nôtre ! déclara Jean-Claude. Nous pourrions la nettoyer, y porter des livres... Quand tout sera prêt, nous t'inviterons à goûter avec grand-père.

— Nous ferons du chocolat ! ajouta Monique. Nous allumerons du feu dans la cheminée. Il y a un banc de bois et une table. Un vrai décor de conte de fées!

— Je ne vois pas pourquoi vous n'y transporteriez pas vos pénates, déclara grand-père. Le bois nous appartient, la maison aussi par conséquent. Vous pouvez y jouer tant que vous voudrez ! »

Les jours qui suivirent, les enfants passèrent

tout leur temps dans le bois, allant et venant des Roches à la petite maison pour transporter des balais, des seaux, des torchons. Marie, la femme de ménage, se plaignait de ne plus retrouver ses ustensiles de ménage. Les enfants durent promettre de les rapporter quand ils auraient fini leur travail.

En sa qualité de fille, Monique prit la direction des opérations. Le lendemain de leur découverte, ils retournèrent à la petite maison. Cette fois, ils avaient plusieurs bougies et deux bougeoirs qu'ils posèrent sur la cheminée. Ainsi la pièce était très bien éclairée.

« Vous, les garçons, occupez-vous des fenêtres, ordonna Monique. Il faudrait les ouvrir pour que l'air et la lumière puissent entrer. Cela sent le moisi !

- Nous n'avons plus la hache, fît remarquer Jean-Claude. Mais je pourrais emprunter la petite scie d'Emile afin de couper les grosses branches du lierre. »

Le jeune garçon retourna donc aux Roches. Emile rie se fît pas trop prier pour lui prêter la scie. Avec l'aide d'Yves, il eut bientôt dégagé les fenêtres.

Elles n'avaient pas de vitres. Ce n'était que des trous ronds percés dans les murs épais. Pendant que ses frères étaient ainsi occupés, Monique avait commencé le nettoyage. Elle avait noué un foulard autour de sa tête et enfilé une

vieille blouse. Jamais de sa vie elle n'avait vu autant de poussière !

Pipo lui-même était enchanté. Il entrait et sortait, trottait dans la pièce en reniflant partout. Il aurait bien aimé y habiter, entouré de lapins !

Monique commença par enlever les toiles d'araignée. Elles pendaient du plafond et s'étendaient d'un mur à l'autre, grises de poussière. Elles furent bientôt délogées. De grosses araignées s'en échappaient. Un rouge-gorge entra et se percha sur la cheminée. Il chanta une petite chanson comme pour dire : « Je vais vous aider, vous allez voir ! A nous deux, nous aurons bientôt tout nettoyé ! »

Mais il ne tint pas sa promesse. Il s'envola et s'installa sur une branche d'où il contempla les allées et venues des enfants.

Monique promena une tête de loup sur le plafond. Elle frotta la cheminée, le banc, la table. Quand la poussière fut par terre, elle la ramassa avec une pelle.

« Yves, va me chercher de l'eau dans le bassin, tu seras bien gentil ! dit-elle. Maintenant je vais laver par terre.

- Je vais t'aider, proposa Yves.

— J'ai deux brosses, prends-en une », répliqua Monique.

Que c'était amusant de faire le ménage dans cette petite maison !

Yves rapporta un seau plein d'eau. Les enfants avaient dégagé l'escalier recouvert de mousse qui allait de la maison au bassin. Yves avait décidé de gratter les marches dès qu'ils en auraient fini avec les fenêtres.

Le travail ne manquait pas, mais Monique et ses frères y prenaient un grand plaisir. Le soleil était très chaud dans le jardin des Roches; dans le bois, une agréable fraîcheur régnait. Les enfants avaient apporté de la limonade pour se désaltérer.

Monique récura le plancher, le banc, la table. Un carrelage de couleur brillante recouvrait le sol. Monique y retrouva les débris d'un vieux tapis.

Il fallut trois jours pour que tout fût propre et en ordre. Mais, à la fin, les deux garçons et leur sœur se trouvèrent récompensés de leurs efforts. Jean-Claude avait réussi à ouvrir la porte et à couper toutes les plantes grimpantes qui empêchaient la lumière d'entrer.

Yves avait nettoyé l'escalier qui conduisait au bassin. Il avait arraché les racines qui cachaient les marches et les avait débarrassées de la mousse et de la terre. Ces marches étaient en marbre blanc du plus bel effet.

Monique s'était montrée une excellente ménagère. Le carrelage brillait. La table et le banc n'avaient plus un brin de poussière, la cheminée était nettoyée et le feu prêt à allumer.

Mme Ravigny leur fit cadeau d'un vieux tapis. Monique garnit de fleurs un vase qu'elle posa au milieu de la table. Elle apporta une vieille pendulette qu'elle avait trouvée dans un placard et à laquelle il manquait un pied. Yves la répara ; Monique la monta et son joyeux tic-tac remplit la petite maison.

« Maintenant nous sommes vraiment chez nous, fit remarquer Monique. Demain nous goûterons ici. Mais nous n'inviterons pas encore grand-père et grand-mère. Il faut d'abord nous assurer que la cheminée tire bien et qu'elle ne fume pas. Après, nous pourrons pendre la crémaillère ! »



Le lendemain, les enfants apporteront tout ce qu'il leur fallait. Monique, avait emprunté à la cuisinière une casserole pour faire du chocolat. Jean-Claude s'était chargé du panier qui contenait le pain, les biscuits et les fruits. Il y avait en plus des tasses et des soucoupes en matière plastique, cadeau de Mme Ravigny.

« C'est moi qui allumerai le feu », décréta Monique en étendant sur la table une nappe *a* carreaux rouges et blancs. « II n'y a qu'a mettre une allumette. »

Les autres ne firent pas d'objection. Monique s'agenouilla et approcha une allumette enflammée du papier et du petit bois. Les brindilles s'enflammèrent aussitôt. Les bûches prirent feu à leur tour et de hautes flammes montèrent dans la cheminée.

Mais aussitôt une épaisse fumée remplit la petite pièce. Les enfants se mirent à tousser.

« Quelle fumée ! gémit Monique. Nous aurions dû ramoner la cheminée.

— Je n'y ai pas pensé », avoua Jean-Pierre.

Monique tisonna les bûches, mais la fumée continuait à se répandre dans la maison. Bientôt les enfants suffoquèrent.

« II faut éteindre, décida Jean-Claude qui avait été obligé de sortir. Aujourd'hui nous ne ferons pas de chocolat. Ce sera pour plus tard, quand la cheminée aura été nettoyée.

— Elle est sans doute pleine de nids d'oiseaux et de feuilles », ajouta Yves.

Enfin le feu s'éteignit de lui-même, mais la maison était si enfumée qu'ils ne purent y rester. Il n'était plus question d'y faire la cuisine. Assis sur les marches, ils mangèrent leur chocolat cru avec des tartines de beurre.

« Que je me plais ici ! Le soleil jette des reflets rosés sur l'eau, fit remarquer Monique. Il y a encore plus de nénuphars que l'autre jour !

— Un écureuil nous observe, chuchota Yves. Ne bougez pas ! Il est là-bas, sur ce noisetier. »

L'écureuil était en effet perché sur une branche, sa queue en panache au-dessus de sa tête. Au bout d'un moment, il sauta à terre et se dirigea vers les enfants. Pipo voulut se jeter sur lui, mais Jean-Claude le retint par son collier. Monique tendit un morceau de pain beurré. L'écureuil s'en saisit et se sauva avec son butin.

« Qu'il est gentil ! s'écria Monique. J'aimerais qu'il habite notre petite maison quand nous n'y sommes pas. Ce serait notre gardien. »

Lorsque le soir tomba, deux lapins sortirent de leur terrier. Ils agitaient leurs longues oreilles. Pipo gémissait, mais ses jeunes maîtres ne lui rendirent pas sa liberté.

« Nous avons de la chance d'avoir une petite maison au milieu du bois, fit remarquer Yves.

Bientôt les animaux et les oiseaux nous connaîtront et deviendront nos amis ! »

Le rouge-gorge était déjà apprivoisé ; il venait picorer des miettes dans la main de Monique. Une grive se percha sur une branche pour faire connaissance avec ses nouveaux voisins.

« Je resterais bien ici jusqu'à l'heure du dîner, déclara Monique. Mais j'aimerais voir pourquoi cette cheminée fume. Il faut la nettoyer, sans cela nous ne pourrons pas inviter grand-père et grand-mère à goûter.

- Je vais m'en occuper tout de suite », répliqua Jean-Claude en se levant.

L'écureuil bondit sur un arbre, les lapins rentrèrent dans leur terrier. Pipo se précipita à leur suite et gratta la terre.

« Où as-tu mis la tète de loup, Monique ? demanda Jean-Claude. Je vais l'introduire dans la cheminée.

- Elle est là-bas, dans un coin», répondit Monique.

Jean-Claude la prit et l'enfonça dans la hotte. Aussitôt une avalanche de mousse et de brindilles s'abattit dans Pâtre.

« Un nid d'oiseaux », fit observer Jean-Claude.

Il fit une nouvelle tentative. La tête de loup pénétra plus haut, produisant une nouvelle chute de détritus.

« Va voir si la tête de loup sort de la

cheminée ! » ordonna Jean-Claude à Yves.

Yves sortit et revint quelques secondes après.

« Oui, dit-il. Je peux la voir. La cheminée est nettoyée maintenant. »

Jean-Claude tira à lui la tête de loup, mais quelque chose la retint. Il tira plus fort sans succès.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-il.

De la main il tâta l'intérieur de la hotte et sentit un objet qui l'obstruait à moitié. On eût dit une boîte.

« Dites donc ! cria Jean-Claude. Il y a un trou dans cette cheminée,... une espèce de cachette. Un objet y est enfoncé,... un objet trop grand pour le trou. Il en sort à moitié !

- Prends-le ! Prends-le vite ! crièrent Yves et Monique.

— Je vais essayer, déclara Jean-Claude. I) a l'air d'être coincé. Ah ! Je le tiens ! »





CHAPITRE VI

Une découverte sensationnelle

JEAN-CLAUDE avait tiré si fort qu'il avait délogé l'objet. C'était une boîte si lourde qu'il ne put la tenir d'une seule main. Elle glissa le long de la hotte et tomba avec un bruit sourd dans l'âtre.

« Quelle drôle de boîte ! s'écria Monique.

- Est-ce le trésor ? demanda Yves fou de joie.

— Bien sûr que non ! s'écria Jean-Claude. La boîte est trop petite pour contenir le flambeau.

Mais il peut y avoir dedans des bijoux et des pierres précieuses. »

C'était une boîte en fer avec un lourd fermoir. Sur le couvercle, se détachait en relief la lettre R.

« R pour Ravigny ! s'écria Monique. Cette boîte appartient à nos ancêtres. Que peut-elle bien contenir ? Ouvre-la vite, Jean-Claude ! »

C'était plus facile à dire qu'à faire. Les années avaient rouillé le fermoir. Il résista à tous leurs efforts.

« Secoue-la, Yves, pour voir si quelque chose remue à l'intérieur, conseilla Monique. Elle contient peut-être des broches et des bagues ! »

Yves la secoua, mais on n'entendit aucun bruit.

« Elle a l'air d'être vide, conclut-il. J'espère bien que non ! »

Jean-Claude prit la boîte des mains d'Yves et s'efforça de l'ouvrir avec son canif. Brusquement le fermoir céda ; le jeune garçon souleva le couvercle.

« Elle ne contient rien du tout, déclara Jean-Claude désappointé. Elle est vide ! »

C'était vrai. Pas le moindre saphir, pas le plus petit brillant !

« Pourquoi cacher une boîte dans une cheminée s'il n'y a rien dedans ? demanda Yves intrigué.

— Comment veux-tu que je le sache ? riposta

Jean-Claude. Elle est là depuis au moins cent cinquante ans. Peut-être plus. Une plaisanterie stupide, sans doute.

— Bien sûr que non ! fit remarquer Monique. A quoi cela rimerait-il ? Ne crois-tu pas qu'il y avait quelque chose dans la boîte, que quelqu’un s'en est emparé, puis l'a remise à sa place après l'avoir vidée ?

— C'est une idée, convint Jean-Claude. Mais quelle déception pour nous ! »

Soudain Monique fit une découverte.

« Regarde, Jean-Claude ! dit-elle en lui tendant la boîte qu'elle avait prise. Est-ce que tu n'as pas l'impression que la boîte devrait être plus grande à l'intérieur ?

— Que veux-tu dire ? interrogea le jeune garçon.

— Si tu la regardes à l'extérieur, elle paraît assez grande, mais si tu la regardes à l'intérieur, elle a l'air beaucoup plus petite.

— Tu crois qu'il y a' un double fond?» s'écria Jean-Claude en arrachant la boîte de la main de Monique.

Il l'examina avec soin, puis fit un signe de tête affirmatif.

« Oui, il y un double fond. Tu as raison, Monique ! Je n'y aurais pas pensé !

- Comment le détacher ? demanda Yves rouge d'émotion.

- Je ne sais pas, répondit Jean-Claude qui

essayait déjà. Il y a peut-être là un secret palpitant, après tout ! »

Monique et Yves pouvaient à peine contenir leur impatience, tandis que Jean-Claude s'efforçait de détacher le double fond. Impossible ! Il n'y parvint pas. Yves essaya à son tour, puis Monique. Ni l'un ni l'autre n'eurent plus de succès.

« II y a une petite astuce, j'en suis sûr ! s'écria Jean-Claude au désespoir. Que j'aimerais la trouver ! »

Monique fut prise de colère. Elle donna un coup de poing à la boîte qui lui échappa et tomba sur le carrelage.

« Monique, fais attention ! » ordonna Jean-Claude.

Il s'interrompit, les yeux fixés sur le fond qui, maintenant, était légèrement déplacé en biais. Dans la chute, un ressort caché avait été ébranlé par le choc.

Jean-Claude saisit la boîte, la tint à l'envers et la secoua. Le fond glissa, révélant un petit espace. Et cette cachette contenait quelque chose... Oui, on ne pouvait s'y tromper !

Ce n'était ni des bagues ni des pierres précieuses,... c'était une feuille de parchemin pliée en deux. Voilà tout!

« Un papier», fit remarquer Jean-Claude en le prenant avec soin.

Le papier se partagea en deux dès qu'il

le toucha. Il se sépara à la pliure. Il était très, très vieux.

« Est-ce un message ? demanda Monique en se penchant pour voir.

- C'est une carte, constata Yves. Une vieille carte !

- C'est vrai, approuva Jean-Claude. Une carte de quoi ?

— Mystère ! s'écria Monique. Il n'y a qu'un mot écrit, et les lettres sont si décolorées qu'on les voit à peine.

— Quelle est la première ? demanda Jean-Claude. Un *J* majuscule, il me semble. Ensuite, on dirait un *r*... Aucun mot ne commence comme ça!

- Et après, est-ce un *e* ? continua Monique. Il a une drôle de forme. La lettre suivante est certainement un /. Mais *j, r, e, f,* ça n'a pas de sens !

- Puis vient un *o,* .sans aucune doute, assura Yves. Ce doit être une langue étrangère.

- Il y a encore une lettre, dit Jean-Claude, mais elle est presque effacée. J'y renonce ! Il faudrait consulter quelqu'un qui sache déchiffrer les vieilles écritures et qui pourrait nous dire quel est ce mot. Si nous avions sa signification, nous saurions ce que représente la carte.

— Oh ! il est très tard ! s'écria Monique.

Grand-mère doit commencer à être inquiète. Rentrons vite ! »

Ils mirent les restes du goûter dans le panier et, laissant la casserole pour un autre jour, ils retournèrent aux Roches, pénétrés de leur importance après avoir fait une telle trouvaille !

En arrivant, ils virent une voiture dans l'allée.

« C'est la même que celle de l'autre jour, fit observer Jean-Claude. Elle appartient à ces gens qui veulent acheter la maison.

— Grand-père et grand-mère sont occupés avec eux, ajouta Monique. Allons dans la bibliothèque... Nous attendrons que les visiteurs soient partis. »

Ils pénétrèrent donc dans la bibliothèque, réunirent les deux morceaux de la carte et essayèrent de déchiffrer le sens du mot.

« Si nous savions ce que cela veut dire ! » soupira Monique.

Une voix s'éleva derrière elle.

« Que cherchez-vous, petite fille ? »

Ils se retournèrent et s'aperçurent que grand-mère avait introduit un visiteur dans la pièce,... l'Américain M. Mackintosh, l'acheteur éventuel du manoir. Elle lui faisait visiter la bibliothèque, et les enfants ne l'avaient pas entendu ouvrir la porte. Jean-Claude ne voulait pas révéler leur secret. Il essaya de dissimuler la carte, mais l'un des deux morceaux lui échappa. Le nouveau venu, penché sur la table, s'en saisit.

« Nous voudrions savoir ce que signifie ce mot, expliqua Monique de sa voix claire. Il nous intrigue beaucoup. C'est une vieille carte que nous avons trouvée aujourd'hui, au fond de cette boîte en fer, dans la cheminée de notre petite maison. »

Grand-mère parut surprise. Le visiteur aussi. Il examina le morceau de parchemin.

.« Où est ce mot ? dit-il. Voyons un peu... La première lettre est un *T.*

— Un *T* ? Nous pensions que c'était un *J,* interrompit Monique.

— *T, r, e, s,* continua le visiteur.

- Mais non, dit Jean-Claude, ce n'est pas un *s,* c'est un *f.*

- Autrefois la lettre s et la lettre *f* avaient la même forme allongée », expliqua M. Mackintosh.

Il sursauta parce que Jean-Claude avait poussé un cri. Le jeune garçon n'avait pas l'intention de manifester son émotion, mais il ne put s'en empêcher. Si la première était un *T* et la quatrième un *s,* il savait ce que le mot signifiait !

Mais il se garda bien de le dire. Il voulut prendre le parchemin des mains de M. Mackintosh. Celui-ci le repoussa.

« Attendez, attendez ! dit-il. Je n'ai pas fini. *T, r, e, s, o, r...* Le mot est « trésor ». C'est très intéressant ! »

Les trois enfants rougirent de joie.

« Cette carte montre où le trésor est caché ! pensa Jean-Claude. Nous pourrions la déchiffrer et peut-être trouver les joyaux pour grand-père et grand-mère ! »

« Vous permettez que j'emporte ce morceau de parchemin pour le montrer à un de mes amis qui est extrêmement habile à déchiffrer les vieux documents ? demanda le visiteur en se tournant vers Mme Ravigny. Il pourrait découvrir quelque chose d'intéressant pour vous, madame.

— C'est très aimable de votre part, monsieur, répondit la grand-mère, ne sachant trop ce qu'il fallait faire. Mais j'aimerais garder ce papier pour le montrer à mon mari.

— Très bien. Je vais l'emporter, le soumettre tout de suite à mon ami et vous le renvoyer ce soir avec un mot pour vous dire ce qu'il en pense. »

Mais Jean-Claude ne voulait pas perdre de vue le précieux papier.

« II est à moi, déclara-t-il. Je veux le garder. C'est nous qui l'avons trouvé.

— Bien sûr, mon cher enfant, répliqua l'Américain en souriant. Je comprends très bien. Je ne garderai le papier qu'une heure. Mon ami séjourne dans un hôtel non loin d'ici, et je peux avoir immédiatement son opinion. Il me dira si ce papier est vraiment vieux ou non et s'il

contient quelque chose d'important. Votre grand-mère a été si aimable pour moi que je serai content de lui rendre ce petit service. »

Mme Ravigny ne pouvait que sourire et le remercier. Elle pensait en effet que c'était très gentil de sa part de prendre cette peine. Pourtant elle devinait que les enfants répugnaient à se séparer de leur trouvaille et regrettait de leur infliger cette contrariété. Mais l'Américain avait offert un bon prix du domaine des Roches, elle n'osa pas refuser sa proposition.

« Prenez-le, bien sûr ! dit-elle poliment. C'est très gentil à vous de chercher à découvrir ce que ce papier signifie, en admettant qu'il signifie quelque chose ! »

M. Mackintosh tapota l'épaule de Jean-Claude. Le jeune garçon ne cachait pas sa colère. De quel droit cet homme emportait-il leur trouvaille ?

L'Américain partit presque immédiatement, le parchemin dans sa poche. Les enfants se rapprochèrent les uns des autres, dès que grand-mère fut sortie pour accompagner son visiteur. « Pourquoi as-tu révélé notre secret à un inconnu, sotte ? demanda Jean-Claude à Monique. Tu vois ce que tu as fait ? Il a deviné que ce document se rapporte au trésor perdu des Ravigny et il l'a emporté ! Heureusement il n'a que la moitié de la carte. J'ai eu le temps de cacher l'autre derrière mon dos sans qu'il

la voie. Il ne pourra pas deviner grand-chose avec une seule moitié !

— Tu as montré beaucoup de présence d'esprit, Jean-Claude, approuva Yves. Oui, Monique est une grande sol le ! Elle parle toujours à tort et à travers !

— Je regrette, murmura Monique prête à pleurer. J'étais si contente !

— Voyons, Monique, si cette carte indique où est caché le trésor, il ne faut à aucun prix la montrer à des inconnus ! expliqua Jean-Claude. Je te croyais assez intelligente pour tenir ta langue !

— Ne me fais pas de reproches, Jean-Claude ! supplia Monique. Je comprends que j'ai eu tort.

— Une autre fois, sois plus prudente ! ajouta Jean-Claude. Attendons. Nous verrons ce qui se passera. J'espère que cet Américain nous rapportera notre papier ! »





CHAPITRE VII

M. Machin-Chose

Les ENFANTS racontèrent à leur grand-mère la découverte qu'ils avaient faite dans la petite maison du bois. Elle appela son mari pour entendre leur récit. Tous deux examinèrent la vieille boîte en fer avec la lettre R gravée sur le couvercle. Ils s'exclamèrent devant le double fond où le papier avait été caché. M. Ravigny se déclara impatient de voir le parchemin emporté par l'Américain.

« II ne faut avouer à personne que nous avons

l'autre moitié de la carte, confia Jean-Claude aux autres quand ils furent de nouveau seuls. A personne ! C'est notre secret... Si quelqu'un découvre le trésor, ce sera nous ! Compris ? »

Les autres comprenaient très bien et ils furent de l'avis de leur frère. Ils seraient sur des charbons ardents jusqu'au retour de M. Mackintosh.

« Et s'il «ne revient pas ? demanda Monique. S'il garde le papier pour essayer de s'emparer du trésor ?

- Ne dis pas de bêtises ! répliqua Jean-Claude qui était encore en colère contre elle. Comment pourrait-il trouver quelque chose puisque nous avons une moitié de la carte ? Tu ne réfléchis donc jamais ?

— Bien sûr que si ! protesta Monique indignée. Il pourrait en savoir assez avec une seule moitié. Elle pourrait contenir les indications les plus importantes.

- Le voilà ! s'écria Yves qui était à la fenêtre. J'espère qu'il nous apporte notre parchemin ! »

M. Mackintosh fut introduit dans la bibliothèque où grand-père et grand-mère le rejoignirent aussitôt.

« J'ai soumis le papier à mon ami, annonça l'Américain. Il dit que, sans aucun doute, c'est une très vieille carte qui indique la cachette d'un trésor quelconque.

— Vraiment ? s'écria grand-mère.



« Si quelqu'un découvre le trésor, ce sera nous! Compris? »

— Oui ! affirma M. Mackintosh. Mais mon ami déclare que ce document est incomplet. Il est sûr que ce morceau de parchemin ne représente que la moitié de la carte.

l'as possible ! » s'exclama grand-mère en promenant un regard autour d'elle, comme si elle croyait que l'autre moitié allait voler vers elle. « Où peut-elle être ? Elle a dû rester dans la boîte, sans doute.

- Probablement ! approuva M. Mackintosh. Je peux jeter un coup d'œil ? »

Jean-Claude cligna de l'œil aux autres et tendit la boîte à l'Américain. C'était sans danger, le double fond ne contenait plus rien. L'autre moitié de la vieille carte était en ce moment dans un tiroir du bureau. Jean-Claude l'y avait glissée dès qu'il avait vu revenir M. Mackintosh.

L'Américain secoua la boîte. Il ouvrit et ferma le double fond. Il examina la cachette cl la gratta avec un crayon. Bien entendu, il en fui pour ses frais.

« Mlle est vide, reconnut-il. Pourtant je suis certain qu'il y a une autre moitié. Quand on l'aura retrouvée, on pourra chercher le trésor. Savez-vous où elle est ? » demanda-t-il brusquement en se tournant vers Monique.

Monique ignorait où Jean-Claude avait mis la carte. Elle secoua la tête.

« Non, dit-elle. Je ne sais pas.

— Et vous ? » demanda l'Américain en regardant Yves.

Yves s'empourpra ; comme Monique, il ignorait où était l'autre moitié, mais il ne put s'empêcher de rougir.

« Je l'ignore», répondit-il.

M. Mackintosh se tournait vers Jean-Claude, mais le jeune garçon, devinant qu'il serait interrogé, s'était éclipsé. Il ne voulait pas mentir et il n'avouerait .pas non plus la vérité à M. Mackintosh.

« Je me demande si vous dites la vérité », déclara M. Mackintosh en regardant Monique qui, à son tour, devenait rouge comme une pivoine.

Grand-mère s'emporta.

« Monsieur Mackintosh, protesta-t-elle, vous oubliez que ce sont mes petits-enfants. Ils sont sincères, je puis vous l'assurer.

— Excusez-moi, madame ! répliqua l'Américain en riant. Ce garçon était si rouge que je croyais qu'il mentait.

— Nous pouvons avoir notre carte ? demanda Monique pour venir au secours d'Yves dont la gêne avait augmenté.

— Bien sûr, répondit M. Mackintosh. La voici. Mais elle ne vous servira pas à grand-chose, à moins que l'autre moitié ne soit trouvée.»

Il donna la carte à Monique.

« Le mot est certainement « trésor », ajouta-t-il.

J'imagine que, si l'on avait le second morceau du parchemin, on aurait une chance de découvrir, le trésor Ravigny. Vous aviez eu l'amabilité de me raconter cette vieille histoire l'autre jour, madame. Elle m'a beaucoup intéressé.

— Nous vous remercions d'avoir voulu nous rendre service, dit M. Ravigny.

— Puis-je vous demander une faveur ? reprit M. Mackintosh avec un sourire. Si vous trouvez l'autre moitié de la carte, avertissez-moi. Mon ami la déchiffrera pour vous aider à repérer le trésor. Je serais ravi de vous être de quelque utilité.

Merci ! répéta grand-père. Nous vous promettons de vous montrer le second morceau du parchemin si nous le trouvons.

- Où était donc cette boîte ? » demanda M. Mackintosh en se tournant vers Monique.

Monique s'exécuta à contrecœur. Elle craignait de trop parler et d'encourir de nouveaux reproches de Jean-Claude. Mais si elle ne répondait pas, grand-mère le ferait à sa place.

« C'est très intéressant ! approuva M. Mackintosh. La chance vous a favorisés. N'oubliez pas de m'informer si vous faites de nouvelles découvertes ! »

II tapota l'épaule de Monique, lui sourit et prit congé. M. et Mme Ravigny sortirent avec lui. Dès qu'il fut parti, Monique tapa du pied.

« Quel homme horrible ! Il aimerait trouver le trésor lui-même, j'en suis sûre ! »

Jean-Claude revenait.

« II est parti ? demanda-t-il. Quel homme antipathique ! Dire que le domaine des Roches lui appartiendra ! Je ne pourrai pas le supporter !

- Il est très riche, grand-mère l'a dit ! expliqua Yves.

— Tu as bien fait de t'esquiver avant qu'il ait pu te demander si tu savais où était l'autre moitié de la carte, approuva Monique. Yves est devenu très rouge. M. Mackintosh a soupçonné que nous mentions. Grand-mère a pris notre défense.



- Où est la moitié qu'il a rapportée ? » demanda Jean-Claude et, quand Yves la lui eut donnée, il reprit : « Maintenant, nous allons essayer de la déchiffrer. Nous ne sommes pas aussi habiles que l'ami de M... Quel est donc son nom ? Je l'appellerai Machin-Chose... Mais j'espère tout de même arriver à un résultat.

- Montons dans notre chambre, proposa Yves. M. Machin-Chose pourrait revenir à l'improviste. Et grand-père a promis de lui envoyer le second morceau s'il le trouvait.

- Nous ne le lui montrerons pas, ni à grand-mère non plus, déclara Jean-Claude. Rappelle-toi, Monique, ne dis rien !

Bien sûr que non ! Ne répète pas tout



le temps la même chose, Jean-Claude !...

— Montons dans notre chambre pour examiner la carte», répéta Yves.

Ils sortirent de la bibliothèque. Mais ils aperçurent M. et Mme Ravigny dans le vestibule, près du grand escalier. Qui sait s'ils ne poseraient pas de questions gênantes ?

« Monique, montons par l'escalier secret qui conduit à ta chambre, chuchota Jean-Claude. Vite ! Passons par la .salle à manger ! »

Sans être vus, ils pénétrèrent dans la salle à manger et gravirent les marches qui menaient à la chambre de Monique. Les enfants sortirent du placard en riant.

« II est amusant, ce vieil escalier ! constata Monique. Il y a une table dans ta chambre, Jean-Claude. Etalons-y la carte pour l'étudier. »

Quelques secondes plus tard, tous les trois se penchaient sur le vieux document. Jean-Claude se hâta de réunir les deux morceaux avec du papier collant.

« Regardez ! s'écria-t-il. Vous voyez cette moitié que M. Machin-Chose a emportée ? Les lignes du dessin sont plus foncées, comme si on avait passé dessus la pointe d'un crayon. Vous savez ce qui a été fait ?

— Non. Quoi ? demanda Monique.

— Quelqu'un a relevé la carte, expliqua Jean-Claude. On l'a décalquée avec du papier transparent.

C'est comme cela que nous retraçons les cartes à l'école.

- Cela prouve que M. Mackintosh croit qu'elle indique vraiment la cachette du trésor, déclara Monique.

- Cela prouve encore autre chose, reprit Jean-Claude. Ce trésor, il a l'intention d'essayer de le trouver. Sinon, pourquoi aurait-il pris la peine de décalquer le parchemin ? Il croit au trésor des Ravigny et il croit à l'authenticité de notre carte. Quel bonheur qu'il n'en ait eu que la moitié !

- Penses-tu qu'il essaiera de s'emparer du reste du document ? demanda Yves.

- J'espère bien que non ! répliqua Jean-Claude. Mais on ne sait jamais ! Aussi je vais moi-même relever la carte et mettre la vraie dans une cachette, de sorte que nous n'aurons pas besoin de nous en servir. Nous n'utiliserons que le décalque.

- Fais-le maintenant, conseilla Yves. M. Machin-Chose est parti. Grand-père et grand-mère sont dans le jardin. »

Jean-Claude prit une feuille de papier calque et se mit en devoir de tailler un crayon. Dix minutes plus tard, il avait une reproduction du document.

« Maintenant nous allons cacher la vraie carte, annonça-t-il.

- Où donc ? demanda Monique.

- Dans un endroit très simple, répliqua Jean-Claude. Les cachettes compliquées sont celles que l'on fouille les premières. Voyons... réfléchissons... Ah ! j'y suis ! Nous allons la mettre dans ta maison de poupée, Monique. Personne n'aura l'idée de l'y chercher. »

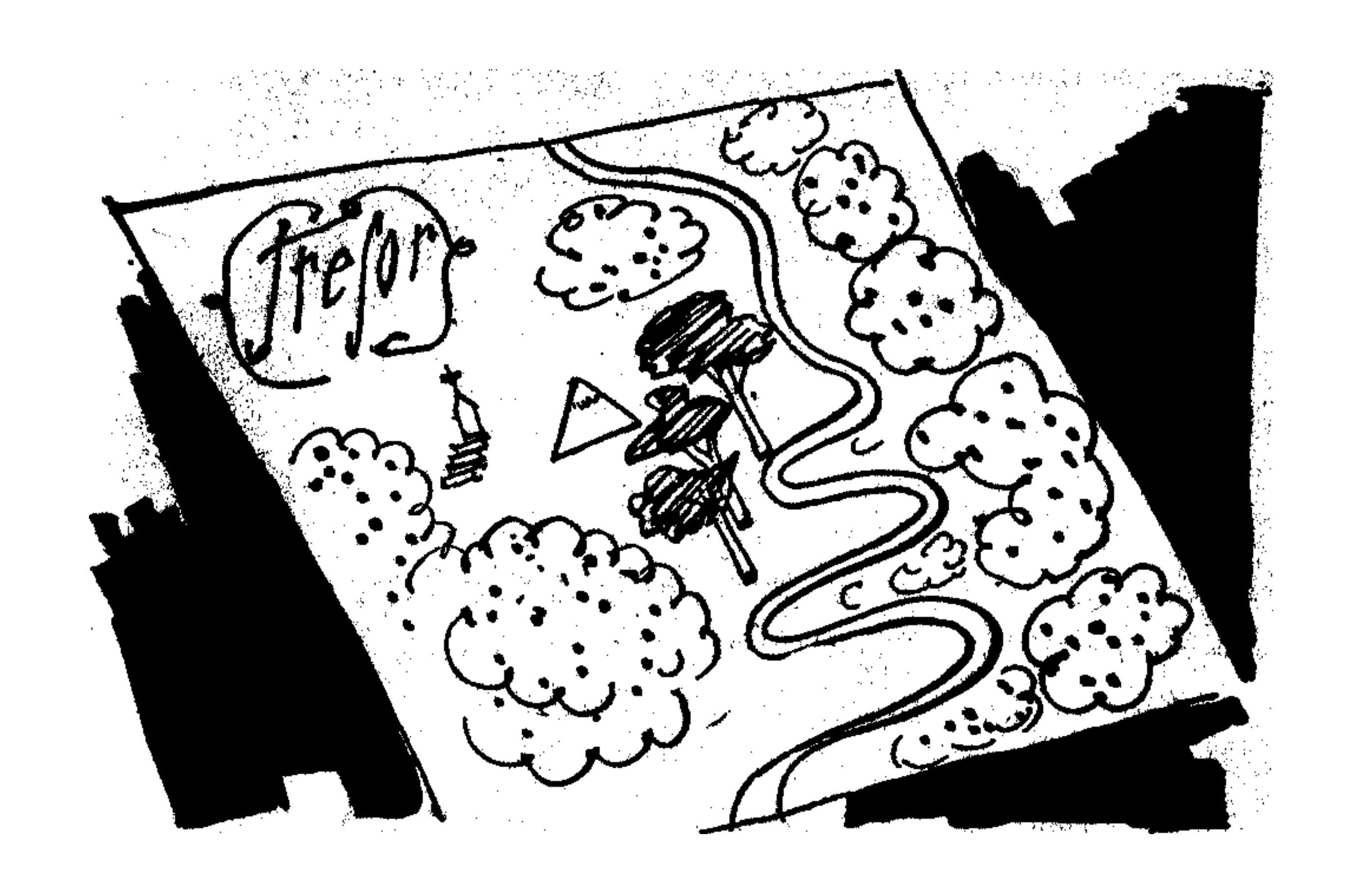
Jean-Claude prit la feuille et s'agenouilla sur le parquet. Il colla les deux moitiés de la carte sur les plafonds de la maison de poupée, celui de la chambre et celui de la cuisine.

« Personne n'ira regarder là ! »

La cloche sonna le dîner.

« Nous n'avons pas le temps d'examiner la carte, décréta Jean-Claude. Nous attendrons de monter nous coucher. Tu viendras dans notre chambre, Monique. Nous verrons si nous pouvons la déchiffrer. Dépêchons-nous de nous laver les mains, ne faisons pas attendre grand-père et grand-mère ! »





CHAPITRE VIII

La route aux quatre courbes

PENDANT le dîner, grand-père et grand-mère posèrent toutes sortes de questions sur la maison du bois et sur la boîte en fer. Ils étaient aussi émus que les enfants par ces étranges découvertes.

Jean-Claude se garda de parler de l'autre moitié de la carte. Grand-père voulut voir celle que M. Mackintosh avait rapportée. Jean-Claude lui montra la copie qu'il en avait faite.

« J'ai mis l'original en sûreté, expliqua-t-il.

Si on]e touche trop, le parchemin tombera en poussière, il est si vieux !

- Tu as raison, mon garçon, approuva grand-père en prenant le décalque. C'est une excellente idée ! »

Pressés d'étudier la carte complète et de voir s'ils pouvaient la déchiffrer, les enfants ne demandaient qu'à se coucher de bonne heure ce soir-là. Dès que Monique eut enfilé sa robe de chambre, elle entra dans la chambre des garçons.

Ils étaient déjà au lit. Ils avaient allumé leurs lampes de chevet et, leurs deux têtes rapprochées, se penchaient sur le décalque, Monique se percha près d'eux.

« C'est une carte étrange, commença Jean-Claude. Tu vois cette ligne sinueuse,... ce doit être une route. Et voici trois grands arbres, alignés en bordure de la route. Il y a des chances pour qu'ils soient morts et qu'ils aient été abattus. Mais il est possible qu'ils existent encore.

- Et cette espèce de pain de sucre ? reprit Yves en posant son doigt sur la carte. Est-ce une colline ? Il n'y a pas beaucoup de collines aux alentours des Roches, n'est-ce pas ?

- Nous n'avons pas encore tout exploré, protesta Jean-Claude. Il peut bien y avoir une hauteur dans notre bois. C'est presque une forêt. Il est si épais et si vaste !

— Et ce petit dessin ici ? dit Monique en indiquant ce qui ressemblait au clocher d'une église. Il y a une rangée de petites lignes dessous,... des marches, je suppose.

- Tout cela est assez déroutant, reconnut Jean-Claude, les sourcils froncés. Voilà mon interprétation : d'abord nous devons suivre un chemin ou une route qui fait quatre tournants. Je les ai comptés. Puis nous apercevons trois grands arbres. Ensuite nous arrivons devant une colline en pain de sucre. Un peu plus loin nous trouvons une petite église ou une construction quelconque. Le trésor est peut-être caché quelque part par là.

- Bravo, Jean-Claude ! s'écria Monique, les yeux brillants. Je me demande où est cette route aux quatre tournants...

— Nous prendrons une carte de la région, déclara Jean-Claude. Et nous examinerons les routes. Nous devons rencontrer les trois grands arbres après le quatrième tournant. Le dessin l'indique clairement.

— C'est vrai ! approuva Monique. Tu es très habile à déchiffrer les énigmes, Jean-Claude ! Je voudrais commencer tout de suite les explorations. Où pourrions-nous trouver une carte pour chercher une route à quatre tournants.

- Je crois qu'il y en a une dans la bibliothèque ! s'écria Yves. Grand-père la consultait l'autre jour. Tu veux que j'aille la prendre ?

— Oui, répondit Jean-Claude. Descends par l'escalier de Monique, on ne te verra pas. »

Yves sauta du lit. Il courut dans la chambre de Monique, ouvrit le placard et descendit le petit escalier. Parvenu à la dernière marche, il s'arrêta pour tendre l'oreille. Y avait-il quelqu'un dans la salle à manger ? Il n'entendit rien. D'un bond, il fut dans la bibliothèque toute proche. Le poste de radio était ouvert dans le salon.

« Tant mieux ! pensa Yves. La musique couvrira le bruit de mes pas ! »

II ouvrit un bahut plein de revues et d'albums. Il était sûr que son grand-père enfermait là les documents se rapportant aux Roches. Il ne se trompait pas et il n'eut pas à chercher longtemps. Il eut bientôt dans les mains la carte du domaine.

Il la prit, referma le bahut et courut à l'escalier. Quelques secondes plus tard, il était dans la chambre de Monique.

« Parfait ! s'écria Jean-Claude quand Yves posa la carte sur le lit. Tu n'as pas mis longtemps. Mais quel bruit tu as fait ! Nous t'avons entendu d'ici fermer la porte de la bibliothèque !

— La serrure grince, répliqua Yves. Mais la radio marchait, grand-père et grand-mère n'ont rien entendu. Cherchons cette route ! »

Ils déplièrent la grande carte. Le domaine de la famille Ravigny y était représenté dans

ses moindres détails. On y voyait les deux fermes, le manoir et son parc, le bois, les chemins qui traversaient la propriété.

« C'est magnifique ! fit remarquer Jean-Claude. J'ai le cœur serré en pensant que tout cela appartiendra à Machin-Chose ! Il ne m'inspire aucune sympathie ! Je parie qu'il chassera les gens des fermes et qu'il coupera tous les arbres pour vendre le bois.

- Est-ce que ce chemin des Tilleuls te paraît décrire *assez* de tournants ? demanda Yves en mettant le doigt sur la carte.

— Ils ne semblent pas très accentués, dit Jean-Claude. Et je n'en vois que trois, pas quatre. Cherchons ailleurs. »

Ils examinèrent la carte avec attention. Ils regardèrent toutes les routes, tous les chemins ; ils ne négligèrent même aucun sentier.

« C'est drôle, mais le chemin des Tilleuls est le seul qui ait des tournants ! conclut enfin Jean-Claude. Il en a peut-être un de plus, qu'on ne distingue pas sur la carte. Les autres routes sont droites.

- Que ferons-nous demain ? demanda Monique. Nous pourrions suivre le chemin des Tilleuls pour y chercher un quatrième tournant et voir si nous trouvons trois gros arbres et une colline en pain de sucre.

- Oui, c'est ce qu'il faut faire ! approuva Jean-Claude. Nous irons le matin. L'après-midi,

nous inviterons grand-père et grand-mère à goûter dans notre maison du bois. »

Un bruit de pas résonna dans l'escalier.

« Vite, Monique ! C'est grand-mère ! chuchota Yves. Dépêche-toi d'aller te coucher ! »

Monique courut à sa chambre. Elle se glissait dans son lit au moment précis où Mme Ravigny ouvrait la porte de ses frères.

« Je vous ai entendus parler, dit-elle. Il est temps d'éteindre la lumière et de dormir. Vous allez réveiller Monique en bavardant si fort. »

Jean-Claude ne put s'empêcher de sourire. Il savait très bien qu'il ne risquait pas de réveiller Monique !... Il enfonça la tête dans son oreiller, Yves en fit autant. Grand-mère se pencha sur eux pour les embrasser

Puis, sur la pointe des pieds, elle entra dans la chambre de Monique et embrassa aussi sa petite-fille. Monique ne bougea pas. Mais quand grand-mère fut redescendue, les trois enfants rirent de bon cœur.

« Monique, j'espère que nous ne t'avons pas empêchée, de dormir en bavardant si fort ! cria Yves.

- Tais-toi ! conseilla Jean-Claude. Si grand-mère t'entend, elle va remonter. Dormons. Bonne nuit, Monique ! Je suppose que nous rêverons tous du trésor et de la route aux quatre tournants ! »



CHAPITRE IX

Une visite à la ferme

LE LENDEMAIN, les enfants invitèrent leur grand-père et leur grand-mère à goûter dans la petite maison du bois.

« Volontiers ! répondit Mme Ravigny. Je serai contente de voir comment vous l'avez arrangée. Nous nous y rendrons à quatre heures. Qu'allez-vous faire ce matin ?

— Nous projetons une promenade, grand-mère, répondit Jean-Claude. A moins que tu n'aies d'autres projets pour nous.

- Pas du tout ! répondit Mme Ravigny. Une promenade vous fera du bien. Où irez-vous ?

- Nous suivrons le chemin des Tilleuls, je pense, répliqua Jean-Claude. Nous prendrons Pipo avec nous, s'il peut encore marcher après avoir avalé un si copieux déjeuner !

- Vous ne devriez pas lui donner tant à manger, fit observer grand-mère. La pâtée qu'on lui sert à la cuisine lui suffit. Il deviendra trop gros. N'est-ce pas, Pipo ?

— Ouah ! ouah ! répondit Pipo en sautant dans la pièce comme un kangourou, heureux parce qu'il avait entendu le mot magique « promenade ».

- Vous passerez devant la ferme des Lambert, déclara grand-père en levant les yeux de son journal. Entrez dire bonjour à Mme Lambert, elle sera ravie de vous voir ! »

Les enfants se mirent tout de suite en route. Pipo, que son déjeuner n'avait pas alourdi, bondissait devant eux et aboyait aux moineaux. Jean-Claude avait pris la copie de la carte.

Ils traversèrent un grand champ, puis suivirent un sentier étroit qui courait entre deux hautes haies.

« Ce sentier nous conduit au chemin des Tilleuls», dit Jean-Claude en regardant sa carte.

Ils furent bientôt dans le chemin des Tilleuls et aperçurent à quelque distance la maison des Lambert.

« Voici un tournant ! annonça Monique. Quel ennui! Le chemin a l'air d'être tout droit maintenant ! Il va jusqu'à la ferme Lambert sans décrire la moindre courbe.

- Il y a peut-être d'autres tournants que nous ne voyons pas d'ici », dit Jean-Claude en guise de consolation.

Ils passèrent devant une mare où s'ébattaient des canards. Jean-Claude releva un autre tournant. Plus loin, le chemin contournait les bâtiments de la ferme.

« Cela en fait trois, constata Monique. Allons un peu plus loin avant d'entrer chez Mme Lambert ! »

Ils continuèrent à marcher, mais, à leur grande déception, le chemin prenait fin devant une grange.

« Flûte ! s'écria Monique. La vieille carte est peut-être mal dessinée... Peut-être n'y avait-il que trois tournants !

- C'est possible ! convint Jean-Claude. Mais j'aimerais voir les trois grands arbres. J'en aperçois un seul près de la ferme et il est plutôt petit.

- Et où est la colline ? demanda Yves en regardant de tous côtés. Je ne vois que des champs.

— Je ne sais plus que penser, déclara Jean-Claude. Allons voir si Mme Lambert est là ! Elle pourra peut-être nous donner quelques renseignements

Après tout, cette carte est très vieille-Lés chemins peuvent disparaître si personne n'y passe plus »

Ils entrèrent dans la cour de la ferme. Une vache mugissait dans une étable. Des porcs grognaient dans une grande porcherie. Des poules se promenaient un peu partout et, non loin de là, dans un enclos, des dindons glougloutaient.

« Mme Lambert donne à manger aux dindons ! s'écria Jean-Claude. Bonjour, madame Lambert ! Nous venons vous faire une petite visite. »

Mme Lambert ferma la porte de l'enclos et sourit à ses jeunes visiteurs qui la trouvèrent très sympathique. Elle était grasse et ronde, sa figure brillait comme une pomme rouge.

« Les trois enfants Ravigny ! s'écria-t-elle. Soyez les bienvenus ! Je suis très contente de vous voir ! Comme vous ressemblez à votre père ! Il venait souvent à ma ferme quand il avait votre âge ! Il m'en jouait des mauvais tours ! Un jour, il a fait sortir tous mes dindons ! Nous avons eu un mal à les faire rentrer dans leur enclos !

— Papa a fait cela ? s'exclama Jean-Claude, surpris. Je ne l'aurais jamais cru capable d'une chose pareille !

— Demandez-lui s'il se souvient des dindons de Mme Lambert ! dit la, fermière en riant. Le coquin !



- Pourquoi ne laissez-vous pas vos dindons en liberté comme vos poules et vos canards ? » interrogea Monique.

Elle avait pitié des grands oiseaux qui restaient enfermés.

«. S'ils se mouillent les pattes, ils sont malades, expliqua Mme Lambert. Venez donc avec moi, j'ai des galettes qui sortent du four ! »

Ils la suivirent dans une grande cuisine ensoleillée. Les carreaux rouges, qui couvraient le sol, étaient si propres qu'on osait à peine marcher dessus. Un feu brûlait dans la cheminée. Des géraniums rouges fleurissaient la fenêtre,

de la vaisselle aux couleurs gaies ornait le buffet.

« Quelle jolie cuisine ! s'écria Monique en regardant autour d'elle. Quand je serai grande, j'aurai une cuisine pareille, c'est là que je prendrai mes repas. C'est plus agréable qu'une salle à manger ! »

Mme Lambert ouvrit son buffet. Les galettes étaient encore chaudes ; tartinées de beurre et de confitures de groseilles, elles étaient délicieuses. La fermière sortit une bouteille de limonade. Les enfants se régalèrent.

Leur galette terminée, ils en auraient bien mangé une seconde, mais ils étaient trop bien élevés pour en redemander.

« Je ne vous en offre pas davantage, déclara Mme Lambert qui devinait leurs pensées. Vous ne pourriez plus rien avaler à midi et votre grand-mère ne serait pas contente. »

Jean-Claude, Monique et Yves reconnurent qu'elle avait raison. Ils se trouvaient bien dans cette cuisine claire et gaie. La ferme paraissait aussi ancienne que le manoir.

« La maison est très vieille, n'est-ce pas ? demanda Monique en regardant les énormes poutres du plafond.

- Très, très vieille ! répondit Mme Lambert. Et les Lambert l'habitent de père en fils depuis des siècles. J'ai été bien peinée d'apprendre que M. et Mme Ravigny avaient l'intention de

vendre les Roches. Dieu sait qui les remplacera ! Mais un domaine si grand coûte les yeux de la tête à entretenir !

— C'est dommage qu'on ne puisse retrouver le trésor des Ravigny, n'est-ce pas ? fit observer Jean-Claude. Grand-père serait riche, il n'aurait plus besoin de vendre les Roches.

— Ce trésor a disparu depuis bien des années, répliqua Mme Lambert. Beaucoup de gens l'ont cherché. Mais, à mon avis, quelqu'un a dû l'emporter à l'étranger. On ne le reverra plus !

— Le chemin qui passe devant chez vous est vieux, madame Lambert ? demanda Jean-Claude.

— Aussi vieux que la maison ! répondit la fermière.

— Il n'est jamais allé plus loin ?

— Jamais ! Il n'y a pas d'autre maison après la nôtre. »

Les enfants furent désappointés. Mais ils n'expliquèrent pas à Mme Lambert pourquoi ils posaient ces questions. Ils allèrent voir les poussins et les canetons derrière la ferme et les agneaux qui gambadaient dans le pré.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda Monique en montrant une hutte à demi démolie et sans toit, non loin de l'endroit où jouaient les agneaux.

— Personne ne le sait ! répondit Mme Lambert.

Je l'ai toujours vue à cette place. J'ai toujours entendu dire que cette cabane avait quelque chose de mystérieux, mais je n'ai jamais découvert quoi. Il ne reste guère que les quatre murs.

— Allons voir de plus près ! » proposa Monique.

Mais le temps manquait.

« II faut rentrer, fit remarquer Jean-Claude. Il est presque, midi. Pipo ! Pipo ! Viens vite ! »

Ils prirent congé de Mme Lambert en la remerciant de son hospitalité, promirent de revenir et descendirent le chemin. De nouveau, ils comptèrent les tournants.

« II n'y en a que trois, conclut Jean-Claude. Et l'un d'eux est à peine un tournant. De plus, il n'y a pas de gros arbres, nous n'avons pas vu non plus de colline. J'ai regardé partout quand nous faisions le tour de la ferme.

— Moi aussi ! approuva mélancoliquement Yves. Ce chemin n'est pas celui que nous cherchons. Il faudra en trouver un autre ! »





CHAPITRE X

D'autres chercheurs sur la piste

L'APRÈS-MIDI, Jean-Claude, Monique et Yves, accompagnés de M. et Mme Ravigny, prirent le chemin de la petite maison du bois où les enfants avaient invité leurs grands-parents à goûter.

Arrivée devant le terrain marécageux, grand-mère, qui portait des souliers fins, fit la grimace. Yves coupa des branches et les étendit sur les endroits les plus boueux pour qu'elle pût traverser sans se mouiller les pieds.

Pipo, bien entendu, était de la partie. Fou de joie, il bondissait en avant à la poursuite de lapins imaginaires.

« Nous pourrons allumer du feu cet après-midi, déclara Monique qui aimait faire la cuisine. J'espère que, cette fois, la cheminée ne fumera pas !

— Sûrement pas !... affirma Jean-Claude. C'était les nids d'oiseaux et la boîte en fer qui l'obstruaient et l'empêchaient de tirer. »

M. et Mme Ravigny admirèrent la petite maison et complimentèrent les enfants qui l'avaient découverte sous le fouillis du lierre, des ronces et du chèvrefeuille.

« J'en avais entendu parler, dit grand-père. Mais, même dans mon enfance, elle avait déjà disparu. Je me rappelle que je l'avais cherchée. La végétation l'avait recouverte et je croyais qu'elle avait été démolie. »

Monique s'avança vers la cheminée pour préparer le feu et s'arrêta net. L'âtre, qu'elle avait laissé plein de mousse et de feuilles, avait été vidé et son contenu jeté sur le carrelage.

« Regardez ! cria-t-elle aux garçons. Quelqu'un est venu ici ! »

Jean-Claude et Yves s'approchèrent. Eux aussi se rappelaient qu'ils n'avaient pas nettoyé l'âtre la veille, après le ramonage.

« Pourquoi tous ces débris ont-ils été enlevés ?

murmura Jean-Claude. Il n'y a qu'un motif !

— Lequel ? demanda Yves.

— Quelqu'un cherchait quelque chose, expliqua Jean-Claude.. Et ce quelque chose, c'était l'autre moitié de la carte ! Oui, ce ne peut être que cela ! On a regardé dans la cheminée et déblayé l'âtre pour voir si elle n'était pas tombée au milieu de ces détritus. Tiens ! Le visiteur a laissé un morceau de sa manche à ce vieux clou ! »

Un clou faisait saillie dans la cheminée. Un petit morceau de drap bleu y était accroché.

« M. Machin-Chose portait un costume bleu, hier, fit remarquer Jean-Claude. C'est lui qui est venu ici. Il a déchiré sa veste. Bien fait pour lui !

— Il en a été pour ses frais ! répliqua Yves. J'aurais bien voulu le surprendre en flagrant délit !

— Pas moi ! riposta Jean-Claude. C'est un homme qui pourrait être dangereux ! »

M. et Mme Ravigny attendaient dehors. Les enfants ne les informèrent pas de l'intrusion de M. Mackintosh. Ils se dépêchèrent de nettoyer le carrelage et Monique alluma le feu. Cette fois, les flammes s'élevèrent sans fumer et crépitèrent gaiement, à la grande joie des enfants. Puis Monique posa sur un trépied une casserole pleine de lait pour le chocolat.

Le goûter fut très réussi, à cela près que Pipo, alléché par l'odeur, vint flairer le panier à provisions qu'Yves avait posé sur une marche de l'escalier et, trouvant les brioches à son goût, en dévora plusieurs. Chassé et réprimande par Jean-Claude, il s'en alla tout penaud et ne reparut pas avant le départ.

« Nous avons passé un excellent après-midi ' déclara Mme Ravigny quand le goûter fut fini. Monique, ma chérie, tu as magnifiquement nettoyé cette petite maison ! Elle vous appartiendra pendant vos vacances.

— Ce bassin est très joli ! ajouta M. Ravigny qui, assis sur une marche, regardait les nénuphars. J'aime bien aussi la rivière que l'on voit d'ici. Elle décrit de belles courbes entre les arbres.

- C'est vrai ! » répliqua Monique et, soudain, une idée la frappa.

C'était une idée si lumineuse qu'elle rougit de joie. Elle fit un signe à Jean-Claude et l'entraîna derrière la petite maison. Il la regardait avec étonnement.

« Jean-Claude, tu as entendu ce que grand-père vient de dire ? chuchota Monique.

— Bien sûr ! répondit Jean-Claude. Qu'est-ce que cela avait d'extraordinaire ?

— Voyons, Jean-Claude ! Il a dit que la rivière décrivait des courbes, tu ne comprends pas ? Nous cherchions une route, mais c'est une

rivière qui est représentée sur la carte, pas une route!

- Je crois que tu as raison ! s'écria Jean-Claude. Oui! Pourquoi n'y avons-nous pas pensé plus loi ? La rivière, bien sûr ! Le quatrième coude ! Demain, nous entreprendrons une nouvelle exploration ! »

Ils annoncèrent la nouvelle à Yves qui les rejoignait pour leur demander ce qu'ils complotaient tous les deux.

« Bien sûr ! s'écria-t-il. Nous sommes idiots de ne pas y avoir pensé plus tôt ! Ce bon grand-père ! Sans le savoir, il nous a mis sur la bonne voie ! »

Grand-mère s'étonna de voir les enfants si agiles pendant qu'ils retournaient au manoir. Kl le les interrogea, mais ils répondirent évasivement. C'était leur secret, ils entreprendraient leurs recherches sans rien dire à personne.

« Maintenant que nous savons que quelqu'un est aussi sur la piste, il faut que nous soyons plus discrets que jamais», déclara Jean-Claude qui pensai) au morceau de drap accroché à un clou dans la cheminée. «M. Machin-Chose s'est introduit dans notre maison du bois, mais il n'en est pas plus avancé ! »

« Quel bon après-midi nous avons passé ! répéta grand-mère quand ils arrivèrent aux Hoches. Je vous félicite d'avoir découvert cette maison ensevelie sous la végétation, mes

enfants ! C'est amusant aussi d'avoir trouvé dans la cheminée la boîte en fer avec la vieille carte. Dommage qu'il n'y en eût que la moitié !

— On finira bien par trouver l'autre, intervint grand-père. Nous la montrerons à M. Mackintosh qui la fera déchiffrer par son ami. Mais j'ai bien peur qu'elle ne signifie pas grand-chose ! »

Les enfants échangèrent un regard, mais gardèrent le silence. Monique, qui avait bien envie de parler, fit appel à toute sa volonté pour se taire.

Ils montèrent dans leur chambre. Une surprise attendait Monique. La petite fille ouvrit un tiroir de sa commode pour y prendre un mouchoir. Le plus grand désordre y régnait. Tout était bouleversé.

« Lequel de vous deux est venu fouiller dans mes tiroirs ? » cria-t-elle à ses frères qui étaient dans la chambre voisine.

Ni l'un ni l'autre n'étaient entrés chez elle. Monique ouvrit les autres tiroirs et les trouva dans le même état.

« Je les ai pourtant remis en ordre ce malin ! dit-elle. Grand-mère m'avait grondée hier soir parce que tout était sens dessus dessous. Et j'ai passé beaucoup de temps à ranger. Maintenant, tout est en l'air ! »

Jean-Claude vint y jeter un coup d'œil. Il alla à la grande commode de la chambre qu'il partageait avec Yves et ouvrit le tiroir d'en haut, puis le second.

« Quelqu'un a fouillé chez nous aussi ! annonça-t-il. C'est bizarre ! »

Monique rejoignit ses frères. Tous les trois se regardèrent. La même idée leur était venue à l'esprit.

« C'est M. Machin-Chose, à moins qu'il n'ait envoyé quelqu'un, déclara lentement Yves. Il veut l'autre moitié de la carte. Il a deviné que nous l'avions parce que je suis devenu tout rouge hier quand il m'a questionné.

— Il a profité de notre absence pour fouiller dans notre linge, reprit Jean-Claude. C'est un vrai cambrioleur !

— Jean-Claude, tu ne crois pas qu'il a trouvé la carte ? demanda Monique.

— J'espère bien que non ! » s'écria Jean-Claude.

Il se précipita vers la maison de poupée et s'agenouilla. Allumant la petite lampe électrique qui éclairait l'habitation en miniature, il regarda à l'intérieur. Il poussa un soupir de soulagement.

« Non, dit-il. Les deux morceaux de la carte sont toujours là, collés au plafond ! Heureusement, nous avons trouvé une bonne cachette !

— Descendons ! Nous demanderons si M. Mackintosh est venu », proposa Yves.

Ils descendirent. Dans le vestibule, Jeanne, la

femme de chambre, arrangeait des fleurs dans des vases.

« Quelqu'un est-il venu pendant que nous étions sortis, cet après-midi ? demanda Jean-Claude.

— Oui. M. Mackintosh, avec un autre monsieur, répondit Jeanne. Ils auraient été contents de vous voir. Ils ont regretté que vous soyez absents.

- Sont-ils entrés dans la maison ou sont-ils remontés tout de suite dans leur voiture ? demanda Jean-Claude.

- M. Mackintosh a demandé si son ami pouvait téléphoner, répliqua Jeanne. J'ai fait entrer M. Mackintosh dans la salle à manger et j'ai montré le téléphone à l'autre monsieur. 11 a parlé pendant un quart d'heure au moins, peut-être plus.

- M. Mackintosh est-il resté dans la salie à manger tout le temps ? demanda Yves.

- Je le suppose », répondit Jeanne. Les enfants s'éloignèrent.

« Je parie qu'il n'est pas resté dans la salle à manger, déclara Jean-Claude. Il est monté par l'escalier secret dans la chambre de Monique et a fouillé pendant que son ami faisait semblant de téléphoner... C'est un vieux renard, ce M. Machin-Chose !

- Jean-Claude, je ne crois pas que tu devrais garder dans ta poche le décalque de la carte, fit

observer Monique d'un ton grave. Supposons qu'il s'empare de loi et qu'il te fouille ? Il le trouverai! !

Tu as raison, Monique ! approuva Jean-Claude. J'ai une idée : je fabriquerai une fausse carie que je garderai sur moi. S'il met la main dessus, il sera sur une fausse piste !

C'est une très bonne idée ! dit Monique. Fais-la dès ce soir. Nous brûlerons le décalque après l'avoir appris par cœur. Nous pouvons toujours tourner la maison de poupée et étudier la carte collée au plafond si nous avons oublié un détail. »

Après le dîner, Jean-Claude dessina une fausse carte. Bien sûr, la moitié qui portait le mot « trésor » était pareille à celle que M. Mackintosh avait vue, mais l'autre relevait de la plus haute fantaisie.

La rivière y avait huit courbes au lieu de quatre. Les arbres étaient au nombre de neuf. Jean-Claude ajouta plusieurs petits buissons et quelque chose qui ressemblait à une tartine dont on aurait mangé un morceau.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Monique.

- Je ne sais pas, répondit Jean-Claude en riant. C'est simplement pour intriguer M. Machin-Chose ! »

II brûla le décalque après l'avoir soigneusement étudié avec son frère et sa sœur et l'avoir appris par cœur. Tous les trois auraient pu le

dessiner correctement de mémoire. Puis Jean-Claude mit la fausse carte dans sa poche.

« Maintenant, que M. Machin-Chose la trouve s'il veut! dit-il.

— Jean-Claude, nous suivrons demain les courbes de la rivière ? interrogea Monique. Je .suis impatiente d'entreprendre une nouvelle exploration !

— Moi aussi ! répondit Jean-Claude. Oui, demain, nous, irons à la recherche du trésor ! »





CHAPITRE XI

Une nouvelle exploration

LE LENDEMAIN MATIN, les trois enfants partirent de bonne heure, escortés de Pipo. Ils auraient voulu emporter leur déjeuner, mais grand-mère s'y opposa.

« M. et Mme Mackintosh ont eu la bonté de vous inviter à goûter cet après-midi, dit-elle. Je vous accompagnerai dans la voiture. Je veux, que vous soyez rentrés à midi. Après le déjeuner, vous vous préparerez, afin de faire honneur à votre famille.

— Quel ennui ! s'écria Monique. M. Mackintosh ne me plaît pas !

— Sa maison et son, parc te plairont peut-être, riposta Mme Ravigny. Il y a un lac, parait-il. Et quatre bateaux. M. Mackintosh vous promet une promenade sur l'eau !

- Tant mieux ! déclara Yves qui aimait les bateaux. Ce sera une compensation.

— Tout de même, c'est une perte de temps, nous avons tellement mieux à faire ! » grogna Jean-Claude en se mettant en route avec son frère et sa sœur.

Pipo connaissait très bien le chemin de la petite maison. Il s'engagea aussitôt dans le sentier habituel. Mais Jean-Claude le rappela.

« Pipo, mon vieux, nous n'allons pas de ce côté, ce matin !

- De quel côté allons-nous donc ? demanda Monique.

- J'aimerais découvrir l'endroit où la rivière pénètre dans le bois, expliqua Jean-Claude. Nous devons compter les courbes à partir de là. Avant de partir, j'ai demandé des renseignements à Emile ; il a dit que nous aurions à faire quinze cents mètres sur la route et que nous arriverions à un pont sous lequel coule la rivière. »

Les enfants suivirent les instructions du jardinier. Au bout d'une vingtaine de minutes, ils

atteignirent un petit pont de pierre qui enjambait la rivière.

« Nous y sommes ! s'écria Jean-Claude. Venez. Nous niions maintenant quitter la route pour mirer dans le bois. »

Ils pénétrèrent sous les arbres et suivirent le cours d'eau qui, après une centaine de mètres, décrivit une légère sinuosité.

« Crois-tu que c'est une des courbes ? » demanda Monique.

Jean-Claude secoua la tête.

« Non. Il faut chercher des courbes bien plus accentuées, je crois. Elles étaient très accusée" sur la carte. »

Un sentier ombragé côtoyait la rivière. Il s'arrêta devant un vieux banc de bois et les enfants durent se frayer un chemin au milieu des buissons. A quelque distance du banc de bois, la rivière tourna à gauche en dessinant une grande courbe.

« La première ! » s'écria Jean-Claude.

Ils suivirent la courbe. Presque aussitôt, ils virent un nouveau méandre, cette fois sur la droite.

« La seconde courbe ! fit remarquer Monique. Nous avançons ! »

Ils étaient dans une partie du bois qu'ils ne connaissaient pas. Mais après avoir suivi la rivière pendant encore un moment, ils arrivèrent brusquement à l'endroit qu'ils connaissaient



et qui conduisait au bassin et à la petite maison. Monique poussa un cri de surprise. Les garçons rirent de son étonnement.

« Voyons, Monique, tu pensais bien que nous y arriverions tôt ou tard ! dit Jean-Claude. Après tout, c'est la même rivière !

- Oui, je sais, répondit Monique. Mais je croyais que ce serait beaucoup plus loin. Eu tout cas, il y a une belle courbe après le bassin. C'est la troisième. »

Ils essayèrent de suivre cette troisième courbe, mais c'était impossible, le sol était si marécageux qu'ils s'enfonçaient presque jusqu'aux genoux. Pipo fit halte et manifesta son mécontentement en aboyant.

« Il nous croit fous ! fit remarquer Yves. Viens, Pipo, mon vieux ! Ne reste pas derrière ! »

Pipo s'éloigna et fit le tour d'un groupe d'arbres.

« Suivons-le ! conseilla Jean-Claude en retirant son pied d'un trou plein de boue. Nous ne pouvons pas continuer tout droit. Nous arriverons à la rivière par un autre chemin. Peut-être n'aurons-nous pas à traverser ce marécage. »

Ils suivirent donc Pipo entre les arbres sur un sol plus sec. Le chien avait l'air de comprendre que ses petits maîtres ne voulaient pas s'éloigner de l'eau, car, dès que possible, il les y ramena.

Jean-Claude s'arrêta sur la berge pour examiner la rivière. Elle était longue et droite après la troisième courbe.

« Encore une courbe et nous arriverons aux trois grands arbres ou à la colline en pain de sucre, déclara Jean-Claude. Venez, c'est plus sec par ici ! »

Ils pouvaient maintenant suivre la rivière sans s'enfoncer dans la boue. De grands hêtres s'élevaient sur les berges, mais les buissons étaient moins nombreux et moins touffus. Quelques-uns des hêtres paraissaient très vieux, leur écorce toute plissée avait l'air d'avoir des rides.

Enfin, les enfants arrivèrent à la quatrième courbe. La rivière se dirigeait vers la droite et

ils eurent devant eux deux magnifiques rangées d'arbres encadrant ce qui avait dû être autrefois une belle avenue, à présent envahie par des buissons, des herbes, des plantes de toutes espèces.

« Quelqu'un a tracé cette avenue il y a bien longtemps, fit observer Jean-Claude. Des gens s'y promenaient peut-être à cheval... Ou bien elle conduisait à un château dont les ruines elles-mêmes ont disparu ! -

— Les choses se compliquent ! constata Yves. Où sont nos trois grands arbres ? Il y en a tant qu'il est difficile de choisir parmi eux ! »

Jean-Claude examina les arbres. Il remarqua qu'ils n'étaient pas aussi vieux que la plupart de ceux qu'ils avaient vus dans le bois.

« Je ne crois pas que ces arbres ont plus de cent ans, conclut-il. A l'époque où la carte a été dessinée, ils n'étaient pas encore plantés. Il faut chercher des arbres beaucoup plus gros, beaucoup plus anciens... comme ces énormes hêtres que nous avons vus tout à l'heure.

— Crois-tu que les trois que nous cherchons se trouvaient parmi eux ? demanda Monique.

— Bien sûr que non ! répliqua Jean-Claude. Il nous faut trois arbres après la quatrième courbe de la rivière, pas avant. C'est à partir de là que nous devons découvrir trois arbres vieux et énormes. J'espère qu'ils ne sont pas morts ou qu'ils n'ont pas été abattus. »

Ils continuèrent à marcher en regardant autour d'eux. Monique arriva à un chêne au tronc si épais qu'elle était sûre qu'il devait avoir au moins trois cents ans.

« En voici un très vieux ! cria-t-elle. Et un autre là-bas ! Ce sont les deux plus vieux que nous ayons vus !

- Où est le troisième ? demanda Jean-Claude. Ces deux sont vraiment énormes. Regarde, Monique ! Regarde, Yves ! Voici la souche d'un troisième chêne ! Entre les deux que Monique a aperçus la première ! Vous voyez : ils étaient trois autrefois, mais l'un d'eux est mort ou a été coupé. Heureusement, la



souche est restée, ce qui indique l'endroit où il était.»

Les enfants contemplèrent les deux géants noueux et la souche du troisième. Ils étaient alignés en bordure de la rivière, ainsi que la carte le montrait.

« Ce sont les seuls qui correspondent au dessin, autant que je puisse m'en rendre compte, déclara Jean-Claude. Les autres sont en ligne droite comme ceux de l'avenue ou bien ils poussent au hasard. Ce sont les trois qu'il nous faut !

- Il ne nous reste plus qu'à trouver la colline en pain de sucre, ajouta Yves. Ces trois arbres peuvent-ils nous aider ? Faut-il que nous suivions la direction qu'ils indiquent ?

— Je vais grimper sur l'un d'eux pour examiner les alentours, annonça Jean-Claude.

— Choisis le plus grand, conseilla Monique.

— Je prends le premier, je te laisse l'autre *»,* dit Yves à Jean-Claude.

Chacun d'eux grimpa sur un des vieux arbres. Ils avançaient avec prudence, car beaucoup de branches étaient mortes et risquaient de ne pas supporter leur poids. Enfin, ils arrivèrent en haut de la cime. Jean-Claude poussa un cri.

« Je vois quelque chose !

— Quoi ? demanda Monique qui était restée en bas.

— Une colline pointue !

— Oh ! s'écria Monique, folle de joie. Où est-elle ?

- Dans la partie la plus touffue du bois, je suppose, répondit Jean-Claude. Attends une minute ! J'ai ma boussole, je vais m'en servir ! »

De son arbre, Yves ne voyait rien. Le chêne de Jean-Claude lui cachait l'horizon. Il se hâta de descendre. Jean-Claude, qui l'imitait, glissa. Une branche piqua son genou et lui fît une profonde éraflure. Mais il était trop préoccupé pour s'en inquiéter. Il se contenta d'essuyer le sang avec son mouchoir.

« C'est drôle ! constata-t-il. La colline dépasse les arbres et elle est presque complètement dénudée, autant que je peux en juger. Elle est si loin dans le bois que personne ne pourrait la découvrir, à moins que l'on ne connaisse son existence. Nous faisons des progrès !

- Avons-nous le temps d'aller jusque-là ? » demanda Monique qui sautait de joie.

Elle ne pouvait pas rester en place, tant elle était contente !

« Tiens-toi tranquille, Monique ! ordonna Jean-Claude. Tu me donnes le vertige. Je ne crois pas que nous ayons le temps. Mais, tout de même, il faut le prendre ! Nous jetterons un coup d'œil à la colline si nous ne pouvons faire davantage aujourd'hui. »

II montra sa boussole.

« II faut que je tourne l'aiguille de ce côté»,

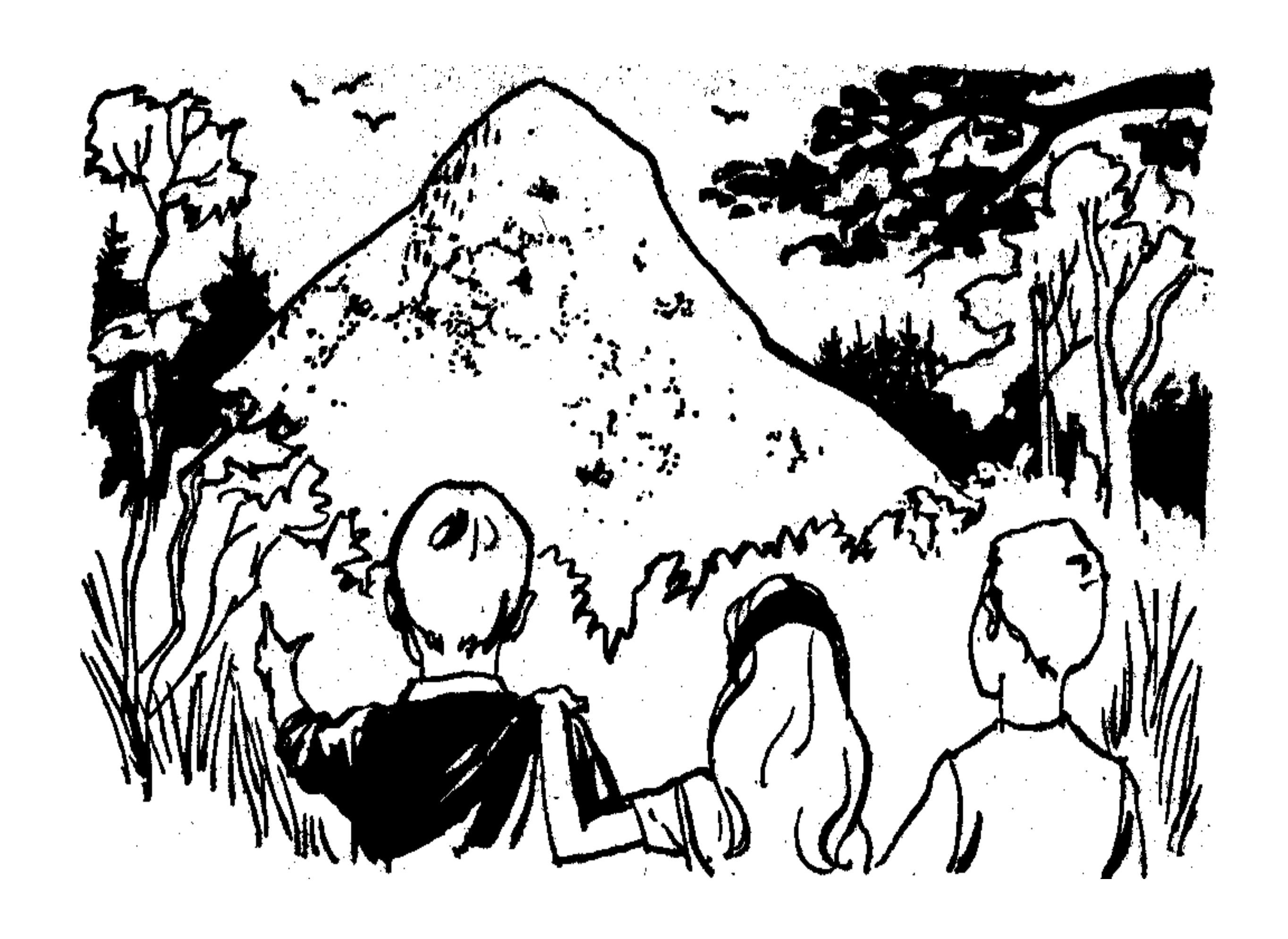
dit-il en montrant la petite aiguille qui oscillait sur le cadran rond. « Si nous suivons cette direction, nous arriverons sûrement à la colline ! »

Ils se mirent en marche dans la direction indiquée par l'aiguille, le nord. Ils avancèrent lentement, car ils avaient beaucoup de peine à se frayer un chemin dans le bois très touffu. Les hêtres avaient cédé la place à des chênes, à des coudriers, à des bouleaux ; les buissons, qui n'avaient pas été taillés depuis des années, formaient une barrière presque infranchissable.

Bientôt, leurs jambes furent en sang et leurs vêtements en lambeaux. Mais il n'était pas question de revenir en arrière. C'était une expédition trop palpitante!

Au bout de vingt minutes de marche, ils se trouvèrent brusquement devant la colline. Elle paraissait étrange, car aucun arbre n'y poussait sans qu'on pût en comprendre la raison. Elle était seulement couverte d'herbes et de fougères. « Voici la colline en pain de sucre ! s'écria Jean-Claude. Nous avons bien déchiffré la carte ! »





CHAPITRE XII

Pipo à la rescousse !

LES trois enfants restèrent un moment immobiles à contempler l'étrange colline en pain de sucre. Un lapin sortit de son terrier et se hâta d'y retourner. Pipo se lança à sa poursuite et enfonça son museau dans le trou où l'animal avait disparu.

« Nous montons ? demanda Monique. - Nous serons terriblement en retard pour le déjeuner, annonça Jean-Claude en consultant

sa montre bracelet. Allons tout de même un peu plus loin pour voir si nous apercevons l'église ! »

Ils gravirent donc la colline où les lapins avaient tracé ça et là des petits sentiers. Quand ils arrivèrent au sommet, ils poussèrent des exclamations de surprise. Ils dépassaient la cime des arbres et, à leurs pieds, le bois s'étendait sur des kilomètres. C'était un très beau spectacle !

Mais aucune petite église n'était visible. lis eurent beau chercher de tous les côtés, ils n'aperçurent pas la moindre construction. Quelle déception !

« J'espère que nous n'allons pas perdre la piste maintenant, après avoir si bien suivi la carte ! déclara Jean-Claude. Mais je ne vois rien. Et toi, Yves ?

— Moi non plus ! répliqua Yves. Descendons par l'autre versant. L'église est peut-être sous les arbres et nous ne la voyons pas d'ici. »

Ils se mirent en route, mais ils eurent beau écarquiller les yeux, ils ne découvrirent pas ce qu'ils cherchaient.

Ce fut Pipo qui vint à leur aide. Il poursuivait un lapin imprudent qui s'était approché trop près de lui ; à sa suite, il plongea dans un buisson et se mit à gratter en croyant que son gibier s'était enfoncé dans le sol. Jean-Claude le tira par son collier et appela les autres.

« Venez voir ! Pipo a dégagé une grosse

pierre, aussi grise que celles des piliers des Roches ! »

Yves et Monique le rejoignirent. S'escrimant contre la mousse et les plantes grimpantes, ils achevèrent le travail commencé par le chien. Oui, il y avait là une vieille pierre !

« Elle devait faire partie d'un mur, fit remarquer Jean-Claude. Que nous sommes sots ! Cette vieille construction de la carte est tombée en ruine il y a bien longtemps ! Nous ne trouverons que des pierres comme celle-ci. Cherchons ! »

Ils continuèrent à gratter la mousse, à arracher des ronces, et ils finirent par déterrer les vestiges d'un ancien édifice, petite église ou maison. A en juger d'après les pierres qu'ils ramenaient au jour ça et là, l'édifice devait être de dimensions restreintes.

« C'était bien l'église de la carte ! déclara Jean-Claude. Mais où est l'escalier qui y conduisait ? Tu te rappelles les traits qui ressemblaient à des marches sur le parchemin ? »

Monique et Yves se rappelaient très bien.

« Je ne vois pas comment cette église aurait pu avoir un escalier ! protesta Monique. Elle était de plain-pied avec le sol. Si elle avait été .surélevée, des marches auraient été nécessaires pour y pénétrer, comme dans notre petite maison des bois, mais on n'en a pas besoin quand on entre directement sans perron ! »

Jean-Claude était intrigué et désappointé. Quel dommage d'avoir tout trouvé, sauf les marches ! Il regarda sa montre et poussa un cri.

« II est midi ! L'heure du déjeuner ! Nous allons être grondés ! Partons vite ! Nous reviendrons demain.

— N'y a-t-il pas un raccourci pour retourner aux Roches ? demanda Yves qui pensait, avec consternation, au bois épais où ils devraient de nouveau se frayer un chemin.

- S'il y en a un, nous ne le connaissons pas, répliqua Jean-Claude. Pipo, où vas-tu ? Reviens ! Ici, Pipo ! »

Pipo trottait dans une autre direction. Il ne répondit pas aux appels de son jeune maître.

« Pipo ! cria Jean-Claude avec colère. Ne fais pas semblant d'être sourd ! Viens ici ! Nous nous perdrons si tu t'en vas tout seul quand nous sommes si loin de la maison ! »

Pipo s'arrêta et se retourna pour regarder les enfants. Il dressa les oreilles et prit une expression insolente. Mais il ne revint pas.

« Je vais aller le chercher, décida Jean-Claude, irrité. Il va encore nous retarder ! »

II s'avança vers Pipo, mais le chien se remit à trotter dans la direction opposée. C'était exaspérant ! Jean-Claude appela et courut après le fox-terrier, mais celui-ci ne manifestait, pas l'intention d'obéir aux ordres.

Soudain, Jean-Claude remarqua que Pipo

avait l'air de très bien savoir où il allait. Il réfléchit pendant quelques secondes.

« Dites donc, vous autres ! cria-t-il. Je crois que Pipo connaît un autre chemin pour retourner aux Roches ! Après tout, il a vécu ici toute sa vie et, cent fois, il a chassé les lapins dans le bois. Je pense qu'il connaît un raccourci. Si nous le suivions ?

— Oui», approuva Monique.

Les trois enfants suivirent Pipo qui agitait la queue. Il les conduisit vers le bois, laissant derrière lui la partie la plus touffue, et bientôt, à leur grande surprise, ils arrivaient au champ derrière la ferme des Lambert.

« Ça, par exemple ! s'écria Jean-Claude, stupéfait. Qui aurait pensé que nous étions si près de la ferme ? Nous allons pouvoir courir au lieu de nous battre contre les buissons du bois. Demain, nous passerons par ici. »

Ils eurent beau se dépêcher, ils arrivèrent en retard, sales, affamés, leurs shorts en lambeaux. En les voyant, Mme Ravigny poussa les hauts cris.

« Garnements ! » s'exclama-t-elle en sortant de la salle à manger et en les surprenant juste au moment où ils allaient monter se changer. « Trois quarts d'heure de retard ! Vous mériteriez de n'avoir que du pain sec ! Et regardez vos vêtements ! Qu'as-tu fait à ton genou, Jean-Claude ?

- Ce n'est rien, grand-mère ! répondit Jean-Claude en regardant son genou en sang. J'ai grimpé à un arbre et j'ai glissé en redescendant. Cela ne me fait pas mal.

— Je vous donne cinq minutes pour vous laver et mettre quelque chose de propre ! ordonna Mme Ravigny. Si vous n'êtes pas descendus, vous n'aurez qu'une tartine de beurre pour déjeuner ! »

Ils s'élancèrent dans l'escalier, ouvrirent les robinets et se changèrent à la hâte. Ils descendirent juste à temps.

« Je ne veux pas vous entendre dire un mot ! déclara grand-mère qui était encore très irritée. Mangez et essayez de vous faire pardonner ! »

Ils avaient d'ailleurs trop faim pour parler. Grand-père avait déjà déjeuné et fumait un cigare dans le jardin.

« II faut que vous soyez prêts à trois heures. Je vous conduirai chez M. Mackintosh, annonça grand-mère quand ils eurent fini. Il est presque deux heures. Lavez-vous de nouveau un peu plus soigneusement. Fais un pansement à ton genou, Jean-Claude. Coiffez-vous bien, mettez vos costumes du dimanche et descendez à l'heure. Commencez tout de suite à vous préparer. Vous avez juste le temps ! »

« Au diable M. Machin-Chose ! » grommela Monique en montant l'escalier.

Elle était très fatiguée après cette matinée palpitante et aurait préféré s'allonger dans un hamac avec un livre.

A trois heures, ils étaient prêts, propres comme des sous neufs. Jean-Claude avait enroulé une bande de gaze autour de son genou.

« Vous vous êtes bien lavés ? demanda grand-mère en haut de l'escalier. Oui, vous êtes présentables ! Cet après-midi, tâchez d'être sages et de ne pas grimper aux arbres ! »

Elle souriait de nouveau. Les enfants s'en réjouirent. Elle ne pouvait rester fâchée pendant longtemps. Ils montèrent dans la voiture et partirent.

La maison de M. Mackintosh était un véritable château. Un parc immense l'entourait. Yves et Jean-Claude remarquèrent tout de suite le lac dont grand-mère leur avait parlé. Plusieurs petits bateaux attendaient les promeneurs.

M. et Mme Mackintosh reçurent leurs invités avec effusion. Mme Mackintosh était petite et grasse. Ses doigts étaient chargés de bagues. Elle portait un collier de perles à trois rangs autour du cou et des boucles d'oreilles en brillants.

« Ce sont sûrement des gens très riches ! chuchota Yves à Monique. Je me demande pourquoi ils veulent acheter les Roches, alors qu'ils ont eux-mêmes un si grand domaine ! »

M. Mackintosh annonça qu'avant le goûter on ferait une promenade sur le lac et que lui-même aiderait à ramer. Les enfants auraient préféré

partir seuls, mais ils étaient trop bien élevés pour le dire.

Ils montèrent dans une barque peinte en rouge qui avait deux paires de rames. Jean-Claude prit une paire et M. Mackintosh l'autre.

« Nous allons faire le tour du lac, annonça le maître de céans. Je vais vous montrer des nids de cygnes et une petite cascade dont nous sommes très fiers. »

La promenade fut très longue. Au bout d'un moment, Yves prit les rames, puis Monique lui succéda. Ils virent trois nids de cygnes remplis d'œufs et admirèrent la cascade qui était vraiment très pittoresque.

M. Mackintosh parlait beaucoup. Il s'efforçait de mettre ses jeunes invités à l'aise. Il remarqua le pansement de Jean-Claude et l'interrogea.

« Vous vous êtes blessé, Jean-Claude ? demanda-t-il.

- Une simple égratignure !

— C'est ce matin, ajouta Monique, l'incorrigible bavarde. Il grimpait à un arbre énorme et était arrivé tout à fait en haut. Quand il est descendu, une branche lui a éraflé le genou.

— Un arbre énorme ? répéta M. Mackintosh. Où cela ? Dans le bois ?

- Oui, répondit Monique. Très loin dans le bois. Nous suivions... »

Elle s'interrompit en poussant un cri de douleur. Yves l'avait pincée pour l'obliger à se taire.

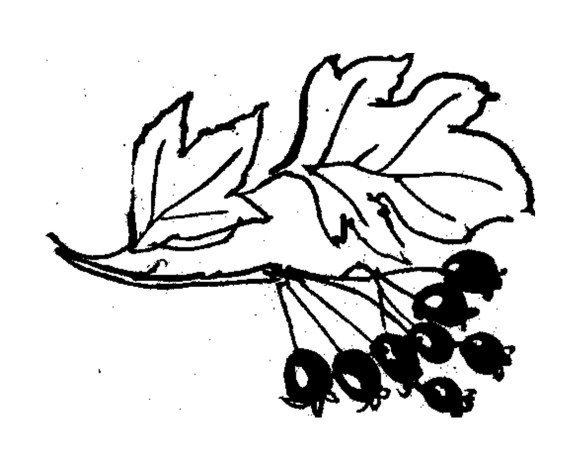
II savait que Monique ne s'arrêterait plus, une fois qu'elle avait commencé à parler. Elle était capable de dévoiler tous leurs secrets.

« Pourquoi empêchez-vous votre sœur de me raconter vos aventures de ce matin ? demanda M. Mackintosh. Cela m'intéresse beaucoup. Continuez donc, ma petite ! »

Mais Monique n'ouvrit plus la bouche. Toute confuse, elle se demandait si Jean-Claude la gronderait sévèrement. Elle le méritait ! Quelle stupidité de révéler des choses qu'il valait mieux cacher !

« Retournons à la maison », proposa M. Mackintosh en voyant que les enfants ne parleraient plus de l'emploi de leur matinée. « J'ai peur que cette promenade vous paraisse bien monotone en comparaison de votre excursion de ce matin ! »

Mais un événement imprévu ne tarda pas à arriver !





CHAPITRE XIII

Un bain forcé

RAMANT vigoureusement, M. Mackintosh et Jean-Claude eurent bientôt regagné l'embarcadère. Monique descendit. Yves la suivit. A son tour, Jean-Claude se leva, mais bientôt le bateau oscilla violemment et le jeune garçon fut précipité dans l'eau, la tête la première.

A cet endroit, le lac était peu profond. Jean-Claude n'eut pas de peine à en sortir. Mais le choc lui avait coupé la respiration. M. Mackintosh, qui semblait affolé, le saisit à bras-le-corps,

le fit remonter dans le bateau, l'aida à mettre pied à terre.

« Jean-Claude, lu ne t'es pas fait mal ? demanda Monique effrayée.

- Bien sur que non ! » répondit Jean-Claude, irrité par ces démonstrations qu'il jugeait inutiles. « Je me demande comment je suis tombé. Le bateau s'est mis à vaciller, j'ai perdu l'équilibre, c'est tout ! »

Grand-mère et Mme Mackintosh, qui de loin avaient assisté à la scène, accoururent. Mme Mackintosh était dans tous ses états.

« Que vous êtes mouillé, mon pauvre petit ! s'écria-t-elle. Venez immédiatement vous changer ! Mon mari vous prêtera un short et un pull-over. Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quel accident fâcheux.

- Ne t'inquiète pas, ma chère ! dit M. Mackintosh. Je vais m'occuper de tout. Ce bain forcé n'aura pas de suites. Je peux facilement lui donner de quoi s'habiller. Venez, Jean-Claude. Nous verrons ce que nous pouvons faire pour vous. »

Monique et Yves suivirent Jean-Claude. Mme Mackintosh se laissa tomber sur un banc, pâle d'émotion. Grand-mère crut de son devoir de la réconforter, car elle avait l'air prête à s'évanouir.

« Quel malheur ! répétait-elle. Quel malheur ! »

M. Mackintosh conduisit les enfants dans une cuisine immense où trois servantes s'affairaient. Elles levèrent les bras au ciel en voyant Jean-Claude trempé, escorté par M. Mackintosh, Yves et Monique. Elles comprirent aussitôt ce qui s'était passé.

« Je vais l'aider à se changer, monsieur, proposa la cuisinière en s'avançant.

— Non, merci, riposta Jean-Claude. Je me tirerai d'affaire tout seul. Mais j'ai bien peur de mouiller votre carrelage. »

II se déshabilla et s'enveloppa dans le peignoir de bain que M. Mackintosh était allé chercher. Quelques minutes plus tard, il était sec. M. Mackintosh prit son short et son pull-over mouillé et se dirigea vers la porte.

« Je vais vous apporter de quoi vous habiller, promit-il.

- Monsieur, donnez-moi ces vêtements ! pria la femme de chambre .en s'avançant. Je les ferai sécher et je les repasserai. »

Mais M. Mackintosh fit semblant de ne pas l'entendre et disparut.

La cuisinière passa dans l'arrière-cuisine, la troisième bonne sortit dans le jardin. Au bout d'un moment, la femme de chambre suivit M. Mackintosh. Les enfants se trouvèrent seuls.

« Que tu es maladroit, Jean-Claude ! chuchota Monique. C'est la première fois que tu tombes d'un bateau !

— Tu serais également tombée, si le bateau avait oscillé aussi violemment, alors que tu avais un pied dehors pour descendre ! riposta Jean-Claude avec mauvaise humeur. M. Mackintosh a fait exprès de secouer le bateau. Il voulait que je tombe à l'eau !

— Pourquoi ? demanda Monique.

— Pour que je sois obligé d'enlever mes vêtements mouillés sous ses yeux, afin qu'il puisse les emporter et fouiller mes poches dans l'espoir d'y trouver la carte ! » expliqua Jean-Claude.

Les deux autres le regardèrent en silence. Cette idée ne leur était pas venue à l'esprit.



Maintenant, ils la jugeaient vraisemblable. Après tout, M. Mackintosh avait emporté les vêtements, bien que ce fût le travail de la femme de chambre de les faire sécher.

« Mais, Jean-Claude, dit Yves en riant, tu as la fausse carte dans ta poche, celle que nous avons fabriquée !

— Je sais, répliqua Jean-Claude en riant aussi. M. Machin-Chose aura de faux indices quand il cherchera à retrouver le trésor grâce à cette carte !

— Quelle chance que tu n'aies pas gardé le décalque dans ta poche ! » commença Monique.

Jean-Claude lui poussa le coude ; il entendait des pas. La femme de chambre revenait avec un short qui appartenait à M. Mackintosh, une chemise et un pull-over jaune.

« M. Mackintosh a emporté mes vêtements mouillés ? demanda Jean-Claude.

— Oui, répondit la femme de chambre avec indignation. Il n'a pas voulu que je les étende moi-même, il est en train de le faire ! »

Jean-Claude cligna de l'œil aux autres.

« Je suppose qu'il avait une bonne raison de s'en occuper lui-même», déclara-t-il.

Les autres rirent sous cape. Ils savaient ce que pensait Jean-Claude. Mais la femme de chambre, qui l'ignorait, ne cachait pas sa contrariété. Elle alla rejoindre la cuisinière.

Le short et le pull-over de M. Mackintosh

étaient trop grands pour Jean-Claude. Grand-mère ne put s'empêcher de rire en le voyant. Mme Mackintosh lui tapota l'épaule.

« Je pense que vous goûterez volontiers maintenant, après toutes ces émotions ! dit-elle. Louise va nous servir sur la terrasse. Venez ! »

Ils montèrent sur la magnifique terrasse qui dominait le.lac. Une table y était installée, avec le goûter le plus* somptueux que les enfants eussent jamais vu.

Il y avait des fraises et de la crème; des tartines de foie gras ; du miel ; un gâteau au chocolat ; des petits fours ; une tarte aux abricots ; des biscuits secs; et, pour terminer, la femme de chambre apporta des glaces à la vanille.

« Cela valait la peine de tomber dans le lac ! fit observer Jean-Claude en savourant sa seconde glace.

__Je suis contente que le goûter vous ait

plu», dit Mme Mackintosh qui avait mangé davantage que les enfants.

Ce n'était pas étonnant qu'elle fût si grosse, pensa Monique, si elle faisait des goûters aussi copieux chaque jour ! Monique, qui était gourmande, aurait bien aimé se nourrir aussi de. gâteaux, mais grand-mère aurait dit que ce n'était pas bon pour la santé.

Vers six heures, ils remontèrent en voiture, après avoir remercié les maîtres de maison. M, Mackintosh promit de renvoyer les vêtements de Jean-Claude le lendemain.



après avoir remercié les maîtres de maison. M, Mackintosh promit de renvoyer les vêtements de Jean-Claude le lendemain.

« Cela lui donnera le temps d'étudier notre fausse carte et de la copier», chuchota Jean-Claude en riant, tandis qu'Us attendaient que grand-mère ait fini de prendre congé.

Ils retournèrent aux Roches, Grand-mère poussa un soupir lorsque la voiture s'engagea entre les piliers de pierre.

« Cher domaine des Roches ! murmura-t-elle lorsque la vieille maison parut. Dire que bientôt tu ne nous appartiendras plus ! M. Mackintosh sera ton nouveau propriétaire !

— Pourquoi M, Machin-Chose veut-il acheter une nouvelle maison, grand-mère ? demanda

Jean-Claude. Son domaine est encore plus grand et plus beau.

— Jean-Claude, ne l'appelle pas comme cela ! protesta grand-mère en dissimulant un sourire.

— J'ai du mal à "me rappeler son vrai nom, déclara Jean-Claude. Il a beaucoup d'argent, n'est-ce pas ?

— Je suppose, répondit Mme Ravigny. Mais ce n'est pas lui qui habitera les Roches, il l'achète pour sa fille qui va bientôt se marier. »

La voiture s'arrêta devant le perron et les enfants sautèrent à terre.

« Jouez à des jeux tranquilles ! conseilla grand-mère. Après un goûter pareil, vous n'aurez pas envie de grimper aux arbres, j'espère. Si vous ne voulez pas vous mettre à table pour dîner, je comprendrai très bien. Aujourd'hui, j'en suis sûre, vous ne pourrez pas avaler une bouchée de plus !»

Pourtant lorsque le dîner fut servi, les trois enfants lui firent honneur, Mme Ravigny ne cacha pas sa surprise, mais les servit une seconde fois de chaque plat.

Le lendemain, M. Mackintosh renvoya les vêtements de Jean-Claude, sèches et repassés. Le jeune garçon fit l'inventaire de ses poches. Rien ne manquait : il retrouva la ficelle, le mouchoir, trois caramels, une pierre de forme bizarre, un bout de «rayon, une gomme, un calepin... et la carte.

« Copiée avec soin, j'en suis certain ! déclara Jean-Claude en riant. Si M. Mackintosh se croit malin, nous le sommes encore plus que lui. Je n'avais pas imaginé qu'il me ferait prendre un bain forcé* mais il n'y a rien gagné. Notre piège était prêt pour lui.

— Vivement que demain arrive ! s'écria Monique. Je suis impatiente d'explorer cette vieille ruine... ou plutôt **ce** qu'il en reste. Je me demande pourquoi il y a des marches sur la carte, puisque nous n'en avons pas vu sur la colline.

— Peut-être ces traits ne représentaient pas des marches, fit observer Jean-Claude.

— Quoi alors ? demanda Yves.

— Je n'en sais rien, répliqua Jean-Claude, les sourcils froncés. Non,... il faut que ce soit des marches. Cependant il n'y a jamais eu d'escalier si l'édifice n'était pas surélevé. ».

Yves réfléchissait. Soudain il leva la tête.

« Est-ce que ces marches ne descendaient pas au sous-sol ? demanda-t-il. Par exemple à une cave, à l'intérieur de là Construction ? »

Monique et Jean-Claude le regardèrent avec admiration, puis Jean-Claude abattit son poing fermé sur une petite table,

« Bien sûr ! s'écria-t-il Bien sûr ! C'est ce qu'il faut chercher ! Des marches qui descendent et non pas des marches qui montent ! Un bon point pour toi, Yves !

— Demain, nous prendrons des pelles et des pioches, dit Yves. Nous piocherons pour voir si nous pouvons découvrir un plancher ou un carrelage. Ensuite nous chercherons si des marches ne descendent pas au sous-sol.

— Je ne pourrai pas dormir cette nuit ! déclara Monique, les yeux brillants. Je penserai à demain !»

Mais elle s'endormit dès que sa tête eut touché l'oreiller. Elle rêva qu'elle découvrait de beaux trésors, mais, au moment où elle allait saisir le mystérieux flambeau d'argent massif, M. Mackintosh arrivait et la chassait! Monique se réveilla en sursaut, furieuse contre l'Américain.





CHAPITRE XIV

Une matinée palpitante !

Le lendemain matin, les enfants allèrent demander à Emile de leur prêter une pioche et deux pelles.

« Mme Ravigny m'a fait des reproches à cause de la hache, déclara Emile. Je ne vous prêterai plus rien !

— Je vous en prie, Emile ! » supplia Yves. Il aperçut grand-mère au loin et l'appela. « Grand-mère, nous pouvons emprunter des f outils de jardinage, n'est-ce pas ? Emile ne veut pas nous les donner.

- Tant que ce n'est pas une hache ou une faucille, oui, répondit Mme Ravigny. Je suis contente d'apprendre que vous voulez jardiner.

- Grand-mère a de l'imagination, chuchota Jean-Claude. Personne n'a dit que nous allons jardiner. En tout cas, Emile, donnez-nous ce que nous demandons puisque grand-mère le permet. »

II s'éloigna en emportant les outils, espérant que Mme Ravigny ne les rappellerait pas pour leur demander dans quelle partie du jardin ils avaient l'intention de travailler.

Jean-Claude retourna dans sa chambre afin de prendre sa lampe électrique. Il pensait que, s'ils découvraient une cave, ils auraient besoin d'un peu de lumière.

« Passons par le raccourci, proposa-t-il. Nous n'aurons pas à faire ce long détour dans le bois. Où est Pipo ? Viens, Pipo ! En route ! »

Au moment où ils passaient entre les piliers, la voiture de M. Mackintosh parut au détour du chemin. L'Américain aperçut les enfants et stoppa.

« Je venais prendre des nouvelles de Jean-Claude et m'assurer qu'il ne se ressentait pas de son bain forcé ! dit-il en souriant de toutes ses dents. Mais je vois que vous êtes en bonne santé, Jean-Claude. Où allez-vous avec ces pelles et cette pioche ? »



« Viens, Pipo! En route! »

Les enfants ne surent que répondre. Enfin Jean-Claude prit la parole.

« Nous allons à la ferme», répondit-il.

C'était vrai ! Ils devaient passer devant la ferme et avaient l'intention d'entrer un moment pour dire bonjour à Mme Lambert.

« Vous aiderez les fermiers », reprit M. Mackintosh.

Ce n'était pas exactement une interrogation et personne ne répliqua. Mais Yves, bien entendu, devint rouge comme une tomate. C'était son habitude quand il se sentait gêné ou coupable. M. Mackintosh le remarqua aussitôt.

« Avez-vous trouvé l'autre moitié de la carte ? » demanda-t-il à brûle-pourpoint.

C'était une question épineuse. Si Jean-Claude disait oui, M. Mackintosh la réclamerait et verrait qu'elle ne correspondait pas à la copie qu'il avait trouvée dans la poche. S'il répondait non, c'était un mensonge, et Jean-Claude, comme son frère et sa sœur, détestait les mensonges.

Tous les trois restèrent muets, puis Pipo sauva la situation. Il aperçut une poule fugitive et se mit brusquement à aboyer. Il se précipita vers elle, la bête effrayée s'enfonça dans la haie.

« Excusez-moi, monsieur, il faut que j'aille chercher cette poule ! » cria Jean-Claude en s'éloignant.

Les autres le suivirent. M. Mackintosh, très contrarié, resta dans la voiture.

« Vite, Pipo ! Chasse la poule de l'autre côté de la haie, afin que nous puissions la suivre et disparaître ! » chuchota Yves.

Pipo fut ravi de se rendre compte que, pour une fois, les enfants l'encourageaient à donner la chasse à une habitante du poulailler, au lieu de le gronder. Il devint complètement fou, aboya de toutes ses forces, bondit comme un kangourou. La poule, affolée, courait dans tous les sens. Les enfants firent aussi autant de bruit qu'ils le purent, en feignant de la poursuivre et de retenir le chien.

Ils franchirent la haie, sourds aux appels de M. Mackintosh qui s'égosillait en vain. Quand ils furent de l'autre côté^ ils donnèrent libre cours à leur gaieté. Jean-Claude se hâta de capturer la poule et prit ses jambes & son cou, craignant que M. Mackintosh ne descendît de voiture pour les suivre.

Mais un bruit de moteur qui se remettait en marche le rassura. Il posa la poule devant la porte du poulailler. Elle courut rejoindre ses sœurs avec force caquètements pour leur raconter ses aventures! Pipo aboyait gaiement Il s'était beaucoup amusé.

« Pauvre poule ! dit Monique» Elle nous a bien aidés !

— Oh ! oui, approuva Jean-Claude. Venez !

Eloignons-nous vite avant que M. Mackintosh ne nous rattrape !»

Mais, cette fois, ils ne rencontrèrent plus d'obstacle. Ils arrivèrent à la ferme, s'arrêtèrent quelques minutes pour parler à Mme Lambert. Elle fut étonnée d'apercevoir leurs outils.

« Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle.

— C'est un secret, madame Lambert ! répondit Yves. Nous vous le confierons un jour.

— Eh bien, j'attendrai ! dit la fermière. Vous voulez goûter mes biscuits tout frais ?

— Si vous nous permettez d'en emporter quelques-uns, nous serons très contents, répliqua Jean-Claude. Nous ne pouvons pas nous attarder aujourd'hui, nous avons une matinée chargée devant nous.

— Je vais vous en mettre dans un sac », annonça Mme Lambert.

Avec satisfaction, les enfants la virent remplir un sac de biscuits croustillants.

Ils se remirent en route avec Pipo qui s'intéressait beaucoup au sac de biscuits. Jean-Claude lui ordonna de les guider. Il espérait que le fox serait assez raisonnable pour emprunter le chemin de la veille.

Pipo n'y manqua pas. C'était un chien très intelligent et il semblait deviner les pensées de ses jeunes maîtres. Il ^courait .devant eux et, bientôt, ils arrivèrent à la colline en pain 4e sucre et retrouvèrent l'endroit où, la

veille, ils avaient découvert les pierres grises.

« Nous allons frapper le sol avec la pioche pour voir si nous pouvons sentir un carrelage ou un plancher sous la mousse et les plantes», décida Jean-Claude.

Prenant la pioche, il se mit aussitôt au travail. Chaque fois qu'il l'abattait, la pioche frappait quelque chose de dur. Il s'arrêta et regarda les autres.

« II y a sans doute un carrelage en dessous, dit-il. Comme dans notre petite maison du bois. Essayons de le déblayer.»

Jean-Claude ne se trompait pas. Sous la mousse, l'herbe et les fougères, s'étendait un carrelage. Les carreaux étaient petits et, âpres tant d'années, avaient gardé leurs couleurs vives. Pipo les aidait autant qu'il le pouvait en grattant avec ses pattes. Au bout de quelques instants d'efforts acharnés, une partie du carrelage fut mise au jour. La plupart des carreaux étaient cassés ; par endroits, ils manquaient complètement.

Puis Yves découvrit une grande dalle plate, tout à fait différente du reste du carrelage.

« Tiens ! s'écria-t-il. Une grande dalle ! Et elle porte un dessin à moitié effacé ! »

Monique et Jean-Claude se penchèrent près d'Yves. Jean-Claude poussa une exclamation.

« Vous ne reconnaissez pas ce dessin ? C'est l'aigle des Ravigny ! Il est pareil à ceux qui

sont sur les piliers. Cet édifice appartenait donc à nos ancêtres !

- Que fait cette dalle plate au milieu des carreaux ? demanda Yves. Cela me semble bizarre !

— C'est bizarre ! convint Jean-Claude. Mais je peux deviner l'explication. L'escalier doit être dessous.

— Tu crois ? s'écrièrent Monique et Yves.

— J'en suis presque sûr ! Mais comment la soulever ? demanda Jean-Claude. Elle paraît si lourde ! Y a-t-il un anneau de fer que nous pourrions tirer ? Déblayons-la complètement. »

C'est ce qu'ils firent, mais ils n'aperçurent pas d'anneau de fer. Jean-Claude sauta à pied.-) joints sur la dalle, dans l'espoir de l’ébranler. Le résultat ne se fit pas attendre. Elle se déplaça avec un craquement, comme si quelque chose se cassait en dessous. Jean-Claude, effrayé, fit un bond de côté. Un support avait cédé ; là dalle s'était affaissée et se trouvait maintenant un peu de travers.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Jean-Claude. J'ai eu bien peur en la sentant bouger ! Et avez-vous entendu ce craquement ? — La dalle repose peut-être sur un pivot de bois, expliqua Yves. Il est vermoulu après tant d'années et il a craqué sous ton poids.

- Tu as probablement raison, approuva Jean-Claude en tapant la dalle du bout du pied.

Je ne tiens pas à monter de nouveau dessus. Je me demande comment nous pourrions la déloger.

— Il y a là-bas une grande pierre qui, autrefois, faisait partie du mur, déclara Yves. Je crois que nous pourrions la porter à nous trois. Nous la jetterions sur la dalle qui, sous le choc, se déplacerait peut-être.

— Bonne idée ! » dit Jean-Claude.

Non sans peine, ils soulevèrent la grande pierre carrée, la transportèrent et, sur un ordre de Jean-Claude, la laissèrent brusquement tomber.

Ils ne purent retenir une exclamation. La grosse pierre frappa la dalle qui, aussitôt, bascula et, avec un fracas retentissant, disparut entièrement en entraînant la pierre. Les enfants se trouvèrent devant un profond trou noir.

« Ça alors ! murmura Jean-Claude.

— L'escalier doit être là », déclara Yves.

Il se pencha pour regarder. Jean-Claude prit sa lampe électrique et en dirigea le rayon vers le bas.

Dans le trou, ils aperçurent les marches d'un escalier.

« Nous ne nous sommes pas trompés ! s'écria Jean-Claude. Yves, Monique, le trésor des Ravigny est caché dans ce souterrain, j'en suis sûr ! »

Dans son émotion, Monique se pencha tellement

qu'elle serait tombée si Jean-Claude ne l'avait pas retenue.

« Fais donc attention ! ordonna-t-il. Cet escalier doit être vermoulu ! Ce ne sera pas facile de descendre. Pouvez-vous voir la dalle dans le fond et l'autre pierre près d'elle ? »

Oui, ils les voyaient toutes les deux. Ils examinèrent aussi le haut de l'orifice et constatèrent que la dalle avait reposé sur des pivots de bois, ainsi qu'Yves l'avait deviné, et que ces pivots vermoulus avaient cédé sous le poids de Jean-Claude.

« Je veux descendre ces marches ! s'écria Monique. Jean-Claude, laisse-moi passer la première !

- Bien sûr que non ! protesta Jean-Claude. Elles sont peut-être tout à fait pourries. C'est moi qui tenterai l'aventure !

- Sois prudent ! » conseilla Yves avec inquiétude.

Jean-Claude mit sa lampe électrique dans sa poche et s'assit au bord de l'ouverture. Il tâta la première marche du bout de son pied. Avec un craquement, elle se rompit aussitôt et ses débris tombèrent en bas. Jean-Claude essaya la seconde marche. Elle se rompit aussi. L'escalier tout entier était vermoulu comme le bois mort d'un arbre frappé par la foudre.

« Impossible de se servir de ces marches !

conclut Jean-Claude. Elles ne supporteraient pas le poids d'une souris !

— Comment descendrons-nous alors ? demanda Monique, impatiente d'explorer le souterrain.

- Il nous faudrait une corde », déclara Jean-Claude.

Les autres manifestèrent leur désappointement. L'idée de retourner à la maison leur paraissait insupportable. Que de temps perdu !

« Ne pourrions-nous pas sauter en bas ? demanda Yves.

- Ne dis pas de bêtises ! protesta Jean-Claude. Tu te casserais une jambe pour commencer et tu ne pourrais plus remonter. Pipo, va-t'en ! Tu vas tomber!

— Alors retournons vite à la maison pour prendre une corde, proposa Yves avec impatience. D'ailleurs il est bientôt l'heure du déjeuner. Mieux vaut ne pas être trop en retard de nouveau. Mais je suis sûr que nous le serons. Nous reviendrons cet après-midi.

— Courons ! dit Jean-Claude en consultant sa montre. Il est déjà plus de midi. Courons ! »



CHAPITRE XV

Une punition qui tombe mal

ILS N'AVAIENT PAS fait beaucoup de chemin -*- quand une idée frappa Yves.

« Crois-tu que nous devrions laisser cette ouverture béante ? demanda-t-il en s'arrêtant. Si quelqu'un la voyait et descendait avant nous ?

— Tu as raison, Yves ! approuva Jean-Claude. Il faut la recouvrir de branches et de fougères. Retournons vite là-bas ! C'est l'affaire de quelques minutes. »

Mais une surprise les attendait. Lorsqu'ils

rebroussèrent chemin sous les arbres du bois, un bruit de voix leur parvint.

Jean-Claude posa la main sur le collier de Pipo pour empêcher le chien d'aboyer.

« Chut ! murmura-t-il aux autres. Pas de bruit ! Garde Pipo, Yves ! Je vais voir ce qui se passe ! »

Jean-Claude rampa en silence de buisson en buisson, en prenant soin de se dissimuler. Enfin il arriva en vue de la colline. Quelle surprise désagréable ! M. Mackintosh était là, avec un autre homme ! Ils regardaient la cavité et parlaient avec animation.

« Ces enfants sont vraiment malins ! disait M. Mackintosh. Ils ont repéré l'endroit où est caché le trésor ! La carte trouvée dans la poche de Jean-Claude était fausse. Nous nous sommes égarés ce matin en suivant je ne sais combien de courbes de la rivière. Par bonheur, nous avons entendu leurs voix. Elles nous ont guidés jusqu'ici.

— Sans cela, nous n'aurions jamais atteint le but ! déclara le second homme. Cette petite colline est bien cachée et la vieille maison est tombée en ruine. Ce sont ces marches que nous avons vues sur la carte, Mackintosh ! Sans aucun doute ! Mais elles sont complètement vermoulues. Retournons chercher une corde !

— Les enfants reviendront après le déjeuner, reprit M. Mackintosh en se frottant le menton.

Comment pouvons-nous les en empêcher ? Je sais ! Je vais demander à ma femme de téléphoner à Mme Ravigny pour inviter Jean-Claude, Monique et Yves, à un pique-nique. Ainsi ils ne pourront pas faire de nouvelles explorations. Je ne suis pas libre cet après-midi, car j'ai des affaires urgentes à régler, mais nous viendrons demain matin de bonne heure avant ces enfants.

— Eh bien, partons ! proposa l'autre. Je voudrais connaître un raccourci. Ce n'est pas agréable de patauger dans ces marécages. Je suis trempé jusqu'aux genoux ! »

Jean-Claude ne put s'empêcher de rire. Il ne leur montrerait pas le raccourci ! Il attendit que les deux hommes eurent disparu derrière la colline cl retourna près de sa sœur et de son frère. Il leur répéta ce qu'il avait entendu.

« Ils pensent s'emparer du trésor avant nous ! s'écria Monique. Ils pensent -qu'ils nous ont écartés pour le reste de la journée ! Non et non ! Nous refuserons l'invitation de Mme Mackintosh !

— Je crois bien ! affirma Yves. Nous reviendrons cet après-midi. Et quand M. Machin-Chose arrivera demain matin, il ne trouvera rien !

— Dépêchons-nous ! ordonna Jean-Claude. Il est déjà midi et demi ! Nous serons grondés comme hier ! »

Ils partirent en courant, chargés des pelles et de la pioche, espérant que grand-mère ne serait pas trop fâchée.

Mais elle l'était. Elle était même en colère et grand-père encore plus !

« Une heure ! constata M. Ravigny quand ils entrèrent dans le vestibule. C'est ce que vous appelez être exacts ? Deux jours de suite ! C'est une honte ! Nous avons déjà fini de déjeuner.

— Nous te demandons pardon, grand-père ! dit Jean-Claude.

— Ce n'est pas assez ! répliqua sévèrement M. Ravigny. Votre grand-mère s'arrange pour que vous ayez de bons repas et vous faites attendre tout le monde. Vous n'avez d'égards pour personne !

— C'est intolérable ! renchérit grand-mère. J'ai bien envie de vous mettre au pain sec, mais je suis sûre que vous avez une faim de loup, je ne veux donc pas vous priver de votre déjeuner !

— Vous serez punis tout de même ! déclara grand-père de plus en plus sévère. Après le déjeuner, vous monterez dans votre chambre et vous y resterez jusqu'à la fin de la journée. On vous apportera votre goûter. Vous ne dînerez pas. Mauvais garnements ! Je suis très fâché contre vous ! »

M. Ravigny sortit dans le vestibule. Les enfants, consternés, le suivirent des yeux.

Passer le reste de la journée dans leur chambre, quand ils avaient un travail si urgent à faire après le déjeuner ? C'était impossible !

« Grand-père ! cria Jean-Claude. Je t'en prie, pardonne-nous ! Juste pour cette fois !

— Je. n'admettrai aucune excuse, déclara M. Ravigny. Vous obéirez, voilà tout ! »

Monique fondit en larmes. Elle tapa du pied.

« Quel malheur ! s'exclama-t-elle. Grand-père, tu es méchant ! Tu devrais écouter Jean-Claude !

— Monique ! protesta grand-père d'une voix scandalisée. Ne sois pas insolente ! Si tu continues, je vous envoie tous à votre chambre immédiatement!»

Monique ne voulait pas que ses frères fussent privés de déjeuner. N'osant plus rien dire, elle s'essuya les yeux. Ils entrèrent dans la salle à manger et s'assirent.

« Tu n'aurais pas dû répondre à ton grand-père sur ce ton ! » fit remarquer grand-mère en leur servant de grosses tranches de rôti. « Vous avez été très insouciants d'oublier l'heure. Vous méritez d'être punis. Je ne veux plus entendre un mot. Mangez et taisez-vous! »

Grand-père prit le journal et s'assit. Les enfants mouraient de faim. Ils dévorèrent. Au moment où grand-mère finissait de servir les framboises à la crème, la sonnerie du téléphone retentit.

Une minute après, Jeanne entrait dans la salle à manger.

« M. Mackintosh au téléphone, madame ! » annonça-t-elle.

Grand-mère se leva pour passer dans le vestibule. Comme elle avait laissé la porte ouverte, les enfants purent entendre tout ce qu'elle disait.

« Bonjour, monsieur Mackintosh, commença-t-elle. Oh! C'est très aimable à Mme Mackintosh d'offrir un pique-nique aux enfants ! Mais, à mon grand regret, ils ne peuvent accepter. Non, vraiment, c'est impossible, monsieur... Non, ils ne sont pas malades... Ils n'ont pas été gentils, ils sont donc condamnés à rester dans leur chambre pendant le reste de la journée. Quoi ? Oui... Ils n'auront pas la permission de sortir. Vous voyez qu'ils ne peuvent accepter l'invitation de Mme Mackintosh. Mais remerciez-la de ma part. Un autre jour peut-être !»

Mme Ravigny écouta un moment, pendant que M. Mackintosh parlait.

« Oui, je sais que vous avez décidé d'acheter les Roches, dit-elle. Oui, les papiers seront prêts à signer demain. Si vous voulez venir demain matin à dix heures, le notaire sera là. Nous réglerons cette affaire... Oui... Oui... Au revoir ! »

Mme Ravigny raccrocha le récepteur. Les enfants auraient voulu dire ce qu'ils pensaient, mais on leur avait ordonné de se taire. Ainsi tout serait terminé le lendemain à dix heures !

C'était terrible ! Des larmes coulèrent sur les joues de la pauvre Monique et tombèrent dans ses framboises.

« Mme Mackintosh vous invitait à un pique-nique cet après-midi, annonça Mme Ravigny. Vous voyez ce que votre étourderie vous fait perdre !

— Je ne tiens pas du tout à faire un pique-nique avec Mme Mackintosh ! s'écria Monique. Je suis contente de ne pas y aller. Je déteste M. et Mme Machin-Chose !

- Monique, ne parle pas ainsi ! dit sévèrement grand-père. M. Mackintosh va acheter les Roches. Il faut que vous soyez polis avec lui si vous voulez revoir le vieux domaine.

Grand-mère, je l'en prie, ne le vends pas ! supplia Jean-Claude. Nous allons retrouver le trésor, je te l'assure !

- Ne dis pas de bêtises, chéri ! protesta Mme Ravigny. Vous voulez parler de la vieille carte ? le suis sûre qu'elle n'a aucun sens.

Mais, grand-mère... », commença Jean-Claude.

Mme Ravigny ne le laissa pas continuer.

« Cela suffit, Jean-Claude ! déclara-t-elle. Vous avez fini ? Montez à votre chambre et rappelez-vous que vous ne devez pas en bouger de toute la journée. On vous apportera votre goûter, mais vous serez privés de dîner. J'espère que vous vous rappellerez que, lorsqu'on est chez

quelqu'un, la moindre des politesses est d'être à l'heure pour les repas.

— Nous regrettons beaucoup, grand-mère», murmura humblement Yves dans l'espoir que sa grand-mère changerait d'idée. « Ne pouvons-nous pas rester dans notre chambre jusqu'au goûter et ensuite sortir pour promener Pipo ?

- Certainement pas ! répliqua grand-père qui entrait dans la salle à manger. Je ne reviens jamais sur mes décisions. Montez, et que je ne vous surprenne pas à désobéir ! Dans ce cas, je vous enferme à clef !

— Tu peux avoir confiance en nous, déclara Jean-Claude devenu très rouge. Nous ne faisons rien en cachette. Nous donnons notre parole d'honneur de ne pas sortir cet après-midi.

- Très bien, dit grand-père. J'ai confiance en vous. Les Ravigny ne manquent jamais à leur parole ! »

Les enfants montèrent tristement. Ils s'assirent dans la chambre des garçons et se regardèrent avec désespoir.

« C'est le plus grand malheur qui pouvait nous arriver ! gémit Jean-Claude. Qui aurait pensé que grand-père serait si, sévère ?

— Et grand-mère ! renchérit Yves. Elle Ta été aussi. Dire que c'est au moment où nous essayons de trouver le trésor pour tous les deux !

— Oui, mais elle ne croit pas à l'existence du trésor, fit remarquer Jean-Claude. Ne pleure

plus, Monique ! Je me demande où tu prends toutes ces larmes ! »

On gratta à la porte. Pipo gémit dans le corridor.

« Brave chien ! s'écria Yves en se levant d'un bond pour lui ouvrir. Il veut partager notre punition ! Cher vieux Pipo ! »

Le fox-terrier entra et sauta sur les genoux de Jean-Claude. Il lécha le menton du jeune garçon.

« Ne pouvons-nous vraiment pas aller dans le bois? demanda Yves d'une voix tremblante. Ne crois-tu pas que grand-père comprendrait quand nous rapporterions le trésor ?

- Je connais assez grand-père pour savoir que le trésor ne lui ferait aucun plaisir si nous avions commis une déloyauté, déclara Jean-Claude. Nous avons donné notre parole d'honneur Yves, nous ne pouvons pas y manquer. N'y pensons plus ! Nous. aurions honte de nous !

Tu as raison ! approuva Yves. Mais je voudrais que M. Machin-Chose soit au fond de son lac ! »

Jean-Claude éclata de rire.

« C'est là qu'il a essayé de m'envoyer hier, fit-il observer. Il sait que nous ne risquons plus de le gêner, même sans pique-nique, et il peut vaquer à ses affaires cet après-midi. Si seulement nous pouvions prendre une corde et descendre dans ce souterrain ! Nous y serions maintenant sans cette punition stupide !

— Je suis fatiguée, annonça Monique. Je vais m'allonger sur mon lit et dormir. »

Mais elle n'était pas plutôt couchée qu'une inspiration lui vint. Elle sauta du lit et courut à ses frères.

« J'ai une idée ! » dit-elle.





CHAPITRE XVI

Une aventure souterraine

LES GARÇONS regardèrent, Monique. « Qu'est-ce que c'est ? demanda Jean-Claude sans grande confiance.

- Ecoute, commença Monique, nous avons promis de rester dans notre chambre pendant le reste de la journée, n'est-ce pas ?

— Oui, répondirent les deux garçons.

— Mais nous n'avons pas promis d'y rester toute la nuit ! s'écria Monique. M. Mackintosh explorera le souterrain de bonne heure demain matin. Pourquoi n'irions-nous pas vers minuit ?

Nous prendrions des lampes électriques. Nous ne risquerons rien. Il fait aussi sombre dans ce souterrain en plein jour que la nuit !

— C'est une idée ! approuva Jean-Claude. Pourquoi n'y avons-nous pas pensé plus tôt ? Nous ne manquerons à aucune promesse si nous y allons la nuit. Qu'en penses-tu, Yves ?

— Je suis d'accord ! -cria Yves en donnant un coup de poing sur un édredon.

— Nous descendrons l'escalier secret de Monique et personne ne nous entendra! reprit Jean-Claude.

- Bien entendu, nous prendrons nos lampes électriques, nous trouverons une corde solide, nous découvrirons le trésor avant M. Machin-Chose ! s'exclama Yves.

— Chut ! ordonna Monique, ravie du succès de son idée. Tout le monde connaîtra nos intentions si tu cries si fort !

— Je suis tellement heureux ! répliqua Yves. Qu'allons-nous faire avant le goûter, Jean-Claude ?

— Essayons de dormir, conseilla Jean-Claude. La nuit prochaine, nous ne resterons pas longtemps couchés ! »

Ils s'allongèrent donc sur leur lit et fermèrent les yeux. Le parfum des rosés entrait par la fenêtre. Les abeilles bourdonnaient. Tout était paisible et, bientôt, les enfants dormaient profondément. Ils avaient travaillé avec tant

d'acharnement le matin qu'ils étaient recrus de fatigue. Ils ne se réveillèrent que lorsque la femme de chambre leur apporta leur goûter. Elle posa le plateau sur la table.

« Vous avez eu tort d'arriver en retard pour le déjeuner ! fit-elle remarquer. Votre grand-père est l'exactitude même !

— Quel bon goûter vous nous avez apporté, Jeanne ! s'écria Monique en regardant le plateau. Que ce chocolat sent bon ! Et quelle montagne de tartines ! Merci, Jeanne !

— Et du pain d'épice ! Et du gâteau de Savoie ! reprit Yves. Nous n'aurons pas besoin de dîner.

— Sonnez quand vous aurez fini, je viendrai chercher le plateau et ce que vous aurez laissé. Vous ne mangerez sûrement pas tout !

— Merci, Jeanne », dit Jean-Claude.

La femme de chambre sortit et les trois enfants entamèrent le goûter, tout en parlant de leurs projets.

« Gardons quelques tartines et des tranches de pain d'épice pour cette nuit ! conseilla Yves. Nous aurons faim si nous partons en exploration à minuit. »

Avant de sonner Jeanne, ils enfermèrent quelques provisions dans le tiroir de la commode.

« Vous avez tout mangé ! s'écria la femme de chambre devant son plateau vide. Quel appétit ! Vous pourrez vous passer de dîner ! »



Elle emporta le plateau. Les enfants prirent des cartes et jouèrent jusqu'à sept heures. Grand-mère entra.

« Je regrette beaucoup d'avoir été obligée de vous punir, déclara-t-elle. Mais vous vous rappellerez à l'avenir que vous ne devez pas être en retard pour les repas, n'est-ce pas ?

— Oui, grand-mère.

— Vous feriez mieux de vous coucher maintenant, conseilla Mme Ravigny. Vous ne descendez pas pour dîner. Je vais vous dire bonsoir. J'espère que, pour demain, vous aurez pris de bonnes résolutions. Je suis très malheureuse de vous punir, mais j'ai promis à votre mère de ne pas vous gâter. D'habitude vous êtes très

sages ! Je n'avais encore rien eu à vous reprocher !»

Ils embrassèrent leur grand-mère et l'entendirent descendre l'escalier.

« Inutile de nous déshabiller ! dit Monique.

— Si, il vaut mieux ! protesta Jean-Claude. Grand-mère pourrait revenir. Qui sait si grand-père ne montera pas ? Nous risquerions de nouveaux ennuis. Nous nous habillerons de nouveau vers minuit. »

Ils se déshabillèrent et se couchèrent, mais ils ne purent trouver le sommeil. Ils pensaient à leur expédition, attentifs à l'horloge du vestibule qui sonnait les heures et les demies.

« Grand-mère est couchée maintenant, déclara Monique. Je l'ai entendue refermer sa porte. Il doit être onze heures. »

Elle ne se trompait pas. Les onze coups ne tardèrent pas à retentir. Les enfants attendirent encore. A minuit, ils se levèrent.

« Ne faites aucun bruit ! recommanda Jean-Claude. N'oubliez pas que grand-père et grand-mère ont le sommeil léger ! »

Ils furent bientôt prêts. Jean-Claude sortit les tartines et les tranches de pain d'épice du tiroir. Ils se les partagèrent et mangèrent avec appétit.

« C'est un vrai réveillon ! » dit Yves en riant.

Ils prirent leurs lampes électriques et ouvrirent le placard de Monique. Un par un, ils

s'engagèrent dans l'escalier étroit, sortirent de la salle à manger et, sur la pointe des pieds, gagnèrent la porte du jardin. Par bonheur, la clef était sur la serrure.

« II fait clair comme en plein jour ! » chuchota Jean-Claude.

La lune jetait une lumière argentée dans le j ardin.

« Où est Pipo ? » demanda tout bas Jean-Claude.

Il était descendu quand Jeanne était venue chercher le plateau. Depuis, les enfants ne l'avaient pas revu.

« Dans sa niche, je suppose », répondit Yves sur le même ton.

Ils allèrent le chercher, au grand étonnement de Pipo. Quoi ? Une promenade en pleine nuit ? Eh bien, il était prêt ! Il manifesta sa joie en bondissant autour des enfants.

« Maintenant une corde ! » déclara Jean-Claude.

Ils entrèrent dans le hangar d'Emile et promenèrent la clarté de leurs lampes de tous côtés. Ils trouvèrent bientôt une grosse corde dans un coin. Elle était épaisse et forte, juste ce qui leur fallait.

Jean-Claude la jeta sur ses épaules et constata qu'il pourrait la porter facilement. Puis, Pipo sur leurs talons, ils prirent la direction de la ferme Lambert, ce qui était le chemin le plus

court pour atteindre leur but. Sous les arbres touffus du bois, on n'y voyait pas à deux pas et les lampes électriques furent très utiles. Ils arrivèrent aux ruines du vieil édifice et retirèrent les branches et les fougères qui recouvraient l'entrée du souterrain. M. Mackintosh les avait remises en place, il tenait à découvrir lui-même le trésor !

« Je vais descendre le premier, annonça Jean-Claude. Pipo restera en haut pour monter la garde. »

II attacha la corde à un arbre voisin et laissa tomber l'autre extrémité dans le souterrain. Puis il la saisit à deux mains et glissa lentement.



« Venez ! » cria-t-il à son frère et à sa sœur en les éclairant avec sa lampe électrique. Il y a là une espèce de couloir. Cela sent le moisi, mais il n'est pas bloqué. »

Les deux autres glissèrent le long de la corde. Jean-Claude aida Monique, si émue qu'elle risquait de faire une chute. Quand ils furent ensemble, ils examinèrent les lieux et virent devant eux un souterrain à la voûte très basse. « Je crois qu'il passe sous la colline, fît observer Jean-Claude. Vous savez, la petite colline en pain de sucre ! »

II ne se trompait pas. Les enfants suivirent le souterrain qui était très étroit et débouchait enfin dans une salle rectangulaire, creusée dans le cœur même de la colline.

Quel effet étrange cela faisait de se trouver dans une pièce où personne n'était entré depuis tant d'années !

« Ce devait être une cachette pour les Ravigny en cas de danger, dit Jean-Claude. Ils s'y sont sûrement réfugiés pendant la Révolution. Ils y étaient en sécurité au milieu d'un bois et sous une colline.

- Mais le trésor ? » demanda Yves. Ils promenèrent de tous côtés la clarté de leurs lampes électriques. La salle était meublée de bancs de bois et d'une table longue et étroite. Sur une étagère, s'alignaient des piles d'assiettes et des gobelets gris de poussière. Un carrelage

aux teintes encore vives recouvrait le sol. Il n'y avait pas de cheminée.

« Je ne vois pas où le trésor peut être caché, répliqua Jean-Claude. Quelle déception ce serait d'être arrivés jusqu'ici et de ne pas le découvrir !

— Regarde, Jean-Claude ! Il y a une vieille porte dans ce coin ! » s'écria brusquement Monique.

Elle dirigea de ce côté le rayon de sa lampe. Les garçons n'avaient pas remarqué la porte parce qu'elle était de la même couleur que les murs.

« C'est peut-être un placard», déclara Jean-Claude en s'en approchant.

Elle était fermée et semblait verrouillée de l'autre côté.

« C'est bizarre ! reprit Jean-Claude. Comment peut-elle être fermée intérieurement ? Les gens ne s'enferment pas dans les placards !

- Elle est aussi vermoulue que les marches», fit remarquer Yves.

Il donna un coup de pied à la vieille porte qui n'opposa pas grande résistance. Le bois se fendit. Yves récidiva. Les enfants eurent bientôt devant eux une grande brèche.

Jean-Claude passa sa tête à l'intérieur et, à tâtons, chercha le verrou. Il le trouva, mais ne put le tirer. Yves et lui redoublèrent d'efforts. La porte s'effondra complètement,

les trois enfants eurent la place de passer.

Ce n'était pas un placard. C'était l'entrée d'un autre souterrain, un peu plus large que le premier et conduisant dans la direction opposée.

« Voyons où il va nous mener ! » dit Jean-Claude.

Il fit quelques pas et s'arrêta. Devant lui, se dressait un grand coffre de bois cerclé de fer, Le serrure était rouillée, le couvercle à moitié détaché.

Les enfants s'arrêtèrent, le cœur battant d'émotion. Etait-ce le trésor ?





CHAPITRE XVII

Enfin le trésor !

«J'OSE à peine soulever le couvercle de peur J que le coffre ne soit vide ! » chuchota Jean-Claude.

Il ne savait pas pourquoi il chuchotait, mais il lui eût été impossible de parler à voix haute. Il souleva le couvercle et eut le souffle coupé. Le trésor des Ravigny était là ! La poussière et l'humidité n'avaient pas pénétré à l'intérieur, aussi l'argenterie et les bijoux brillaient-ils de tous leurs feux ! Il y avait des broches, des bracelets,

des colliers, des pièces d'orfèvrerie, et surtout un merveilleux flambeau en argent massif rehaussé de pierreries ! Jean-Claude le saisit à deux mains. Qu'il était lourd !

« Le flambeau dont nous avons vu l'image dans le vieux livre ! murmura-t-il. Le mystérieux flambeau porte-bonheur ! Il est là depuis des années et des années! Grand-père et grand-mère seront riches ! Ils ne seront plus obligés de vendre les Roches ! •»

Monique sauta de joie. Elle avait oublié que le plafond était si bas et se heurta la tête. Mais elle était trop heureuse pour sentir la douleur. Elle s'agenouilla près du coffre et se mit à jouer avec les bijoux.

« Des perles pour grand-mère ! Des broches pour maman ! Des tas de" choses pour tout le monde ! dit-elle. C'est merveilleux ! Nous sommes bien habiles, n'est-ce pas, Jean-Claude ?

— Je suis de ton avis, approuva Jean-Claude. Après tout, des gens ont cherché ce trésor perdu pendant des années et maintenant trois enfants le découvrent !

— M. Machin-Chose sera furieux quand il verra que nous l'avons devancé ! renchérit Yves. Et plus furieux encore quand il apprendra que nos grands-parents n'ont plus besoin de vendre leur chère vieille maison ! Rentrons vite ! Nous réveillerons grand-père et grand-mère pour tout leur raconter !

Ecoutez ! interrompit brusquement Jean-Claude. Quel est ce bruit ?»

Ils tendirent l'oreille.

« C'est Pipo qui aboie, répliqua Yves. Pourquoi aboie-t-il ?

— Et si quelqu'un traversait le bois ? s'écria Monique en saisissant le bras de Jean-Claude. Si M. Mackintosh et son ami venaient en pleine nuit ? Que feraient-ils en nous voyant ici ?»

Jean-Claude traversa la salle rectangulaire et suivit le premier couloir. Il dirigea la rayon de sa lampe vers l'ouverture du souterrain. Pipo le regarda d'en haut en agitant la queue. II poussa un jappement.

« Quelqu'un vient, Pipo? demanda Jean-Claude. Rejoins-moi ! Saute ! »

Pipo sauta dans les bras de Jean-Claude, joyeux de retrouver son jeune maître. Jean-Claude, aux aguets, entendit un bruit de pas et de voix dans le bois. Il s'accorda quelques minutes de réflexion' Impossible, si l'on sortait, d'échapper, aux nouveaux venus ! Y aurait-il une bonne cachette dans le second couloir ? Pouvaient-ils prendre le trésor et le dissimuler ? Mais comment porter ce coffre ?

II prit son canif et coupa un grand morceau de la corde qui pendait dans l'ouverture. Cela pourrait être utile. Puis, entendant les voix qui se rapprochaient, il rejoignit son frère et sa sœur.

« Je crois que c'est M. Machin-Chose avec une ou deux personnes, annonça-t-il. Venez ! Cherchons une cachette !

— Comment emporter le trésor ? » demanda Yves.

Jean-Claude se hâta d'entourer le coffre avec la corde. Il la noua, laissant pendre deux longues extrémités. Il en donna une à Yves et saisit l'autre.

« Nous porterons le coffre à nous deux, dit-il. Il est trop lourd pour un seul, mais de cette façon nous y arriverons facilement.

— Bonne idée ! approuva Yves. Ne te mets pas devant mes pieds, Pipo ! Tu ne veux pas recevoir le coffre sur la tète ! »

Monique était retournée dans la salle et écoutait. Elle entendit quelqu'un à l'entrée du souterrain.

« Regardez ! dit la voix de M. Mackintosh. Vous voyez cette corde ? Elle n'y était pas ce matin, n'est-ce pas ?

— Non, répondit une autre voix. Ces enfants ne seraient-ils pas en bas, par hasard ?

— Dans ce cas, ils s'en mordront les doigts ! reprit M. Mackintosh d'un ton irrité. Ils ont fait une fausse carte pour nous égarer, les petits idiots ! »

Monique n'en écouta pas davantage. Elle alla avertir ses frères.

« Nous nous demandions où tu étais ! s'écria



Jean-Claude se hâta d'entourer le coffre avec la corde.

Jean-Claude. En voilà une idée de disparaître au moment où nous cherchons à fuir ! »

Monique raconta ce qu'elle avait entendu. Tous les trois s'engagèrent dans le second couloir. Les garçons portaient le coffre à eux deux.

« J'espère que ce couloir conduit quelque part», chuchota Jean-Claude.

Le passage s'inclina à gauche. Il était obscur et bas. Les trois lampes électriques y jetaient une clarté brillante. Enfin il se divisa en deux ; un tronçon continuait sur la gauche, l'autre obliquait à droite.

« Quel chemin prendre ? •» interrogea Jean-Claude.

Yves promena de tous côtés le rayon de sa lampe.

« Le couloir de droite est un peu plus large, passons par là !

- Bien, convint Jean-Claude. Monique, as-tu un mouchoir ? Jette-le à gauche, veux-tu ?

— Pourquoi ? demanda Monique.

- M. Machin-Chose pensera que nous sommes partis de ce côté et suivra le mauvais chemin », expliqua Jean-Claude.

Monique se mit à rire.

« Que tu es malin, Jean-Claude ! » s'écria-t-elle.

Elle jeta son mouchoir blanc dans le souterrain de gauche. Puis tous les trois, Pipo sur leurs talons, suivirent le passage de droite. Ils

marchèrent longtemps. Soudain ils se trouvèrent devant un amas d'éboulis qu'ils durent franchir.

« J'ai l'impression d'être un lapin qui court dans un terrier, déclara Monique.

- Avec des renards derrière lui, renchérit Yves.

- J'espère que M. Machin-Chose a pris le mauvais chemin !» ajouta Monique.

Elle ne se trompait pas. M. Mackintosh et ses amis — ils étaient deux cette fois - - étaient descendus dans la cave, ils avaient trouvé la salle souterraine et s'étaient faufilés dans l'ouverture de la porte qui s'ouvrait sur le second couloir. Mais quand ils arrivèrent au carrefour, ils aperçurent le mouchoir de Monique, ainsi que Jean-Claude l'avait espéré.

« Ils sont partis par là ! » déclara M. Mackintosh.

Ils s'engagèrent de ce côté. Mais un peu plus loin, le couloir débouchait dans une petite salle aux murs de pierre. Elle était vide ; des centaines d'années plus tôt, elle servait sans doute d'entrepôt. Quand M. Mackintosh et ses deux amis eurent rebroussé chemin et se furent engagés dans le couloir de droite, les trois chercheurs de trésor avaient déjà une bonne avance.

« Je me demande où conduit ce passage ? » dit Jean-Claude en posant le coffre.

Il était très lourd et les deux garçons avaient mal aux bras.

Ils reprirent leur route. Pipo filait devant eux, tout heureux de cette aventure nocturne. Brusquement le couloir prit fin. Les enfants virent devant eux quelques marches de pierre.

« Par où allons-nous sortir ? » demanda Jean-Claude.

Yves leva sa lampe électrique. Il aperçut, au-dessus de leurs têtes, une dalle carrée.

« Comme celle que nous avons déplacée pour pénétrer dans le souterrain, constata Jean-Claude.

— Mais elle n'est pas aussi grande, fit remarquer Yves. Montons les marches tous les deux pour essayer de la soulever ! »

Les deux garçons joignirent l'acte à la parole. Ils appuyèrent leur dos contre la dalle et poussèrent de toutes leurs forces. Elle s'ébranla légèrement.

« Jean-Claude ! Yves ! Ils viennent ! Je les entends ! cria Monique affolée. Nous allons être surpris ! Dépêchez-vous ! »

Des voix et des pas résonnaient dans le passage. Jean-Claude et Yves firent un nouvel effort. Pipo courut vers les nouveaux venus en aboyant.

« Ne les laisse pas passer, Pipo ! » ordonna Monique.

Pipo lui obéit. Il se planta devant M. Mackintosh et ses amis et grogna en montrant les dents. Il ne leur permettrait pas de faire un pas en avant.

M. Mackintosh se mit à crier.

« Que faites-vous ici en pleine nuit ? Rappelez votre chien, il m'empêche de passer ! »

Les enfants se gardèrent de répondre. Jean-Claude s'arc-bouta contre la dalle. Les racines de lierre, qui s'étaient accrochées à la pierre, cédèrent. La dalle se souleva. Jean-Claude sortit sa tête dans l'air de la nuit.

« Ça y est ! s'écria Yves. Juste à temps ! Viens, Jean-Claude, sortons le coffre ! Monique, suis-nous ! Laissons Pipo aboyer et retenir les autres ! »

Les enfants sortirent du souterrain. Ils restèrent un moment immobiles dans le clair de lune, se demandant où ils étaient. Jean-Claude soudain s'orienta.

« Nous sommes près de la ferme Lambert ! cria-t-il. Elle est là-bas, de l'autre côté du champ. Savez-vous où nous nous trouvons ? Nous sortons dans cette petite cabane en ruine que nous avons vue l'autre jour. Mme Lambert nous avait dit qu'elle avait quelque chose de mystérieux. Un passage souterrain relie le vieil édifice de la colline en pain de sucre et cette hutte. Personne ne s'en doutait !

- Dépêchons-nous ! dit Yves qui craignait d'être surpris. Allons à la ferme et réveillons les Lambert. Ils pourront nous protéger.

— Venez ! »   dit Jean-Claude.

Ils se mirent à courir, les garçons portant le coffre à eux deux. Pipo les avait rejoints.

Quand ils arrivèrent à la porcherie, Jean-Claude posa le coffre à terre.

« Cachons le coffre ici, proposa-t-il. Qui devinerait qu'il est dans une porcherie ? »

Les autres éclatèrent de rire. C'était drôle de cacher un trésor avec les porcs, mais, comme l'avait dit Jean-Claude, qui viendrait le chercher là ?

Le vieux coffre fut dissimulé sous la paille. Les porcs grognaient. Jean-Claude se redressa et s'étira.

« Voici M. Machin-Chose et ses amis ! dit-il. Réveillons le fermier ! Mieux vaut avoir des grandes personnes de notre côté ! »





CHAPITRE XVIII

En sécurité à la ferme

LA LUNE éclairait les trois hommes qui traversaient le champ en courant. Ce qu'ils feraient, les enfants ne pouvaient l'imaginer. Ils les menaceraient peut-être pour les forcer à leur donner le trésor ! Ils seraient probablement furieux... Ils pourraient les ramener aux Roches et raconter des histoires terribles aux grands-parents.

« Frappons à la porte de la ferme ! proposa

Jean-Claude. Le coffre est en sûreté dans la porcherie. »

Ils coururent à la ferme. Jean-Claude frappa de toutes ses forces. Une fenêtre s'ouvrit. Le fermier se pencha dehors.

« Qui est là ? demanda-t-il.

- Les enfants Ravigny, répondit Jean-Claude. Quelqu'un est à notre poursuite ! Laissez-nous entrer !

- Les enfants Ravigny ! » s'écria Mme Lambert et sa tête apparut près de celle de son mari. « Je vais leur ouvrir, Frédéric. »

Une minute plus tard, elle tirait le verrou et la grande porte de bois tournait sur ses gonds. Les enfants se hâtèrent d'entrer. Jean-Claude referma. Les trois hommes racontaient le chemin.

« Que faites-vous dehors en pleine nuit ? » demanda Mme Lambert.

Ils la reconnaissaient à peine. Elle paraissait énorme dans sa chemise de nuit blanche, un châle rosé jeté sur ses épaules. Ses cheveux pendaient en deux grosses nattes dans son dos. Les enfants n'eurent pas Je temps de répondre. On frappait à la porte. Mme Lambert sursauta.

« Qui est là ?» interrogea-t-elle. Le fermier descendait, chaussé de pantoufles. 1 paraissait aussi étonné que sa femme.

« Frédéric, quelqu'un veut entrer, annonça Mme Lambert.

— J'entends ! répondit le fermier. Je vais ouvrir avant qu'on enfonce la porte ! »

Les enfants suivirent Mme Lambert dans la grande cuisine. Elle alluma la lampe à pétrole et tisonna le feu.

« Vous tremblez ? dit-elle en les regardant. Pourtant il fait chaud !

— Je tremble d'émotion ! déclara Jean-Claude. Madame Lambert, vous nous protégerez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! Bien sûr ! promit Mme Lambert. Vous ne risquez rien ici ! »

Le fermier introduisit M. Mackintosh et ses deux amis dans la cuisine. M. Mackintosh était rouge de colère. Il foudroya du regard les trois enfants groupés autour de Mme Lambert.

« Que se passe-t-il ? demanda Frédéric Lambert. Vous avez effrayé ces enfants ?

— Laissez-moi expliquer, dit M. Mackintosh. J'ai acheté le domaine des Roches et...

— Vous ne l'avez pas encore acheté ! protesta Jean-Claude.

— Ne m'interrompez pas ! Les papiers seront signés demain, mais je me considère comme le propriétaire du domaine. Tout est réglé.

— Mais pourquoi êtes-vous dehors à cette heure-ci ? demanda le fermier.

— Mes amis et moi, nous nous intéressons aux vieilles ruines qui font partie du domaine des Roches, expliqua M. Mackintosh.

Naturellement, elles nous appartiennent aussi bien que-la maison et le parc. Nous avons fait quelques explorations et ces enfants ont essayé d'intervenir. Mon ami que voilà est un expert en livres anciens, porcelaines, bijoux, et je lui ai promis de lui montrer les antiquités des Roches.

- Vous ne dites pas la vérité ! s'écria Jean-Claude, bouillant de rage.

- Mon garçon, tâchez d'être poli ! riposta M. Mackintosh. Comme vous pouvez le voir, monsieur, ces enfants, qui devraient être dans leur lit, se mêlent de ce qui ne les regarde pas. Nous cherchons quelques vieux objets qui appartiennent à la propriété et nous pensons que ces enfants les ont volés. C'est une affaire très sérieuse. Mais s'ils acceptent de nous rendre ce qui nous appartient, nous ne porterons pas plainte.

— Ils n'ont rien apporté avec eux ! protesta Mme Lambert. Et laissez-moi vous dire, monsieur, que ces enfants sont incapables de voler ! Je n'ai jamais entendu une chose pareille !

— Madame Lambert, c'est le trésor des Ravigny que nous avons découvert ! s'écria Jean-Claude. Le trésor de grand-père et de grand-mère ! Il n'appartient pas à M. Mackintosh ! Nous l'avons trouvé cette nuit ! Ces trois hommes nous ont poursuivis jusqu'ici.



— Le trésor des Ravigny ! s'écria Mme Lambert. Ça alors ! Le trésor des Ravigny ! En êtes-vous sûr, Jean-Claude ?

— Tout à fait ! répondit Jean-Claude. Nous avons lu un vieux livre rempli d'images qui le décrit, les objets qui y, sont représentés sont dans le coffre !

— Eh bien, mon garçon, donnez-nous ce coffre ! ordonna M. Mackintosh. Je vous l'ai dit, i *.n* acheté les Roches et tout ce qui s'y trouve i-.l à moi. Vous aurez des ennuis si vous ne me rendez pas ce qui m'appartient!

- C'est exact ! approuva un des deux hommes.

Faites ce que vous voudrez ! cria Jean-Claude. Vous ne l'aurez pas !

— Eh bien, Jean-Claude, donnez-nous ce coffre pour le mettre en sécurité cette nuit, proposa M. Mackintosh. Au matin, nous examinerons la question avec vos grands-parents. Vous verrez que je dis la vérité. Soyez raisonnable : dites-nous où vous avez mis le trésor !

— Mon garçon, je crois que c'est ce qu'il faut faire! intervint le fermier. Si ces messieurs ont acheté la propriété, ils ont certainement des droits.

— Je ne donnerai pas le trésor ! déclara Jean-Claude.

— Bien sûr que non ! renchérirent Monique et Yves.

— Alors, nous le trouverons nous-mêmes ! affirma M. Mackintosh furieux. Vous vous repentirez de votre obstination, c'est moi qui vous le dis ! »

M. Mackintosh et ses amis sortirent et se mirent à chercher au clair de lune la cachette du trésor. Les enfants se groupèrent devant la fenêtre pour suivre des yeux leurs mouvements. Regarderaient-ils dans la porcherie ?

Ils s'approchèrent de la porte, mais l'odeur les fit reculer. Ils ne pensèrent pas que les enfants auraient choisi un endroit aussi invraisemblable. M. Mackintosh s'avoua bientôt vaincu.

« Venez ! dit-il aux autres. Attendons que le jour soit levé ! »

A la grande joie des enfants, les trois hommes s'éloignèrent. Alors Jean-Claude, Yves et Monique racontèrent leur histoire extraordinaire à Mme Lambert et à son mari.

Jean-Claude et Yves allèrent à la porcherie pour prendre le coffre ; il était recouvert de paille et ne sentait pas très bon, mais qu'importait ! Les enfants rirent de la surprise des fermiers quand ils soulevèrent le couvercle et révélèrent les bijoux précieux et l'argenterie étincelante. Mme Lambert ne pouvait en croire ses yeux. Elle n'osait même pas toucher ces objets éblouissants, elle les contemplait en répétant :

« Ça, alors ! Ça, alors ! »

« Vous le voyez, nous avons retrouvé le trésor perdu ! » déclara Monique en sautant dans la cuisine comme une grenouille. « C'est merveilleux, n'est-ce pas, madame Lambert ?

—- Je n'aurais jamais pu imaginer pareille chose ! avoua Mme Lambert, le visage encore plus rouge que d'habitude.

— Je vais vous ramener chez vous, proposa le fermier en se levant.

— Ne pourraient-ils pas coucher ici ? demanda Mme Lambert. Ils sont morts de fatigue ! »

Les trois enfants furent ravis à l'idée de passer la nuit à la ferme. Ils attendirent avec anxiété la réponse du fermier.

« Bien sûr, qu'ils restent, si cela leur fait plaisir ! répliqua M. Lambert. Pour ma part, je n'ai guère envie de m'habiller et de sortir à cette heure-ci ! Au matin, de bonne heure, nous téléphonerons au manoir avant que M. et Mme Ravigny se soient aperçus de leur absence. »

Cette nuit-là, les enfants dormirent donc dans les lits de plumes de la ferme. Ils étaient à la fois fatigués et surexcités, mais très heureux. Peu importait ce que disait M. Mackintosh,... le trésor leur appartenait !





CHAPITRE XIX

Bonne chance !

M ET MME RAVIGNY furent stupéfaits quand le téléphone sonna le matin de très bonne heure et qu'ils apprirent la nouvelle. D'abord, ils ne comprirent rien à ce que leur racontait Jean-Claude, mais quand le jeune garçon leur annonça, qu'avec l'aide de sa sœur et de son frère, il avait retrouvé le trésor, ils eurent le souffle coupé.

Sur la table de la cuisine, la bonne Mme Lambert avait placé une motte de beurre, des confitures

et du miel, mais les enfants étaient trop pressés de partir pour manger. Ils se contentèrent de boire un bol de café au lait et demandèrent à M. Lambert de les ramener chez eux.

Quel malheur s'ils rencontraient M. Mackintosh en chemin et si l'Américain s'emparait du trésor ! Le fermier attela son cheval gris et lit avancer la carriole devant la porte. Il aida Jean-Claude à mettre le coffre dans le véhicule. Puis les enfants remercièrent Mme Lambert de son hospitalité et montèrent. Ils étaient un peu serrés, mais le trajet ne serait pas très long !

« Hue ! » cria le fermier et le cheval se mit à trotter.

M. et Mme Ravigny attendaient avec impatience le retour de leurs petits-enfants. Ils se demandaient s'ils n'avaient pas rêvé. Leur premier soin avait été de téléphoner à un ami, ancien joaillier, qui saurait si les bijoux étaient vrais ou faux.

M. Delcourt — tel était son nom — arriva quelques instants avant Jean-Claude, Yves et Monique. Lui aussi avait peine à croire que les jeunes Ravigny avaient bel et bien trouvé le trésor !

La carriole de la ferme monta l'allée et s'arrêta devant le perron. Ses occupants sautèrent à terre et le fermier prit le coffre sur son épaule. Mme Ravigny ouvrit la porte du manoir. Les enfants se précipitèrent vers elle.

« Grand-mère, nous avons le trésor !

— Nous allons tout te raconter, grand-mère !

— Grand-mère, quelle aventure ! Si tu savais !

- Ne parlez pas tous à la fois ! » protesta Mme Ravigny.

Elle les fit entrer dans la bibliothèque où M. Delcourt attendait, en compagnie de grand-père. Tous deux examinaient les gravures du vieux livre qui décrivait le trésor. Le fermier posa le coffre sur la table.

« II était caché dans la porcherie, expliqua-t-il avec un large sourire. C'est pour cela qu'il ne sent pas très bon ! »

M. Lambert se retira. Grand-père souleva le couvercle. Tous se penchèrent pour mieux voir. Pendant un moment, ils restèrent muets de surprise et d'admiration. Puis, à l'étonnement général, grand-mère fondit en larmes.

« Qu'as-tu, grand-mère ? demanda Monique en se jetant au cou de la vieille dame.

— Rien, chérie, je pleure de joie ! répondit Mme Ravigny. C'est si merveilleux ! Juste au moment où nous voulions vendre les Roches, nous trouvons le trésor ! »

M. Delcourt paraissait stupéfait. De ses longs doigts minces, il prit un bijou après l'autre. Bientôt la table fut couverte de joyaux et d'argenterie. Le flambeau d'argent massif brillait au milieu.

« Oui, murmura le joaillier. Oui, c'est vieux, très vieux ! De vrais diamants ! De vrais saphirs ! De vrais rubis ! Des pierres de toute beauté ! Dire que ces merveilles sont restées cachées pendant des années !

- Cela vaut-il beaucoup d'argent ? demanda Monique.

- Une fortune ! répondit M. Delcourt. Ce flambeau à lui seul est inestimable ! »

Les enfants écarquillèrent les yeux et contemplèrent le flambeau d'argent massif incruste de rubis et de saphirs.

« Je ne le vendrai jamais ! affirma grand-père. Le flambeau des Ravigny découvert après tant d'années ! C'est incroyable ! Le porte-bonheur de la famille a retrouvé sa place !

— Grand-mère, vous n'êtes plus obligée de vendre les Roches maintenant ? demanda Yves.

- Non, répondit Mme Ravigny. Nous ne quitterons pas notre vieille maison ! Elle appartiendra à ton père, et à vous plus tard !

— M. Mackintosh a affirmé que tout était *a* lui, fit remarquer Jean-Claude. Je savais qu'il ne disait pas la vérité.

- Il la disait presque, répliqua grand-père. Il ne manque que les signatures au bas de l'acte de vente. Je ne suis même pas sûr que nous n'aurons pas des difficultés. Nous verrons ce que dira le notaire. J'espère qu'il nous fournira le moyen de nous dégager !



— La conduite de cet homme n'est guère à son honneur », déclara M. Delcourt qui avait écouté avec attention le récit des enfants. « Je crois, mon cher ami, que M. Mackintosh se gardera bien de vous intenter un procès.

— Il a fait tomber Jean-Claude dans le lac exprès, nous en sommes sûrs ! affirma Monique. Pour s'emparer de la carte qui montrait l'emplacement du trésor !

— Oui. C'est un adversaire déloyal. Il ne tiendra sans doute pas à ce que tout le monde le sache. »

Monique ne put contenir sa joie. « Nous avons le trésor, le trésor, le trésor ! cria-t-elle en dansant. Personne ne peut nous

l'enlever. Il est à nous, il appartient aux Ravigny !»

Elle prit un collier de perles qu'elle agrafa à son cou. Elle épingla d'énormes broches sur son corsage. Elle glissa un bracelet de diamants à son poignet. Puis elle prit le flambeau d'argent à deux mains.

Les autres la regardaient en riant.

« J'ai le trésor ! J'ai le trésor ! » psalmodiait-elle en faisant solennellement le tour de la bibliothèque.

A cet instant, Jeanne, la femme de chambre, ouvrit la porte. M. Mackintosh et son notaire entrèrent et se heurtèrent à Monique.

M. Mackintosh regarda avec étonnement la petite fille parée comme une châsse.

« Le trésor des Ravigny ! s'écria l'Américain. Vous l'avez donc trouvé ! Je pensais, la nuit dernière, que vous aviez inventé cette histoire pour me mettre hors de moi. Nos recherches n'avaient rien donné.

- Il était dans la porcherie, la porcherie, la porcherie! » chanta Monique.

M. Mackintosh s'aperçut soudain de la présence de M. et Mme Ravigny. Il les salua froidement.

« J'ai amené mon notaire qui vous donnera mon chèque pour les Roches, annonça-t-il. Monsieur, puisque votre propriété m'appartient maintenant, je réclame le trésor des Ravigny ! »

Les enfants retinrent leur souffle. Que répondrait grand-père ?

M. Ravigny tendit poliment aux visiteurs le coffret à cigarettes.

« La vente n'est pas encore conclue, déclara-t-il. Je n'ai pas l'intention d'accepter votre chèque. Maintenant que le trésor a été trouvé, je n'ai pas besoin de me séparer du domaine des Roches. Je regrette beaucoup que vous ayez pris toute cette peine. En compensation, je verserai l'indemnité que votre notaire voudra bien fixer.

— Vous ne vous en tirerez pas de cette manière ! s'écria M. Mackintosh furieux. La vente sera conclue ou vous aurez de mes nouvelles !

— Monsieur Mackintosh, reprit grand-père d'une voix glaciale, si vous contestez ma décision, mes petits-enfants raconteront à mon notaire par quels moyens vous avez essayé de vous emparer du trésor. Vous ne voudriez pas, je crois, que votre étrange conduite soit révélée. Je comprends votre déception d'être privé de ma propriété et du trésor. Mais je suis content que le domaine des Roches ne passe pas à votre famille. Il mérite un meilleur destin ! »

M. Mackintosh écoutait, sans cacher sa colère. Il devint rouge, puis blanc, puis rouge de nouveau. Il voulut parler. Aucun son ne sortit de sa gorge. Il semblait sur le point d'avoir une

attaque d'apoplexie. Enfin, avec une espèce de gloussement, il sortit de la bibliothèque. Son notaire le suivit, l'air soucieux.

La porte d'entrée claqua. On entendit le bruit d'un moteur qui démarrait. La voiture descendit l'allée. Tous poussèrent un soupir de soulagement.

« Quel bomme horrible ! s'écria Yves.

— Je me sens un peu coupable, déclara grand-père. La vente était presque terminée. Je me serais cru obligé d'aller jusqu'au bout si l'acheteur avait été un autre homme. Mais, ces temps derniers, j'ai eu de très mauvais renseignements sur M. Mackintosh. Ce n'est pas le propriétaire



que je voulais donner aux Roches. Sa conduite à l'égard de mes petits-enfants, ses efforts pour s'emparer du trésor achèvent de me le rendre odieux. Il est parti ! Bon voyage !

— Grand-père ! Grand-mère ! Quelle joie ! s'écria Monique, toujours parée de ses bijoux. Je suis si heureuse ! Le domaine des Roches appartiendra toujours aux Ravigny ; nous pourrons continuer à venir ici aussi souvent que nous le voudrons, n'est-ce pas ?

— Bien sûr ! répliqua grand-mère en embrassant la petite fille. Vous méritez tous une récompense pour avoir été si habiles et si courageux !

— Nous avons notre récompense ! déclara Jean-Claude. Nous avons trouvé le trésor et nous avons vécu une aventure palpitante ! Hier, en nous envoyant dans notre chambre, grand-père et toi, vous avez failli tout gâcher !

— Pauvres enfants ! dit grand-mère. Je m'explique que vous ayez été en retard pour le déjeuner. Vous auriez dû nous raconter ce que vous aviez fait. Nous aurions compris.

— C'était plus amusant de garder le secret ! affirma Yves.

— Ouah ! Ouah ! intervint Pipo qui, caché sous la table pendant la discussion avec M. Mackintosh, en sortait pour lécher les genoux de Jean-Claude.

- Pipo nous a beaucoup aidés, grand-mère.

reprit Yves en caressant le fox-terrier. Nous n'aurions pas réussi sans lui.

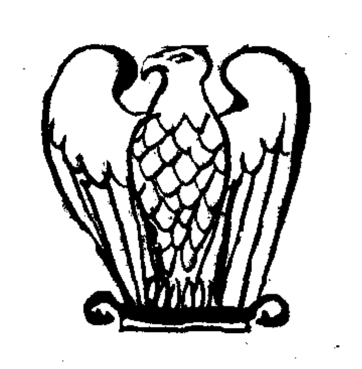
— Il faut fêter ce grand événement ! déclara grand-père. Attendez-moi un moment ! »

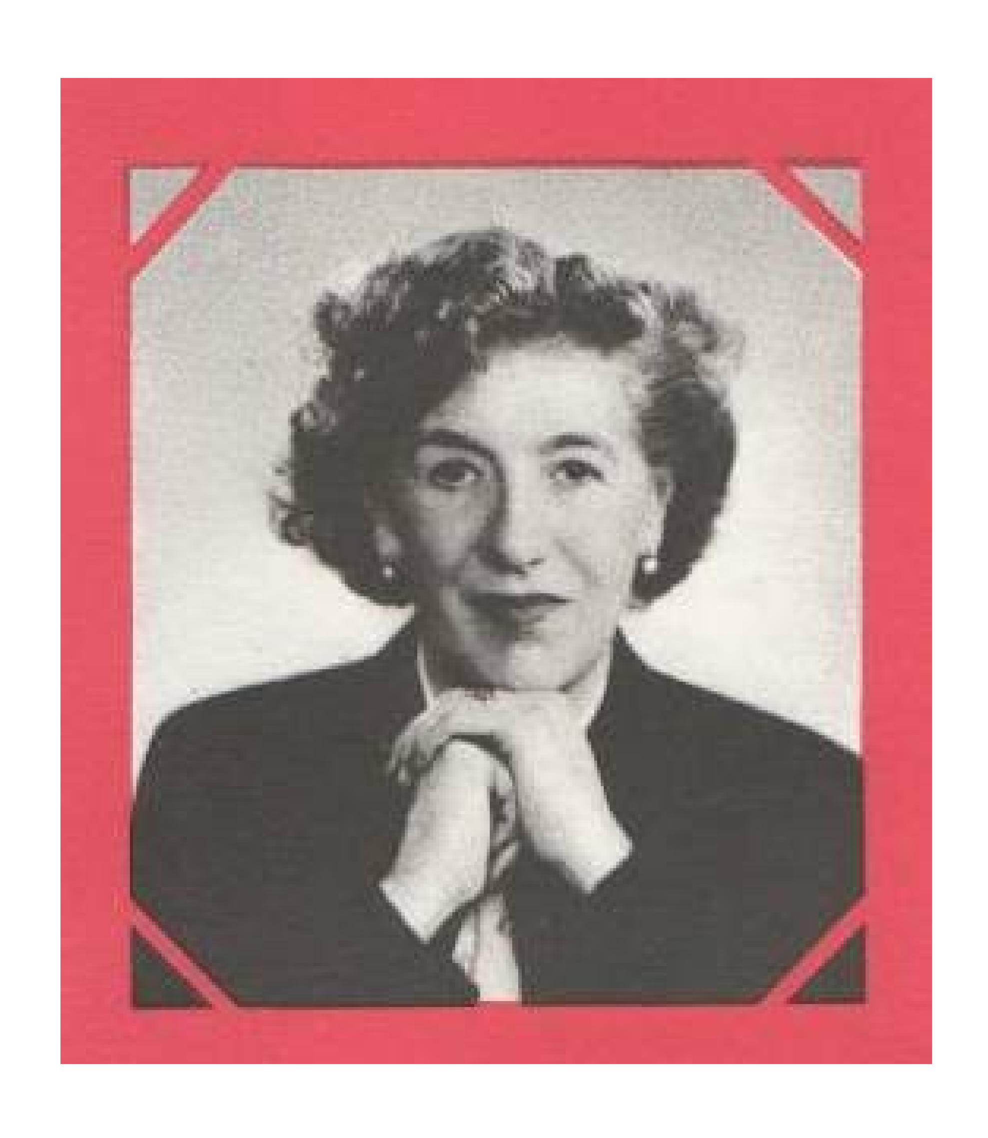
II quitta la bibliothèque et revint, quelques instants après, avec une bouteille de champagne. La femme de chambre le suivait, portant un plateau chargé de coupes et d'assiettes de biscuits qu'elle disposa sur la table. M. Ravigny plaça au milieu le flambeau d'argent.

« Nous allons boire au bonheur des Ravigny ! déclara-t-il. Comme nos ancêtres le faisaient autrefois ! Et, chaque année, nous nous réunirons pour fêter ce souvenir. Espérons que, désormais, la famille ne connaîtra que des jours heureux ! »

Tous burent le vin pétillant et s'écrièrent en même temps :

« Bonne chance aux Ravigny ! Que le domaine des Roches leur appartienne toujours ! »





Enid Blyton